

BJ

704

.V5

1874

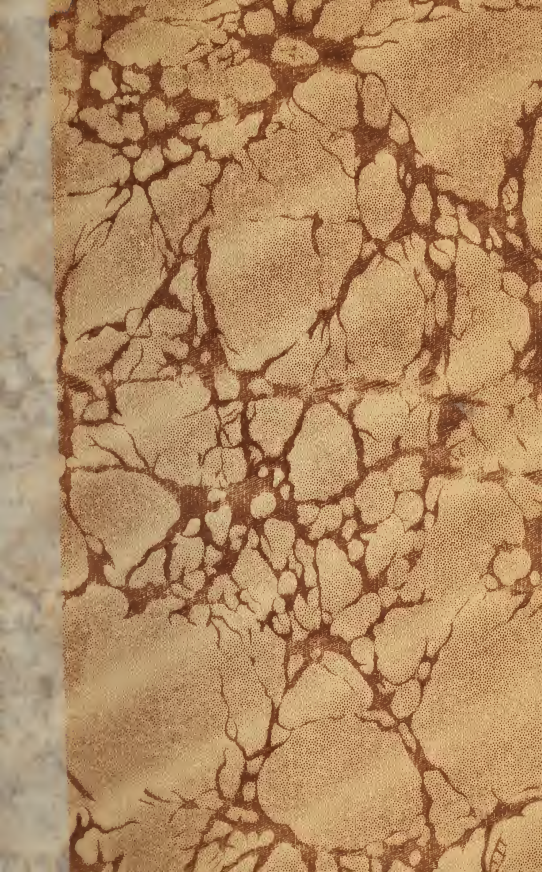
V.2

U d'of OTTAWA



39003000764216

Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto



JUL 1 1967

ANNEXE DE

UNIVERSITÉ D'OTTAWA
LIBRARY ANNEX

1967





OEUVRES MORALES

DE

VAUVENARGUES

TOME DEUXIÈME



PARIS,

E. PLON ET Cie, ÉDITEURS,

10, RUE GARANCIÈRE.

BRIÈRE, BIBLIOPHILE.

MDCCLXXIV

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUE
ANNEXE
LIBRARY
University of Ottawa

Universitas
BIBLIOTHECA



no 10672

COLLECTION

DES

CLASSIQUES FRANÇOIS.

COLLATIONNÉE SUR LES MEILLEURS TEXTES.

PARIS, TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie,

RUE GARANCIÈRE, 8.

MR7

ŒUVRES MORALES

DE

VAUVENARGUES

TOME DEUXIÈME.



PARIS,

E. PLON ET C^{ie}, ÉDITEURS,

10, RUE GARANCIÈRE.

BRIÈRE, BIBLIOPHILE.

MDCCCLXXIV

BJ

704

, v. 5

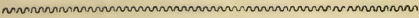
1874

n. 2

RÉPONSES

AUX

CONSÉQUENCES DE LA NÉCESSITÉ.



AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

Dans le manuscrit autographe que nous possédons, les deux *Réponses* qui vont suivre forment des opuscules parfaitement distincts. Le premier a pour titre : *Réponse à quelques objections* ; le second : *Réponse aux conséquences de la nécessité*. Nous les publions sous un titre unique ; mais nous évitons de suivre l'exemple de M. Gilbert, qui les a fondus, ainsi qu'un troisième opuscule intitulé : *Discours sur la liberté*, dans le *Traité sur le libre arbitre*, qui termine notre premier volume.

Nous convenons avec M. Gilbert que le *Discours sur la liberté* peut être considéré

comme une simple ébauche du *Traité sur le libre arbitre* ; c'est pour nous une raison de le conserver dans cet état, comme une indication curieuse du soin que Vauvenargues apportait dans la composition de ses ouvrages.



RÉPONSES

AUX

CONSÉQUENCES DE LA NÉCESSITÉ.

PREMIÈRE RÉPONSE.

Je ne détruis en aucune manière la nécessité des bonnes œuvres, en établissant la nécessité de nos actions. Il est vrai qu'on peut inférer de mes principes, que ces mêmes œuvres sont en nous des grâces de Dieu; qu'elles ne reçoivent leur prix que de la mort du Sauveur, et que Dieu couronne dans les justes ses propres bienfaits. Mais cette conséquence est conforme à la Foi, et si conforme, qu'une autre doctrine lui serait tout à fait contraire, et ne pourrait pas s'expliquer. Ne me demandez donc pas pourquoi la nécessité des bonnes œuvres, dès que leur mérite ne vient pas de nous? car ce n'est pas à moi à vous répondre là-dessus; c'est à l'Église. On vous demanderait aussi pourquoi la mort de

Jésus-Christ? Dieu ne pouvait-il pas faire qu'Adam ne péchât jamais? Ne pouvait-il racheter son péché que par le sang de son Fils? Sans doute un Dieu tout-puissant pouvait changer tout cela; il pouvait créer les hommes aussi heureux que les anges, il pouvait les faire naître sans péché : de même il pouvait nous sauver ou nous condamner sans les œuvres. Qui doute de ces vérités? Cependant il ne le veut pas, et cette raison doit suffire, parce qu'il n'y a rien qui répugne à l'idée d'un être parfait dans une pareille doctrine, et que, n'ayant point de prétexte pour la rejeter, nous avons l'autorité de l'Église pour l'accepter; ce qui fait pencher la balance et décide la question.

— Mais, poursuivez-vous, si c'est Dieu qui est l'auteur de nos bonnes œuvres, et que tout soit en nous par lui, il est aussi l'auteur du mal, et conséquemment vicieux : blasphème qui fait horreur. Or, je vous demande à mon tour, qu'entendez-vous par le mal? Je sais bien que les vices sont en nous quelque chose de mauvais, parce qu'ils entraînent toutes sortes de désordres et la ruine des sociétés. Mais les maladies ne sont-elles pas mauvaises, les pestes, les inondations? Cependant cela vient de Dieu, et c'est lui qui fait les monstres et les plus nuisibles animaux; c'est lui qui crée en nous un esprit si fini et un cœur si dépravé, que, s'il a mis dans notre esprit le principe des erreurs, et dans

notre cœur le principe des vices, comme on ne peut le nier, pourquoi répugnerait-il de le faire auteur de nos fautes et de toutes nos actions? Nos actions ne tirent leur être, leur mérite ou leur démerite, que du principe qui les a produites : or, si nous reconnaissons que Dieu a fait le principe qui est mauvais, pourquoi refuser de croire qu'il est l'auteur des actions, qui n'en sont que les effets? N'y a-t-il pas contradiction dans ce bizarre refus?

— Il ne sert de rien de répondre que Dieu met en nous la raison pour contenir ce principe vicieux, et que nous nous perdons par le mauvais usage que nous faisons de notre volonté. Notre volonté n'est corrompue que par ce mauvais principe, et ce mauvais principe vient de Dieu; car il est manifeste que le Créateur a donné aux créatures leur degré d'imperfection. Il n'eût pu les former parfaites, vu qu'il ne peut y avoir qu'un seul être parfait : ainsi elles sont imparfaites, et comme imparfaites, vicieuses; car le vice n'est autre chose qu'une sorte d'imperfection. Mais de ce que la créature est imparfaite, doit-on tirer que Dieu l'est? et de ce que la créature imparfaite est vicieuse, peut-on conclure que le Créateur est vicieux?

— Au moins serait-il injuste, direz-vous, de punir dans les créatures une imperfection nécessaire. — Oui; selon l'idée que vous avez de la justice; mais ne répugne-t-il pas à cette même idée que

8 RÉPONSES AUX CONSÉQUENCES

Dieu punisse le péché d'Adam jusque dans sa postérité, et qu'il impute aux peuples idolâtres l'infraction des lois qu'ils ignorent? Que répondez-vous cependant, lorsqu'on vous oppose cela? Vous dites que la justice de Dieu n'est point semblable à la nôtre; qu'elle n'est point dépendante de nos faibles préjugés; qu'elle est au-dessus de notre raison et de notre esprit. Eh! qui m'empêche de répondre la même chose? Il n'y a pas de suite dans votre créance, ou du moins dans vos discours; car, lorsqu'on vous presse un peu sur le péché originel et sur le reste, vous dites qu'on n'a pas d'idée de la justice de Dieu; et lorsque vous me combattez, vous voulez qu'on y en attache une qui condamne mes sentiments, et alors vous n'hésitez point à rendre la justice divine semblable à la justice humaine! Ainsi vous changez les définitions des choses selon vos besoins. Je suis de meilleure foi, je dis librement ma pensée : je crois que Dieu peut à son gré disposer de ses créatures, ou pour un supplice éternel, ou pour un bonheur infini, parce qu'il est le maître, et qu'il ne nous doit rien. Je n'ai sur cela qu'un langage, vous ne m'en verrez pas changer. Je ne pense donc pas que la justice humaine soit essentielle au Créateur : elle nous est indispensable, parce qu'elle est des lois de Dieu la plus vive et la plus expresse; mais l'auteur de cette loi ne dépend que de lui seul, n'a que sa vo-

lonté pour règle, son bonheur pour unique fin. Il est vrai qu'il n'y a rien au monde de meilleur que la justice, que l'équité, que la vertu; mais ce qu'il y a de plus grand dans les hommes, est tellement imparfait, qu'il ne saurait convenir à celui qui est parfait; c'est même une superstition que de donner nos vertus à Dieu. Cependant il est juste en un sens, il l'a dit, nous devons le croire. Or voici quelle est sa justice : il donne une règle aux hommes, qui doit juger leurs actions, et il les juge exactement par cette règle; il n'y déroge jamais. Par cette égalité constante, il justifie bien sa parole, puisque la justice n'est autre chose que l'amour de l'égalité; mais cette égalité qu'il met entre les hommes n'est point entre les hommes et lui. Peut-il y avoir de l'égalité dans une distance infinie des créatures au Créateur? cela se peut-il concevoir? — Il se contredit, dites-vous, s'il est vrai qu'il nous donne une loi dont il nous écarte lui-même. — Non, il ne se contredit point, sa loi n'est point sa volonté; il nous a donné cette loi pour qu'elle jugeât nos actions; mais comme il ne veut pas nous rendre tous heureux, il ne veut pas non plus que tous suivent sa loi : rien de si facile à connaître.

— Dieu n'est donc pas bon, direz-vous. — Il est bon, puisqu'il donne à tant de créatures des grâces qu'il ne leur doit point, et qu'il les sauve ainsi gratuitement. Il aurait plus de bonté, selon nos faibles

10 RÉPONSES AUX CONSÉQUENCES

idées, s'il voulait nous sauver tous. Sans doute il le pourrait, puisqu'il est tout-puissant; mais, puisqu'il le pourrait et qu'il ne le fait pas, il faut conclure qu'il ne le veut pas, et qu'il a raison de ne le pas vouloir.

— Il le veut, selon nous, me répondrez-vous; mais c'est nous qui lui résistons. — O le puissant raisonnement! Quoi! celui qui peut tout, peut donc vouloir en vain; il manque donc quelque chose à sa puissance ou à sa volonté? car si l'une et l'autre étaient entières, qui pourrait leur résister? Sa volonté, dit-on, n'est que conditionnelle, c'est sous des conditions qu'il veut notre salut; mais quelle est cette volonté? Dieu peut tout, il sait tout; et il veut mon salut, que je ne ferai pas, qu'il sait que je ne ferai pas, et qu'il tient à lui d'opérer! Ainsi Dieu veut une chose qu'il sait qui n'arrivera pas, et qu'il pourrait faire arriver! Quelle étrange contradiction! Si un homme sachant que je veux me noyer, et pouvant m'en empêcher sans qu'il lui en coûte rien, et m'ôter même cette funeste volonté, me laissait cependant mourir et suivre ma résolution, dirait-on qu'il veut me sauver, tandis qu'il me laisse périr? Tant de nations idolâtres que Dieu laisse dans l'erreur, et qu'il aveugle lui-même, comme le dit l'Écriture, prouvent-elles, par leur misère et par leur abandonnement, que Dieu veut aussi leur salut? Il est mort pour tous, j'en con-

viens; c'est-à dire que sa mort les a tous rendus capables d'être lavés des souillures du péché originel, et d'aspirer au ciel qui leur était fermé, grâce qu'ils n'avaient point avant. Mais de ce que tous sont rendus capables d'être sauvés, peut-on conclure que Dieu veut les sauver tous? Si vous le dites pour ne pas vous rendre, pour défendre votre opinion, voilà en effet une fuite; mais si c'est pour nous persuader, y parviendrez-vous par là, et osez-vous l'espérer? Pensez-vous qu'un Américain, d'un esprit simple et grossier, comme sont la plupart des hommes, qui ne connaît pas Jésus-Christ, à qui l'on n'en a jamais parlé, et qui meurt dans un culte impie, soutenu par l'exemple de ses ancêtres, et défendu par tous ses docteurs, pensez-vous, dis-je, que Dieu veuille aussi sauver cet homme, qu'il a si fort aveuglé? pensez-vous au moins qu'on le croie sur votre simple affirmation, et vous-même le croyez-vous?

— Vous craignez, dites-vous, que ma doctrine ne tende à corrompre les hommes, et à les désespérer. — Pourquoi donc cela, je vous prie? qu'ai-je dit à cet effet? J'enseigne, il est vrai, que les uns sont destinés à jouir, et les autres à souffrir toute l'éternité. C'est là la créance inviolable de tous ceux qui sont dans l'Église, et j'avoue que c'est un mystère que nous ne comprenons pas. Mais voici ce que nous savons avec la dernière

évidence; voici ce que Dieu nous apprend. Ceux qui pratiqueront la loi sont destinés à jouir, ceux qui la transgresseront à souffrir; il n'en faut pas savoir davantage pour conduire ses actions, et pour s'éloigner du mal. J'avoue que si cette notion ne se trouve pas suffisante, si elle ne nous entraîne pas, c'est qu'elle trouve en nous des obstacles plus forts; mais il faut convenir aussi que, bien loin de nous pervertir, rien n'est plus capable au contraire de nous convertir; et ceux qui s'abandonnent dans la vue de leur sujétion, agissent contre les lumières de la plus simple raison, quoique nécessairement.

Il ne faut donc pas dire que notre doctrine soit plus dangereuse que les autres; rien n'est moins vrai que cela; elle a l'avantage de concilier l'Écriture avec elle-même et vos propres contradictions. Il est vrai qu'elle laisse des obscurités; mais elle n'établit point d'absurdités, elle ne se contredit pas. Cependant je sais le respect que l'on doit aux explications adoptées par l'Église; et si l'on peut me faire voir que les miennes leur sont contraires, ou même qu'elles s'en éloignent, quelque vraies qu'elles me paraissent, j'y renonce de tout mon cœur, sachant combien notre esprit sur de semblables matières est sujet à l'illusion, et que la vérité ne peut pas se trouver hors de l'Église catholique, et du Pape qui en est le chef.

DEUXIÈME RÉPONSE.

On dit : Si tout est nécessaire , il n'y a plus de vice. — Je réponds qu'une chose est bonne ou mauvaise en elle-même, et nullement parce qu'elle est nécessaire ou ne l'est pas. Qu'un homme soit malade parce qu'il le veut, ou qu'il soit malade sans le vouloir, cela ne revient-il pas au même? Celui qui s'est blessé lui-même à la chasse, n'est-il pas aussi réellement blessé que celui qui a reçu à la guerre un coup de fusil? Et celui qui est en délire pour avoir trop bu, n'est-il pas aussi réellement fou pendant quelques heures, que celui qui l'est devenu par maladie? Dira-t-on que Dieu n'est point parfait, parce qu'il est nécessairement parfait? Ne faut-il pas dire, au contraire, qu'il est d'autant plus parfait, qu'il ne peut être imparfait? S'il n'était pas nécessairement parfait, il pourrait déchoir de sa perfection, à laquelle il manquerait un plus haut degré d'excellence, et qui dès lors ne mériterait plus ce nom. Il en est de même du vice, plus il est nécessaire, plus il est vice; rien n'est plus vicieux dans le monde que ce qui, par son fond, est incapable d'être bien. — Mais, dira quelqu'un, si le vice est une maladie de notre ame, il ne faut donc pas traiter les vicieux autrement que des ma-

lades. — Sans difficulté : rien n'est si juste, rien n'est plus humain. Il ne faut pas traiter un scélérat autrement qu'un malade ; mais il faut le traiter comme un malade. Or, comment en use-t-on avec un malade ? par exemple, avec un blessé qui a la gangrène dans le bras ? Si on peut sauver le bras sans risquer le corps, on sauve le bras ; mais si on ne peut sauver le bras qu'au péril du corps, on le coupe, n'est-il pas vrai ? Il faut donc en user de même avec un scélérat : si on peut l'épargner sans faire tort à la société dont il est membre, il faut l'épargner ; mais si le salut de la société dépend de sa perte, il faut qu'il meure ; cela est dans l'ordre. — Mais Dieu punira-t-il aussi ce misérable dans l'autre monde, qui a été puni dans celui-ci, et qui n'a vécu d'ailleurs que selon les lois de son être ? — Cette question ne regarde pas les philosophes, c'est aux théologiens à la décider. — Ah ! du moins, continue-t-on, en punissant le criminel qui nuit à la société, vous ne direz pas que c'est un homme faible et méprisable, un homme odieux. — Et pourquoi ne le dirais-je pas ? Ne dites-vous pas vous-même d'un homme qui manque d'esprit, que c'est un sot ? et de celui qui n'a qu'un œil, ne dites-vous pas qu'il est borgne ? Assurément, ce n'est pas leur faute s'ils sont ainsi faits. — Cela est tout différent, répondez-vous : je dis d'un homme qui manque d'esprit que c'est un sot ; mais je ne le

méprise point. — Tant mieux; vous faites fort bien; car si cet homme qui manque d'esprit a l'ame grande, vous vous tromperiez en disant que c'est un homme méprisable; mais de celui qui manque en même temps d'esprit et de cœur, vous ne pouvez pas vous tromper en disant qu'il est méprisable, parce que dire qu'un homme est méprisable, c'est dire qu'il manque d'esprit et de cœur. Or, on n'est point injuste quand on ne pense en cela que ce qui est vrai et ce qu'il est très-impossible de ne pas penser. A l'égard de ceux que la nature a favorisés des beautés du génie ou de la vertu, il faudrait être bien peu raisonnable pour se défendre de les aimer, par cette raison qu'ils tiennent tous ces biens de la nature. Quelle absurdité! Quoi, parce que M. de Voltaire est né poète, j'estimerais moins ses poésies? parce qu'il est né humain, j'honorerais moins son humanité? parce qu'il est né grand et sociable, je n'aimerais pas tendrement toutes ses vertus? C'est parce que toutes ces choses se trouvent en lui invinciblement, que je l'en aime et l'en estime davantage; et comme il ne dépend pas de lui de n'être pas le plus beau génie de son siècle, il ne dépend pas de moi de n'être pas le plus passionné de ses admirateurs et de ses amis. Il est bon nécessairement, je l'aime de même. Qu'y a-t-il de beau et de grand que ce que la nature a fait? Qu'y a-t-il de difforme et de

faible que ce qu'elle a produit dans sa rigueur? Quoi de plus aimable que ses dons, ou de plus terrible que ses coups? — Mais, poursuivez-vous, malgré cela je ne puis m'empêcher d'excuser un homme que la nature seule a fait méchant. — Eh bien, mon ami, excusez-le; pourquoi vous défendre de la pitié? La nature a rempli le cœur des bons de l'horreur du vice; mais elle y a mis aussi la compassion pour tempérer cette haine trop fière, et les rendre plus indulgents. Si la créance de la nécessité augmente encore ces sentiments d'humanité, si elle rappelle plus fortement les hommes à la clémence, quel plus beau système? O mortels, tout est nécessaire : le rien ne peut rien engendrer; il faut donc que le premier principe de toutes choses soit éternel; il faut que les êtres créés, qui ne sont point éternels, tiennent tout ce qui est en eux de l'Être éternel qui les a faits. Or, s'il y avait dans l'esprit de l'homme quelque chose de véritablement indépendant; s'il y avait, par exemple, une volonté qui ne dépendît pas du sentiment et de la réflexion qui la précèdent, il s'ensuivrait que cette volonté serait à elle-même son principe. Ainsi il faudrait dire qu'une chose qui a commencé, a pu se donner l'être avant que d'être; il faudrait dire que cette volonté qui hier n'était point, s'est pourtant donné l'existence qu'elle a aujourd'hui : effet impossible et contradictoire. Ce que je dis de la

volonté, il est aisé de l'appliquer à toute autre chose; il est, dis-je, aisé de sentir que c'est une loi générale à laquelle est soumise toute la nature. En un mot, je me trompe fort, ou c'est une contradiction de dire qu'une chose est, et qu'elle n'est pas nécessairement. Ce principe est beau et fécond; et je crois qu'on en peut tirer les conséquences les plus lumineuses sur les matières les plus difficiles : mais le malheur veut que les philosophes ne fassent qu'entrevoir la vérité, et qu'il y en ait peu de capables de la mettre dans un beau jour.

SUR LA JUSTICE.

La justice est le sentiment d'une ame amoureuse de l'ordre, et qui se contente *du sien*. Elle est le fondement des sociétés; nulle vertu n'est plus utile au genre humain, nulle n'est consacrée à meilleur titre. Le potier ne doit rien à l'argile qu'il a pétrie, dit saint Paul; Dieu ne peut être injuste. Cela est visible; mais nous en concluons qu'il est donc juste, et nous nous étonnons qu'il juge tous les hommes par la même loi, quoiqu'il ne donne pas à tous la même grâce; et quand on nous démontre que cette conduite est formellement opposée aux principes de l'équité, nous disons que la justice divine n'est point semblable à la justice humaine. Qu'on définisse donc cette justice contraire à la nôtre; il

n'est pas raisonnable d'attacher deux idées différentes au même terme, pour lui donner tantôt un sens, tantôt un autre, selon nos besoins; et il faudrait ôter toute équivoque sur une matière de cette importance.

SUR LA PROVIDENCE.

Les inondations ou la sécheresse font périr les fruits; le froid excessif dépeuple la terre des animaux qui n'ont point d'abri; les maladies épidémiques ravagent en tous lieux l'espèce humaine et changent de vastes royaumes en déserts; les hommes se détruisent eux-mêmes par les guerres, et le faible est la proie du fort. Celui qui ne possède rien, s'il ne peut travailler, qu'il meure; c'est la loi du sort; il diminue et s'évanouit à la face du soleil, délaissé de toute la terre. Les bêtes se dévorent aussi entre elles: le loup, l'épervier, le faucon, si les animaux plus faibles leur échappent, périssent eux-mêmes: rivaux de la barbare cruauté des hommes, ils se partagent ses restes sanglants, et ne vivent que de carnage. O terre! ô terre! tu n'es qu'un tombeau et un champ couvert de dépouilles; tu n'enfantes que pour la mort. Qui t'a donné l'être? Ton ame paraît endormie dans ses fers. Qui préside à tes mouvements? Te faut-il admirer dans ta constante et invariable imperfection? Ainsi s'exhale le

chagrin d'un philosophe qui ne connaît que la raison et la nature sans révélation.

SUR L'ÉCONOMIE DE L'UNIVERS.

Tout ce qui a l'être a un ordre, c'est-à-dire une certaine manière d'exister qui lui est aussi essentielle que son être même : pétrissez au hasard un morceau d'argile; en quelque état que vous le laissiez, cette argile aura des rapports, une forme et des proportions, c'est-à-dire un ordre, et cet ordre subsistera tant qu'un agent supérieur s'abstiendra de le déranger. Il ne faut donc pas s'étonner que l'univers ait ses lois et une certaine économie. Je vous défie de concevoir un seul atome sans cet attribut. — Mais, dit-on, ce qui étonne, ce n'est pas que l'univers ait un ordre immuable et nécessaire, mais c'est la beauté, la grandeur et la magnificence de son ordre. Faibles philosophes! entendez-vous bien ce que vous dites? Savez-vous que vous n'admirez que les choses qui passent vos forces ou vos connaissances? Savez-vous que si vous compreniez bien l'univers, et qu'il ne s'y rencontrât rien qui passât les limites de votre pouvoir, vous cesseriez aussitôt de l'admirer? C'est donc votre très-grande petitesse qui fait un colosse de l'univers. C'est votre faiblesse infinie qui vous le représente dans votre poussière, animé d'un esprit

si vaste, si puissant et si prodigieux. Cependant, tout petits, tout bornés que vous êtes, vous ne laissez pas d'apercevoir de grands défauts dans cet infini, et il vous est impossible de justifier tous les maux moraux et physiques que vous y éprouvez. Vous dites que c'est la faiblesse de votre esprit qui vous empêche de voir l'utilité et la bienséance de ces désordres apparents. Mais pourquoi ne croyez-vous pas tout aussi bien que c'est cette même faiblesse de vos lumières qui vous empêche de saisir le vice des beautés apparentes que vous admirez? Vous répondez que l'univers a la meilleure forme possible, puisque Dieu l'a fait tel qu'il est. Cette solution est d'un théologien, non d'un philosophe. Or, c'est par cet endroit qu'elle me touche, et je m'y soumetts sans réserve; mais je suis bien aise de faire connaître que c'est par la théologie et non par la vanité de la philosophie, qu'on peut prouver les dogmes de la religion.

IMITATION
DE PASCAL.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

Le titre du morceau qui va suivre et les réflexions qu'il renferme pourraient le faire regarder comme une critique de la manière de Pascal, qui rapporte quelquefois des objections contre la religion sans se mettre en peine de les détruire, comme dans cette pensée :

« *Les impies qui font profession de suivre la raison, doivent être étrangement forts en raison*¹, etc. »

Et dans cette autre :

« *Par les partis, vous devez vous mettre en peine de rechercher la vérité, car*², etc. »

M. Suard voyait dans cet écrit un simple

¹ Voyez *Pensées de Pascal*, édition du Prince Impérial, Article XXV, § xv, tome II, p. 12.

² *Ibid.*, § xvi, p. 13.

jeu d'esprit, destiné à montrer avec quelle facilité Vauvenargues se plaisait à imiter les styles divers des grands écrivains.

De son côté, M. Gilbert aperçoit là plus qu'une critique de la manière de Pascal, plus qu'un simple jeu d'esprit; il reconnaît, avec M. Prévost-Paradol et le savant M. Baudrillard, qu'il y a dans ce morceau, ainsi que dans le *Traité du libre arbitre*¹, « un certain « tour d'esprit assez répandu au dix-huitième « siècle, qui consiste à proposer à la décision « ecclésiastique, non sans ironie sous le respect apparent, la solution des problèmes « embarrassants de la philosophie qui avoient « siné la théologie. » L'opinion de ces excellents juges mérite de prévaloir.

¹ Voyez cet ouvrage, au tome I^{er}, pages 317 et suiv.

~~~~~

# IMITATION DE PASCAL.

---

SUR LA RELIGION CHRÉTIENNE.

— La religion chrétienne, disent tous les théologiens, est au-dessus de la raison. — Mais elle ne peut être contre la raison : car si une chose pouvait être vraie et être néanmoins contraire à la raison, il n'y aurait aucun signe certain de vérité.

— La vérité de la révélation est prouvée par les faits, continuent-ils : ce principe posé conformément à la raison, elle-même doit se soumettre aux mystères révélés qui la passent.

— Oui, répondent les libertins, les faits prouvés par la raison prouveraient la religion, même dans ce qui passe la raison; mais quelle démonstration peut-on avoir sur des faits, et principalement sur des faits merveilleux que l'esprit de parti peut avoir altérés ou supposés en tant de manières?

Une seule démonstration, ajoutent-ils, doit pré-

valoir sur les plus fortes et les plus nombreuses apparences. Ainsi la plus grande probabilité de nos miracles ne contre-balancerait pas une démonstration de la contradiction de nos mystères, supposé que l'on en eût une.

Il est donc question de savoir qui a pour soi la démonstration ou l'apparence. S'il n'y avait que des apparences dans les deux partis, dès lors il n'y aurait plus de règle : car comment compter et peser toutes ces probabilités? S'il y avait, au contraire, des démonstrations des deux côtés, on serait dans la même peine, puisqu'alors la démonstration ne distinguerait plus la vérité. Ainsi la vraie religion n'est pas seulement obligée de se démontrer, mais il faut encore qu'elle fasse voir qu'il n'y a de démonstration que de son côté. Aussi le fait-elle, et ce n'est pas sa faute si les théologiens, qui ne sont pas tous éclairés, ne choisissent pas bien leurs preuves.

#### DU STOÏCISME ET DU CHRISTIANISME.

Les stoïciens n'étaient pas prudents, car ils promettaient le bonheur dès cette vie, dont nous connaissons tous par expérience les misères. Leur propre conscience devait les accuser et les convaincre d'imposture.

Ce qui distingue notre sainte religion de cette

secte , c'est qu'en nous proposant, comme ces philosophes, des vertus surnaturelles, elle nous donne des secours surnaturels. Les libertins disent qu'ils ne croient pas à ces secours ; et la preuve qu'ils donnent de leur fausseté, c'est qu'ils prétendent être aussi honnêtes gens que les vrais dévots, et qu'à leur avis un Socrate, un Trajan et un Marc-Aurèle valaient bien un David et un Moïse ; mais ces raisons-là sont si faibles qu'elles ne méritent pas qu'on les combatte.

## ILLUSIONS DE L'IMPIE.

## I.

La religion chrétienne, qui est la dominante dans ce continent, y a rendu les Juifs odieux et les empêche de former des établissemens. Ainsi les prophéties, dit l'insensé, s'accomplissent par la tyrannie de ceux qui les croient et que leur religion oblige de les accomplir.

## II.

Les Juifs, continue cet impie, ont été devant Jésus-Christ haïs et séparés de tous les peuples de la terre ; ils ont été dispersés et méprisés comme ils le sont. Cette dernière dispersion à la vérité est plus affreuse, car elle est plus longue, et elle n'est pas accompagnée des mêmes consolations ; cepen-

dant, ajoute l'impie, leur état présent n'est pas assez différent de leurs calamités passées, pour leur paraître un motif indispensable de conversion.

### III.

Toute notre religion, poursuit-il, est appuyée sur l'immortalité de l'ame, qui n'était pas un dogme de foi chez les Juifs. Comment donc a-t-on pu nous dire de deux religions différentes dans un objet capital, qu'elles ne composent qu'une seule et même doctrine? Quel est le sectaire ou l'idolâtre qui ne prouvera pas la perpétuité de sa foi, si une telle diversité, dans un tel article, ne la détruit pas?

### IV.

On dit ordinairement : Si Moïse n'avait pas desséché les eaux de la mer, aurait-il eu l'impudence de l'écrire à la face de tout un peuple qu'il prenait à témoin de ce miracle? Voici la réponse de l'impie : Si ce peuple eût passé la mer au travers des eaux suspendues, s'il eût été nourri pendant quarante ans par un miracle continuel, aurait-il eu l'imbécillité d'adorer un veau, à la face du Dieu qui se manifestait par ces prodiges, et de son serviteur Moïse?

J'ai honte de répéter de pareils raisonnements. Voilà cependant les plus fortes objections de l'im-



piété. Cette extrême faiblesse de leurs discours n'est-elle pas une preuve sensible de nos vérités?

## VANITÉ DES PHILOSOPHES.

Faibles hommes! s'écrie un orateur, osez-vous vous fier encore aux prestiges de la raison qui vous a trompés tant de fois? Avez-vous oublié ce qu'est la vie, et la mort qui va la finir? Ensuite il leur peint avec force la terrible incertitude de l'avenir, la fausseté ou la faiblesse des vertus humaines, la rapidité des plaisirs qui s'effacent comme des songes et s'enfuient avec la vie; il profite du penchant que nous avons à craindre ce que nous ne connaissons pas, et à souhaiter quelque chose de meilleur que ce que nous connaissons; il emploie les menaces et les promesses, l'espérance et la crainte, vrais ressorts de l'esprit humain, qui persuadent bien mieux que la raison<sup>1</sup>; il nous interroge nous-mêmes et nous dit: N'est-il pas vrai que vous n'avez jamais été solidement heureux? — Nous en convenons. — N'est-il pas vrai que vous n'avez aucune certitude de ce qui doit suivre la mort? — Nous n'osons encore le nier. — Pourquoi donc, mes amis, continue-t-il, refuseriez-vous d'adopter ce qu'ont cru vos pères, ce

<sup>1</sup> Vauvenargues a exprimé la même pensée dans le *Discours sur le Caractère des différents siècles*, tome I<sup>er</sup>, p. 230; nous la retrouvons de nouveau dans les *Maximes*.

que vous ont annoncé successivement tant de grands hommes, la seule chose qui puisse nous consoler des maux de la vie et de l'amertume de la mort?

Ces paroles prononcées avec véhémence nous étonnent, et nous nous disons les uns aux autres : Cet homme connaît bien le cœur humain; il nous a convaincus de toutes nos misères. — Les a-t-il guéries? répond un philosophe. — Non, il ne l'a pu. — Vous a-t-il donné des lumières, continue-t-il, sur les choses qu'il vous a convaincus de ne pas savoir? — Aucune. — Que vous a-t-il donc enseigné? — Il nous a promis, répondons-nous, après cette vie, un bonheur éternel et sans mélange, et la possession immuable de la vérité. — Hé, messieurs, dit ce philosophe, ne tient-il qu'à promettre pour vous convaincre? Croyez-moi, usez de la vie, soyez sages et laborieux. Je vous promets aussi que s'il y a quelque chose après la mort, vous ne vous repentirez point de m'avoir cru.

Ainsi un sophiste orgueilleux voudrait que l'on se confiât à ses lumières autant qu'on se confie à l'autorité de tout un peuple et de plusieurs siècles; mais les hommes ne lui défèrent qu'autant que leurs passions le leur conseillent, et un clerc n'a qu'à se montrer dans une tribune pour les ramener à leur devoir, tant la vérité a de force.

---

# MÉDITATION

SUR LA FOI.



---

## AVIS DU LIBRAIRE<sup>1</sup>.

---

L'auteur avait résolu de ne point donner, dans cette nouvelle édition, les deux pièces suivantes, les regardant comme peu assortis-santes aux matières sur lesquelles il avait écrit. Son dessein était de les rétablir dans un autre

<sup>1</sup> Cet avis se trouve dans la seconde édition des œuvres de Vauvenargues, commencée par lui-même, mais qui ne fut achevée qu'après sa mort par le libraire Antoine-Claude Briasson, Paris, 1747, in-12, sous la surveillance de l'abbé Trublet et de l'abbé Séguy.

Une annotation de la main de Voltaire sur l'exemplaire d'Aix a vraisemblablement motivé l'avis du libraire-éditeur de 1747; mais, comme sur ce même exemplaire Vauvenargues a marqué les corrections, changements et suppressions à faire dans la seconde édition, on peut affirmer que, malgré la note de Voltaire à la marge du livre, malgré la lettre qu'il adressa à Vauvenargues à ce sujet, lettre que nous donnons dans le tome III, l'auteur voulut maintenir, sans y rien changer, cette *Méditation*, qui avait si fort *affligé la philosophie* du patriarche de Ferney.

ouvrage où leur genre n'aurait point été déplacé. Mais la mort qui vient de l'enlever, m'ôtant l'espérance de rien avoir d'un homme si recommandable par la beauté de son génie, par la noblesse de ses pensées, et dont l'unique objet était de faire aimer la vertu, j'ai cru que le public me saurait gré de ne pas le priver de deux écrits, aussi admirables pour le fonds que pour la dignité et l'élégance avec lesquelles ils sont traités.

---

---

# MÉDITATION SUR LA FOI<sup>1</sup>.

---

Heureux sont ceux qui ont une foi sensible, et dont l'esprit se repose dans les promesses de la Religion ! Les gens du monde sont désespérés si les

<sup>1</sup> Voltaire, dans son *Siècle de Louis XV*, donne l'historique de la publication du principal ouvrage de Vauvenargues, l'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, et aussi de la *Méditation sur la foi*, et d'une *Prière* qui se trouve à la suite. Voici ce qu'il dit à ce sujet :

« Dans le temps de la mort de M. de Vauvenargues, les « Jésuites avaient la manie de chercher à s'emparer des « derniers moments de tous les hommes qui avaient quelque célébrité ; et s'ils pouvaient ou en extorquer quelque « déclaration, ou réveiller dans leur ame affaiblie les terreurs de l'enfer, ils criaient au miracle. Un de ces Pères « se présente chez M. de Vauvenargues mourant. Qui vous « a envoyé ici ? dit le philosophe. Je viens de la part de « Dieu, répondit le Jésuite. Vauvenargues le chassa ; puis « se tournant vers ses amis :

Cet esclave est venu,  
Il a montré son ordre, et n'a rien obtenu.

« L'ouvrage de M. de Vauvenargues, imprimé après sa

choses ne réussissent pas selon leurs désirs. Si leur vanité est confondue, s'ils font des fautes, ils se laissent abattre à la douleur : le repos, qui est la fin naturelle des peines, fomente leurs inquiétudes ; l'abondance, qui devait satisfaire leurs besoins, les multiplie ; la raison, qui leur est donnée pour calmer leurs passions, les sert ; une fatalité marquée tourne contre eux-mêmes tous leurs avantages. La force de leur caractère, qui leur servirait à porter les misères de leur fortune s'ils savaient borner leurs désirs, les pousse à des extrémités qui passent toutes leurs ressources, et les fait errer hors d'eux-mêmes, loin des bornes de la raison. Ils se perdent dans leurs chimères ; et pendant

« mort, est intitulé : *Introduction à la connaissance de*  
 « *l'esprit humain*. Les éditeurs, pour faire passer les  
 « maximes hardies qu'il renferme, y ont joint une *Médi-*  
 « *tation* et une *Prière* trouvées dans les papiers de l'au-  
 « teur, qui, dans une dispute sur Bossuet avec ses amis,  
 « avait soutenu qu'on pouvait parler de la religion avec  
 « majesté et avec enthousiasme sans y croire. On le défia  
 « de le prouver ; et c'est pour répondre à ce défi, qu'il fit  
 « les deux pièces qu'on trouve dans ses œuvres \* . »

\* Cette note, qui a été imprimée pour la première fois dans l'édition de Kehl, n'est point de Voltaire, mais de Condorcet.

Sur l'exemplaire de la bibliothèque Méjanes on lit, écrit de la main de Voltaire : « *A renvoyer dans un autre ouvrage de piété.* » Mais rien n'indique que Vauvenargues ait eu la pensée que lui attribue l'éditeur de 1747.



qu'ils y sont plongés, et pour ainsi dire abîmés, la vieillesse, comme un sommeil dont on ne peut pas se défendre vers la fin d'un jour laborieux, les accable et les précipite dans la longue nuit du tombeau.

Formez donc vos projets, hommes ambitieux, lorsque vous le pouvez encore ; hâtez-vous, achevez vos songes ; poussez vos superbes chimères au période des choses humaines. Élevés par cette illusion au dernier degré de la gloire, vous vous convaincrez par vous-mêmes de la vanité des fortunes : à peine vous aurez atteint, sur les ailes de la pensée, le faite de l'élévation, vous vous sentirez abattus, votre joie mourra, la tristesse corrompra vos magnificences, et jusque dans cette possession imaginaire des faveurs du monde, vous en connaîtrez l'imposture. O mortels ! l'espérance enivre ; mais la possession sans espérance, même chimérique, traîne le dégoût après elle : au comble des grandeurs du monde, c'est là qu'on en sent le néant.

Seigneur, ceux qui espèrent en vous, s'élèvent sans peine au-dessus de ces réflexions accablantes. Lorsque leur cœur, pressé sous le poids des affaires, commence à sentir la tristesse, ils se réfugient dans vos bras ; et là, oubliant leurs douleurs, ils puisent le courage et la paix à leur source. Vous les échauffez sous vos ailes et dans votre sein paternel ; vous faites briller à leurs yeux le flambeau sacré

de la Foi; l'envie n'entre pas dans leur cœur; l'ambition ne le trouble point; l'injustice et la calomnie ne peuvent pas même l'aigrir. Les approbations, les caresses, les secours impuissants des hommes, leurs refus, leurs dédains, leurs infidélités ne les touchent que faiblement; ils n'en exigent rien; ils n'en attendent rien; ils n'ont pas mis en eux leur dernière ressource : la Foi seule est leur saint asile, leur inébranlable soutien. Elle les console de la maladie qui accable les plus fortes ames, de l'obscurité qui confond l'orgueil des esprits ambitieux, de la vieillesse qui renverse sans ressource les projets et les vœux outrés, de la perte du temps qu'on croit irréparable, des erreurs de l'esprit qui l'humilient sans fin, des difformités corporelles qu'on ne peut ni cacher ni guérir, enfin des faiblesses de l'ame, qui sont de tous les maux le plus insupportable et le plus irrémédiable. Hélas! que vous êtes heureuses, ames simples, ames dociles! vous marchez dans des sentiers sûrs. Auguste Religion! douce et noble créance, comment peut-on vivre sans vous? Et n'est-il pas bien manifeste qu'il manque quelque chose aux hommes, lorsque leur orgueil vous rejette? Les astres, la terre, les cieux suivent, dans un ordre immuable, l'éternelle loi de leur être : toute la nature est conduite par une sagesse éclatante, l'homme seul flotte au gré de ses incertitudes et de ses passions tyranniques, plus

troublé qu'éclairé de sa faible raison. Misérablement délaissé, conçoit-on qu'un être si noble soit le seul privé de la règle qui règne dans tout l'univers? ou plutôt n'est-il pas sensible que, n'en trouvant point de solide hors de la Religion chrétienne, c'est celle qui lui fut tracée avant la naissance des cieux? Qu'oppose l'impie à la foi d'une autorité si sacrée? Pense-t-il qu'élevé par-dessus tous les êtres, son génie est indépendant? Et qui nourrirait dans ton cœur un si ridicule mensonge, être infirme! Tant de degrés de puissance, d'intelligence, que tu sens au delà de toi, ne te font-ils pas soupçonner une souveraine raison? Tu vis, faible avorton de l'être, tu vis, et tu t'oses assurer que l'Être parfait ne soit pas<sup>1</sup>. Misérable, lève les yeux, regarde ces globes de feu qu'une force inconnue condense. Écoute! tout nous porte à croire que des êtres si merveilleux n'ont pas le secret de leur cours; ils ne sentent pas leur grandeur ni leur éternelle beauté; ils sont comme s'ils n'étaient pas. Parle donc; qui jouit de ces êtres aveugles qui ne peuvent jouir d'eux-mêmes? Qui met un accord si parfait entre tant de corps si divers, si puissants, si impétueux? D'où naît leur concert éternel? D'un mouvement simple, incréé... Je t'entends; mais ce mouvement

<sup>1</sup> Nous retrouvons ces mêmes idées dans le *Discours sur l'inégalité des richesses*. Voyez tome I<sup>er</sup>, p. 291 à 295.

qui opère ces grandes merveilles, les sait-il, ne les sait-il pas? Tu sais que tu vis; nul insecte n'ignore sa propre existence, et le seul principe de l'être, l'ame de l'univers!... O prodige! ô blasphème! l'ame de l'univers!... O puissance invisible! pouvez-vous souffrir cet outrage! Vous parlez, les astres s'ébranlent, l'être sort du néant, les tombeaux sont féconds; et l'impie vous défie avec impunité; il vous brave; il vous nie! O parole exécrationnable! il vous brave, il respire encore, et il croit triompher de vous! O Dieu! détournes loin de moi les effets de votre vengeance! O Christ! prenez-moi sous votre aile. Esprit saint, soutenez ma foi jusqu'à mon dernier soupir!

## PRIÈRE.

O Dieu! qu'ai-je fait? Quelle offense arme votre bras contre moi? Quelle malheureuse faiblesse m'attire votre indignation? Vous versez dans mon cœur malade le fiel et l'ennui qui le rongent; vous séchez l'espérance au fond de ma pensée; vous noyez ma vie d'amertume; les plaisirs, la santé, la jeunesse, m'échappent; la gloire, qui flatte de loin les songes d'une ame ambitieuse, vous me ravissez tout.....

Être juste, je vous cherchai sitôt que je pus vous connaître; je vous consacrai mes hommages et mes

vœux innocents dès ma plus tendre enfance, et j'aimai vos saintes rigueurs. Pourquoi m'avez-vous délaissé? Pourquoi, lorsque l'orgueil, l'ambition, les plaisirs m'ont tendu leurs pièges infidèles..... C'était sous leurs traits que mon cœur ne pouvait se passer d'appui.

J'ai laissé tomber un regard sur les dons enchanteurs du monde, et soudain vous m'avez quitté; et les ennuis, les soucis, les remords, les douleurs ont en foule inondé ma vie.

O mon ame! montre-toi forte dans ces rigoureuses épreuves, sois patiente; espère à ton Dieu, tes maux finiront; rien n'est stable; la terre elle-même et les cieux s'évanouiront comme un songe. Tu vois ces nations et ces trônes qui tiennent la terre asservie : tout cela périra. Écoute, le jour du Seigneur n'est pas loin, il viendra; l'univers surpris sentira les ressorts de son être épuisés, et ses fondements ébranlés : l'aurore de l'éternité luira dans le fond des tombeaux, et la mort n'aura plus d'asiles.

O révolution effroyable! L'homicide et l'incestueux jouissaient en paix de leurs crimes, et dormaient sur des lits de fleurs : cette voix a frappé les airs, le soleil a fait sa carrière, la face des cieux a changé. A ces mots, les mers, les montagnes, les forêts, les tombeaux frémissent, la nuit parle, les vents s'appellent.

Dieu vivant ! ainsi vos vengeances se déclarent et s'accomplissent ; ainsi vous sortez du silence et des ombres qui vous couvraient. O Christ ! votre règne est venu. Père, Fils, Esprit éternel, l'univers aveuglé ne pouvait vous comprendre : l'univers n'est plus, mais vous êtes ; vous êtes, vous jugez les peuples : le faible, le fort, l'innocent, l'incrédule, le sacrilège, tous sont devant vous. Quel spectacle ! je me tais ; mon ame se trouble et s'égare en son propre fonds. Trinité formidable au crime, recevez mes humbles hommages<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> On a dit, et il passe même pour constant parmi les personnes qui ont le plus connu Vauvenargues, que la prière précédente était le résultat d'une espèce de défi fait à l'auteur, d'écrire tout un morceau de prose en vers blancs de manière qu'on ne s'en aperçût pas, à moins d'être averti. C'est ce qu'il a fait dans cette prière. Pour peu qu'on y fasse attention, on la trouvera entièrement composée de vers ayant tous le nombre de pieds qu'il faut pour composer un vers français, et remplissant presque toutes les conditions nécessaires des vers, excepté la rime. Au reste, quoi qu'on puisse penser de cette anecdote, il faut remarquer que, partout où Vauvenargues a pris un ton élevé, il a adopté la même manière ; et l'éloge du jeune de Seytres, en particulier, est presque entièrement dans ce genre. (*Note de M. Suard.*)

---



# RÉFLEXIONS

CRITIQUES

## SUR QUELQUES POÈTES.

---

I.

### LA FONTAINE.

Lorsqu'on a entendu parler de La Fontaine, et qu'on vient à lire ses ouvrages, on est étonné d'y trouver, je ne dis pas plus de génie, mais plus même de ce qu'on appelle de l'esprit, qu'on n'en trouve dans le monde le plus cultivé. On remarque avec la même surprise la profonde intelligence qu'il fait paraître de son art; et on admire qu'un esprit si fin ait été en même temps si naturel<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Dans la première édition on lit :

« Et on ne peut comprendre que le mot d'*instinct* ait été employé avec une affectation particulière à marquer le caractère d'un esprit si fin. » — Ce reproche allait droit à Voltaire.

Il serait superflu de s'arrêter à louer l'harmonie variée et légère de ses vers; la grâce, le tour, l'élégance, les charmes naïfs de son style et de son badinage. Je remarquerai seulement que le bon sens et la simplicité sont les caractères dominants de ses écrits. Il est bon d'opposer un tel exemple à ceux qui cherchent la grâce et le brillant hors de la raison et de la nature. La simplicité de La Fontaine donne de la grâce à son bon sens, et son bon sens rend sa simplicité piquante : de sorte que le brillant de ses ouvrages naît peut-être essentiellement de ces deux sources réunies. Rien n'empêche au moins de le croire; car pourquoi le bon sens, qui est un don de la nature, n'en aurait-il pas l'agrément? La raison ne déplaît, dans la plupart des hommes, que parce qu'elle leur est étrangère. Un bon sens naturel est presque inséparable d'une grande simplicité; et une simplicité éclairée est un charme que rien n'égale.

Je ne donne pas ces louanges aux grâces d'un homme si sage, pour dissimuler ses défauts. Je crois qu'on peut trouver dans ses écrits plus de style que d'invention, et plus de négligence que d'exactitude. Le nœud et le fond de ses Contes ont peu d'intérêt, et les sujets en sont bas. On y remarque quelquefois bien des longueurs, et un air de crapule qui ne saurait plaire. Ni cet auteur n'est parfait en ce genre, ni ce genre n'est assez noble.



## II.

## BOILEAU.

Boileau prouve, autant par son exemple que par ses préceptes, que toutes les beautés des bons ouvrages naissent de la vive expression et de la peinture du vrai; mais cette expression si touchante appartient moins à la réflexion, sujette à l'erreur, qu'à un sentiment très-intime et très-fidèle de la nature<sup>1</sup>. La raison n'était pas distincte, dans Boileau, du sentiment : c'était son instinct : aussi a-t-elle animé ses écrits de cet intérêt qu'il est si rare de rencontrer dans les ouvrages didactiques.

Cela met, je crois, dans son jour, ce que je viens de toucher en parlant de La Fontaine. S'il n'est pas ordinaire de trouver de l'agrément parmi ceux qui se piquent d'être raisonnables, c'est peut-être parce que la raison est entée dans leur esprit, où elle n'a qu'une vie artificielle et empruntée; c'est parce qu'on honore trop souvent du nom de raison une certaine médiocrité de sentiment et de génie, qui assujettit les hommes aux lois de l'usage, et les

<sup>1</sup> La première édition ajoutait : « La vérité se fane dans nos réflexions, et des mains pesantes et dures en emportent toute la fleur. »

détourne des grandes hardiesses, sources ordinaires des grandes fautes.

Boileau ne s'est pas contenté de mettre de la vérité et de la poésie dans ses ouvrages, il a enseigné son art aux autres; il a éclairé tout son siècle, il en a banni le faux goût, autant qu'il est permis de le bannir de chez les hommes. Il fallait qu'il fût né avec un génie bien singulier, pour échapper, comme il a fait, aux mauvais exemples de ses contemporains, et pour leur imposer ses propres lois. Ceux qui bornent le mérite de sa poésie à l'art et à l'exactitude de sa versification, ne font pas peut-être attention que ses vers sont pleins de pensées, de vivacité, de saillies, et même d'invention de style. Admirable dans la justesse, dans la solidité et la netteté de ses idées, il a su conserver ces caractères dans ses expressions, sans perdre de son feu et de sa force; ce qui témoigne incontestablement un grand talent.

Je sais bien que quelques personnes<sup>1</sup>, dont l'autorité est respectable, ne nomment génie dans les poètes que l'invention dans le dessein de leurs ouvrages. Ce n'est, disent-ils, ni l'harmonie, ni l'élégance des vers, ni l'imagination dans l'expression, ni même l'expression du sentiment, qui caractérisent le poète : ce sont, à leur avis, les pensées

<sup>1</sup> Voltaire entre autres.

mâles et hardies, jointes à l'esprit créateur. Par là on prouverait que Bossuet et Newton ont été les plus grands poètes de la terre; car certainement l'invention, la hardiesse et les pensées mâles ne leur manquaient pas. J'ose leur répondre que c'est confondre les limites des arts, que d'en parler de la sorte. J'ajoute que les plus grands poètes de l'antiquité, tels qu'Homère, Sophocle, Virgile, se trouveraient confondus avec une foule d'écrivains médiocres, si on ne jugeait d'eux que par le plan de leurs poèmes et par l'invention du dessein; et non par l'invention du style, par leur harmonie, par la chaleur de leur versification et enfin par la vérité de leurs images<sup>1</sup>.

Si l'on est donc fondé à reprocher quelque défaut à Boileau, ce n'est pas, à ce qu'il me semble, le défaut de génie<sup>2</sup>; c'est au contraire d'avoir eu plus

<sup>1</sup> M. de Fortia, premier éditeur de la *Réflexion VIII*, ci-après, *Sur quelques ouvrages de Voltaire*, a répété cet alinéa tel que le fait le manuscrit autographe.

<sup>2</sup> VARIANTE : « C'est une injustice de lui refuser le génie : le premier, il a connu l'art des vers, et n'y a été surpassé que par deux ou trois hommes d'un plus grand esprit; il a plus fait, il a détrompé son siècle des faux brillants et des mauvais ouvrages. Il avait éminemment le goût du vrai, sans lequel on ne réussit dans aucun genre, et qui est toujours le fondement du génie. Si son goût et sa raison ne s'étendaient point à tout, s'il a été

de génie que d'étendue ou de profondeur d'esprit, plus de feu et de vérité que d'élévation et de délicatesse, plus de solidité et de sel dans la critique, que de finesse ou de gaieté, et plus d'agrément que de grâce. On l'attaque encore sur quelques-uns de ses jugemens qui semblent injustes; et je ne prétends pas qu'il fût infaillible.

### III.

#### CHAULIEU.

Chaulieu a su mêler, avec une simplicité noble et touchante, l'esprit et le sentiment. Ses vers négligés, mais faciles, et remplis d'imagination, de vivacité et de grâce, m'ont toujours paru supérieurs à sa prose, qui n'est le plus souvent qu'ingénieuse. On ne peut s'empêcher de regretter qu'un auteur si aimable n'ait pas plus écrit, et n'ait pas travaillé avec le même soin tous ses ouvrages.

« injuste pour quelques auteurs, s'il a manqué lui-même  
 « de sentiment et de délicatesse, d'élévation et de profon-  
 « deur, c'est qu'il n'est point donné aux hommes de réunir  
 « tous les talents. Il ne faut pas pour cela juger d'eux par  
 « leurs défauts, car quel homme estimerait-on, si on ne  
 « l'appréciait que par ses erreurs et par ses endroits fai-  
 « bles? Qu'on me nomme un général qui n'ait pas fait de  
 « fautes, un roi sans faiblesses, un écrivain, quel qu'il soit,  
 « sans défauts! »

[Quelque différence que l'on ait mise, avec beaucoup de raison, entre l'esprit et le génie, il semble que le génie de l'abbé de Chaulieu ne soit essentiellement que beaucoup d'esprit naturel. Cependant il est remarquable que tout cet esprit n'a pu faire d'un poëte, d'ailleurs si aimable, un grand homme ni un grand génie<sup>1</sup>.]

## IV.

## MOLIÈRE.

Molière me paraît un peu répréhensible d'avoir pris des sujets trop bas<sup>2</sup>. La Bruyère, animé à peu

<sup>1</sup> Cet alinéa ne se lit que dans la première édition.

<sup>2</sup> Il semble que les *Femmes savantes*, le *Tartufe*, le *Misanthrope* ne sont pas assurément des sujets bas; la comédie n'en peut guère traiter de plus relevés. Pourquoi l'*Avare* encore serait-il un sujet trop bas pour la comédie? Passe pour les *Fourberies de Scapin*, le *Médecin malgré lui*, *Sganarelle*, et si l'on veut même, *Georges Dandin*. Mais c'est d'après les chefs-d'œuvre d'un grand homme qu'on doit juger de son génie et en déterminer le caractère. On sait d'ailleurs que Molière, forcé d'abord de se conformer au goût de son siècle pour en obtenir le droit de le ramener au sien, forcé souvent de faire servir son travail au soutien de la troupe dont il était le directeur, ne fut pas toujours le maître de choisir les sujets de ses comédies, ni d'en soigner l'exécution. (*Note de M. Suard.*)

près du même génie, a peint avec la même vérité et la même véhémence que Molière les travers des hommes<sup>1</sup>; mais je crois que l'on peut trouver plus d'éloquence et plus d'élévation dans ses peintures.

On peut mettre encore ce poète en parallèle avec Racine. L'un et l'autre ont parfaitement connu le cœur de l'homme; l'un et l'autre se sont attachés à peindre la nature. Racine la saisit dans les passions des grandes ames; Molière dans l'humeur et les bizarreries des gens du commun<sup>2</sup>. L'un a joué avec un agrément inexplicable les petits sujets; l'autre a traité les grands avec une sagesse et une majesté touchantes. Molière a ce bel avantage que ses dialogues jamais ne languissent : une forte et continuelle imitation des mœurs passionne ses

<sup>1</sup> On ne peut pas dire que La Bruyère fut animé du même génie que Molière. Vauvenargues disait autrement dans la première édition, toujours en donnant à La Bruyère une sorte de supériorité : *aussi est-il plus facile de caractériser les hommes que de faire qu'ils se caractérisent eux-mêmes, et de soutenir un personnage qui parle longtemps, et parle toujours en vers. La véhémence inimitable de Molière et son caractère si original, le rendent d'ailleurs respectable.* On ne voit pas trop pourquoi il a retranché cette phrase, qui était du moins une espèce de correctif. (Note de M. Suard.)

<sup>2</sup> Alceste n'est certainement pas un *homme du commun*; il y a peu de caractères plus nobles. (Note de M. Suard.)

moindres discours. Cependant, à considérer simplement ces deux auteurs comme poètes, je crois qu'il ne serait pas juste d'en faire comparaison. Sans parler de la supériorité du genre sublime<sup>1</sup> donné à Racine, on trouve dans Molière tant de négligences et d'expressions bizarres et impropres, qu'il y a peu de poètes, si j'ose le dire, moins corrects et moins purs que lui.

On peut se convaincre de ce que je dis en lisant le poème du *Val-de-Grâce*, où Molière n'est que poète : on n'est pas toujours satisfait. *En pensant bien, il parle souvent mal*, dit l'illustre archevêque de Cambrai ; *il se sert des phrases les plus forcées et les moins naturelles. Tércence dit en quatre mots, avec la plus élégante simplicité, ce que celui-ci ne dit qu'avec une multitude de métaphores qui approchent du galimatias. J'aime bien mieux sa prose que ses vers*<sup>2</sup>, etc.

<sup>1</sup> Cette préférence presque exclusive que donne Vauvenargues au genre sublime, et qui tenait à son caractère, explique son injustice envers Molière, injustice qui, sans cela, serait difficile à concevoir dans un homme d'un esprit aussi juste, et d'un goût généralement aussi sûr que le sien. (*Note de M. Suard.*)

<sup>2</sup> Le jugement de Fénelon sur Molière nous semble trop intéressant pour que nous puissions nous dispenser de le citer en entier :

• Il faut avouer que Molière est un grand poète comique.

Cependant l'opinion commune est qu'aucun des auteurs de notre théâtre n'a porté aussi loin son

« Je ne crains pas de dire qu'il a enfoncé plus avant que  
 « Térence dans certains caractères; il a embrassé une  
 « plus grande variété de sujets; il a peint par des traits  
 « forts tout ce que nous voyons de déréglé et de ridicule.  
 « Térence se borne à représenter des vieillards avarés et  
 « ombrageux, des jeunes hommes prodigues et étourdis,  
 « des courtisanes avides et impudentes, des parasites bas  
 « et flatteurs, des esclaves bas et scélérats. Ces caractères  
 « méritaient sans doute d'être traités suivant les mœurs  
 « des Grecs et des Romains. De plus, nous n'avons que  
 « six pièces de ce grand auteur. Mais enfin Molière a ouvert  
 « un chemin tout nouveau. Encore une fois je le trouve  
 « grand : mais ne puis-je pas parler en toute liberté sur  
 « ses défauts?

« En pensant bien, il parle souvent mal; il se sert des  
 « phrases les plus forcées et les moins naturelles. Térence  
 « dit en quatre mots, avec la plus élégante simplicité, ce  
 « que celui-ci ne dit qu'avec une multitude de métaphores  
 « qui approchent du galimatias. J'aime bien mieux sa  
 « prose que ses vers, etc. Par exemple, l'*Avare* est moins  
 « mal écrit que les pièces qui sont en vers. Il est vrai que  
 « la versification française l'a gêné; il est vrai même qu'il  
 « a mieux réussi pour les vers dans l'*Amphitryon*, où il a  
 « pris la liberté de faire des vers irréguliers. Mais en géné-  
 « ral, il me paraît, jusque dans la prose, ne parler point  
 « assez simplement pour exprimer toutes les passions.

« D'ailleurs il a outré souvent les caractères : il a voulu,  
 « par cette liberté, plaire au parterre, frapper les specta-  
 « teurs les moins délicats, et rendre le ridicule plus sen-  
 « sible. Mais quoiqu'on doive marquer chaque passion dans



genre que Molière a poussé le sien; et la raison en est, je crois, qu'il est plus naturel que tous les

« son plus fort degré et par les traits les plus vifs pour en  
 « mieux montrer l'excès et la difformité, on n'a pas besoin  
 « de forcer la nature et d'abandonner le vraisemblable.  
 « Ainsi, malgré l'exemple de Plaute, où nous lisons *cedo*  
 « *tertiam*, je soutiens, contre Molière, qu'un avare qui  
 « n'est point fou ne va jamais jusqu'à vouloir regarder  
 « dans la troisième main de l'homme qu'il soupçonne de  
 « l'avoir volé.

« Un autre défaut de Molière, que beaucoup de gens  
 « d'esprit lui pardonnent, et que je n'ai garde de lui par-  
 « donner, est qu'il a donné un tour gracieux au vice, avec  
 « une austérité ridicule et odieuse à la vertu. Je comprends  
 « que ses défenseurs ne manqueront pas de dire qu'il a  
 « traité avec honneur la vraie probité, qu'il n'a attaqué  
 « qu'une vertu chagrine et qu'une hypocrisie détestable:  
 « mais, sans entrer dans cette longue discussion, je sou-  
 « tiens que Platon et les autres législateurs de l'antiquité  
 « païenne n'auraient jamais admis dans leurs républiques  
 « un tel jeu sur les mœurs.

« Enfin, je ne puis m'empêcher de croire, avec M. Des-  
 « préaux, que Molière, qui peint avec tant de force et de  
 « beauté les mœurs de son pays, tombe trop bas quand il  
 « imite le badinage de la comédie italienne \* : »

Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe,  
 Je ne reconnais plus l'auteur du Misanthrope.

(BOILEAU, *Art poétique*, chant III.)

\* Oeuvres choisies de Fénelon, t. II, p. 244, *Lettres sur l'éloquence*, § VII, in-8°. Paris, 1821. B.

autres<sup>1</sup>. — C'est une leçon importante pour tous ceux qui veulent écrire.

## V, VI.

## CORNEILLE ET RACINE.

Je dois à la lecture des ouvrages de M. de Voltaire le peu de connaissance que je puis avoir de la poésie. Je lui proposai mes idées<sup>2</sup>, lorsque j'eus envie de parler de Corneille et de Racine; et il eut la bonté de me marquer les endroits de Cor-

<sup>1</sup> Si Molière n'était que le plus naturel des auteurs dramatiques, il ne serait pas assurément un des premiers, car le naturel n'est un mérite que là où la nature est bonne à imiter. Mais Molière est celui qui a le mieux choisi, le plus approfondi; comme il est celui qui a le mieux peint, c'est-à-dire qui a le mieux su donner à ses personnages non pas seulement les actions, les discours appartenant à tel ou tel caractère, mais pour ainsi dire le maintien, la physionomie, les traits :

Ce n'est pas un portrait, une image semblable,  
C'est un amant, un fils, un père véritable.

Est-ce là ce que Vauvenargues a entendu par le plus naturel? En ce cas, l'expression serait loin de rendre toute la pensée. B.

<sup>2</sup> Ce parallèle fut l'objet de la première lettre de Vauvenargues à Voltaire. Voyez, au tome III, cette lettre, écrite de Nancy le 4 avril 1743.

neille qui méritent le plus d'admiration<sup>1</sup>, pour répondre à une critique que j'en avais faite. Engagé par là à relire ses meilleures tragédies, j'y trouvai sans peine les rares beautés que m'avait indiquées M. de Voltaire. Je ne m'y étais pas arrêté en lisant autrefois Corneille, refroidi ou prévenu par ses défauts, et né, selon toute apparence, moins sensible au caractère de ses perfections. Cette nouvelle lumière me fit craindre de m'être trompé encore sur Racine et sur les défauts mêmes de Corneille : mais ayant relu l'un et l'autre avec quel-

<sup>1</sup> C'est une chose digne d'être remarquée, que ce fut Voltaire qui força en quelque sorte Vauvenargues à admirer Corneille, dont celui-ci avoue lui-même qu'il n'avait pas senti d'abord les beautés. On est même étonné, en lisant ses lettres à Voltaire, de son aveuglement à cet égard, et de la singularité de ses opinions. Elles cédèrent à l'autorité de Voltaire; mais il n'en revint jamais bien entièrement. On le voit, dans ce parallèle, moins occupé à caractériser Corneille et Racine, qu'à se justifier de son extrême prédilection pour ce dernier, dont le genre de beautés était plus conforme à son caractère.

Corneille, à qui il a été donné, comme le dit Vauvenargues, de *peindre les vertus austères, dures, inflexibles*, devait produire bien moins d'effet que Racine sur l'ame d'un homme tel que Vauvenargues, qui, naturellement doux et facile, mêlant toujours l'indulgence aux sentiments les plus élevés, tempérerait encore par l'habitude d'une certaine élégance de mœurs, ce que la morale a de plus austère. D'ailleurs, à cette préférence pour Racine se joignait

que attention, je n'ai pas changé de pensée à cet égard, et voici ce qu'il me semble de ces hommes illustres.

Les héros de Corneille disent souvent de grandes choses sans les inspirer : ceux de Racine les inspirent sans les dire. Les uns parlent, et toujours trop, afin de se faire connaître ; les autres se font connaître parce qu'ils parlent. Surtout Corneille paraît ignorer que les grands hommes se caractérisent souvent davantage par les choses qu'ils ne disent pas que par celles qu'ils disent.

encore, pour Vauvenargues, le sentiment de l'injustice qu'on faisait à ce grand poète, que généralement on plaçait encore au-dessous de Corneille. Vauvenargues et Voltaire sont les premiers qui lui aient assigné son véritable rang, et ses admirateurs les plus vifs et les plus sincères sont de l'école de Voltaire, qui ainsi défendait Corneille contre Vauvenargues, et Racine contre les partisans exclusifs de Corneille. C'est surtout à combattre ces derniers que s'attache Vauvenargues dans son parallèle de Corneille et de Racine, ce qui fait qu'il a dû nécessairement relever davantage les beautés alors moins senties du dernier de ces poètes, et les défauts moins avoués de l'autre. *Si l'on trouve*, dit-il à la fin de cet article, en parlant des jugements qu'il a portés sur la plupart de nos grands écrivains, *si l'on trouve que je relève davantage les défauts des uns que ceux des autres, je déclare que c'est à cause que les uns me sont plus sensibles que les autres; ou pour éviter de répéter des choses qui sont trop connues. (Note de M. Suard.)*

Lorsque Racine veut peindre Acomat, Osmin l'assure de l'amour des janissaires ; ce vizir répond :

Quoi ! tu crois, cher Osmin, que ma gloire passée  
 Flatte encor leur valeur, et vit dans leur pensée ?  
 Crois-tu qu'ils me suivraient encore avec plaisir,  
 Et qu'ils reconnaîtraient la voix de leur vizir ?

(*Bajazet*, acte I, scène I.)

On voit dans les deux premiers vers un général disgracié, que le souvenir de sa gloire et l'attachement des soldats attendrissent sensiblement ; dans les deux derniers un rebelle qui médite quelque dessein : voilà comme il échappe aux hommes de se caractériser sans en avoir l'intention. On en trouverait dans Racine beaucoup d'exemples plus sensibles que celui-ci. On peut voir, dans la même tragédie, que lorsque Roxane, blessée des froideurs de Bajazet, en marque son étonnement à Atalide et que celle-ci proteste que ce prince l'aime, Roxane répond brièvement :

Il y va de sa vie, au moins, que je le croie.

(*Bajazet*, acte III, scène VI.)

Ainsi cette sultane ne s'amuse point à dire : « Je suis d'un caractère fier et violent. J'aime avec jalousie et avec fureur. Je ferai mourir Bajazet s'il me trahit. » Le poète tait ces détails qu'on pénètre assez d'un coup d'œil, et Roxane se trouve

caractérisée avec plus de force. Voilà la manière de peindre de Racine : il est rare qu'il s'en écarte ; et j'en rapporterais de grands exemples , si ses ouvrages étaient moins connus.

[Il est vrai qu'il la quitte un peu , par exemple , lorsqu'il met dans la bouche du même Acomat :

. . . . . Et , s'il faut que je meure ,  
Mourons ; moi , cher Osmin , comme un vizir ; et toi ,  
Comme le favori d'un homme tel que moi.

(*Bajazet* , acte IV , scène VII.)

Ces paroles ne sont peut-être pas d'un grand homme ; mais je les cite , parce qu'elles semblent imitées du style de Corneille ; c'est là ce que j'appelle , en quelque sorte , parler pour se faire connaître et dire de grandes choses sans les inspirer <sup>1</sup>.]

Mais écoutons Corneille même , et voyons de quelle manière il caractérise ses personnages. C'est le Comte qui parle , dans le *Cid* :

Les exemples vivants sont d'un autre pouvoir ;  
Un prince dans un livre apprend mal son devoir.  
Et , qu'a fait , après tout , ce grand nombre d'années ,  
Que ne puisse égaler une de mes journées ?  
Si vous fûtes vaillant , je le suis aujourd'hui ;  
Et ce bras du royaume est le plus ferme appui.

<sup>1</sup> Ce qui se lit entre crochets a été supprimé dans la seconde édition.

Grenade et l'Aragon tremblent quand ce fer brille :  
Mon nom sert de rempart à toute la Castille ;  
Sans moi , vous passeriez bientôt sous d'autres lois ,  
Et vous auriez bientôt vos ennemis pour rois.  
Chaque jour , chaque instant , pour rehausser ma gloire ,  
Met lauriers sur lauriers , victoire sur victoire !  
Le prince à mes côtés ferait , dans les combats ,  
L'essai de son courage à l'ombre de mon bras ;  
Il apprendrait à vaincre en me regardant faire ,  
Et.....

(*Le Cid* , acte I , scène VI.)

Il n'y a peut-être personne aujourd'hui qui ne sente la ridicule ostentation de ces paroles , et je crois qu'elles ont été citées longtemps avant moi. Il faut les pardonner au temps où Corneille a écrit , et aux mauvais exemples qui l'environnaient. Mais voici d'autres vers qu'on loue encore , et qui , n'étant pas aussi affectés , sont plus propres , par cet endroit même , à faire illusion. C'est Cornélie , veuve de Pompée , qui parle à César :

César , car le destin , que dans tes fers je brave ,  
M'a fait ta prisonnière , et non pas ton esclave ;  
Et tu ne prétends pas qu'il m'abatte le cœur ,  
Jusqu'à te rendre hommage et te nommer seigneur.  
De quelque rude trait qu'il m'ose avoir frappée ,  
Veuve du jeune Crasse et veuve de Pompée ,  
Fille de Scipion , et pour dire encore plus ,  
Romaine , mon courage est encore au-dessus.

.....  
 Je te l'ai déjà dit, César, je suis Romaine :  
 Et quoique ta captive, un cœur comme le mien,  
 De peur de s'oublier ne te demande rien.  
 Ordonne ; et, sans vouloir qu'il tremble ou s'humilie,  
 Souviens-toi seulement que je suis Cornélie.

(*Pompée*, acte III, scène IV.)

Et dans un autre endroit où la même Cornélie parle de César, qui punit les meurtriers du grand Pompée :

Tant d'intérêts sont joints à ceux de mon époux,  
 Que je ne devrais rien à ce qu'il fait pour nous,  
 Si, comme par soi-même, un grand cœur juge un autre,  
 Je n'aimais mieux juger sa vertu par la nôtre ;  
 Et croire que nous seuls armons ce combattant,  
 Parce qu'au point qu'il est, j'en voudrais faire autant.

(*Pompée*, acte V, scène I.)

*Il me paraît, dit encore Fénelon<sup>1</sup>, qu'on a donné souvent aux Romains un discours trop fastueux..... Je ne trouve point de proportion entre l'emphase avec laquelle Auguste parle dans la tragédie de Cinna, et la modeste simplicité avec laquelle Suétone le dépeint dans tout le détail de ses mœurs. Tout ce que nous voyons dans Tite-Live, dans*

<sup>1</sup> OEuvres choisies de Fénelon, *Lettre sur l'éloquence*, t. II, § VI, p. 238 et suiv. Paris, 1821. B.



*Plutarque, dans Cicéron, dans Suétone, nous représente les Romains comme des hommes hautains dans leurs sentiments, mais simples, naturels et modestes dans leurs paroles, etc.*

Cette affectation de grandeur que nous leur prêtons, m'a toujours paru le principal défaut de notre théâtre, et l'écueil ordinaire des poètes<sup>1</sup>. Je n'ignore pas que la hauteur est en possession d'imposer à l'esprit humain ; mais rien ne décèle plus parfaitement aux esprits fins une hauteur fausse et contrefaite, qu'un discours fastueux et emphatique<sup>2</sup>.

Il est aisé d'ailleurs aux moindres poètes de mettre dans la bouche de leurs personnages des paroles fières. Ce qui est difficile, c'est de leur faire tenir ce langage hautain avec vérité et à propos. C'était le talent admirable de Racine, et celui qu'on a le moins daigné remarquer dans ce grand homme. Il y a toujours si peu d'affectation dans ses discours, qu'on ne s'aperçoit pas de la hauteur qu'on y rencontre. Ainsi lorsque Agrippine,

<sup>1</sup> Dans son *Commentaire sur Corneille*, Voltaire cite cette phrase, qui est, dit-il, *du judicieux marquis de Vauvenargues, homme trop peu connu, et qui a trop peu vécu.* B.

<sup>2</sup> La première édition ajoutait : « Si l'on y voulait réfléchir, on verrait que rien n'est moins dans le caractère des grands hommes que ce style. »

arrêtée par l'ordre de Néron, et obligée de se justifier, commence par ces mots si simples :

Approchez-vous, Néron, et prenez votre place.

On veut, sur vos soupçons, que je vous satisfasse.

(*Britannicus*, acte IV, scène II.)

je ne crois pas que beaucoup de personnes fassent attention qu'elle commande, en quelque manière, à l'empereur de s'approcher et de s'asseoir; elle qui était réduite à rendre compte de sa vie, non à son fils, mais à son maître. Si elle eût dit comme Cornélie :

Néron, car le destin que dans tes fers je brave,

M'a fait ta prisonnière, et non pas ton esclave;

Et tu ne prétends pas qu'il m'abatte le cœur,

Jusqu'à te rendre hommage, et te nommer seigneur.....

alors je ne doute pas que bien des gens n'eussent applaudi à ces paroles, et les eussent trouvées fort élevées.

Corneille est tombé trop souvent dans ce défaut de prendre l'ostentation pour la hauteur, et la déclamation pour l'éloquence; et ceux qui se sont aperçus qu'il était peu naturel à beaucoup d'égards, ont dit, pour le justifier, qu'il s'était attaché à peindre les hommes tels qu'ils devraient être. Il est donc vrai du moins qu'il ne les a pas peints tels qu'ils étaient. C'est un grand aveu que cela. Cor-

neille a cru donner sans doute à ses héros un caractère supérieur à celui de la nature. Les peintres n'ont pas eu la même présomption. Lorsqu'ils ont voulu peindre les anges, ils ont pris les traits de l'enfance; ils ont rendu cet hommage à la nature, leur riche modèle. C'était néanmoins un beau champ pour leur imagination; mais c'est qu'ils étaient persuadés que l'imagination des hommes, d'ailleurs si féconde en chimères, ne pouvait donner de la vie à ses propres inventions. Si Corneille eût fait attention que tous les panégyriques étaient froids, il en aurait trouvé la cause en ce que les orateurs voulaient accommoder les hommes à leurs idées, au lieu de former leurs idées sur les hommes.

Mais l'erreur de Corneille ne me surprend point : le bon goût n'est qu'un sentiment fin et fidèle de la belle nature, et n'appartient qu'à ceux qui ont l'esprit naturel. Corneille, né dans un siècle plein d'affectation, ne pouvait avoir le goût juste. Aussi l'a-t-il fait paraître non-seulement dans ses ouvrages, mais encore dans le choix de ses modèles, qu'il a pris chez les Espagnols et les Latins, auteurs pleins d'enflure, dont il a préféré la force gigantesque à la simplicité plus noble et plus touchante des poètes grecs.

De là ses antithèses affectées, ses négligences basses, ses licences continuelles, son obscurité, son emphase, et enfin ces phrases synonymes, où

la même pensée est plus remaniée que la division d'un sermon.

De là encore ces disputes opiniâtres, qui refroidissent quelquefois les plus fortes scènes, et où l'on croit assister à une thèse publique de philosophie, qui noue les choses pour les dénouer. Les premiers personnages de ses tragédies argumentent alors avec la tournure et les subtilités de l'école, et s'amuse à faire des jeux frivoles de raisonnements et de mots, comme des écoliers ou des légistes.

[Comme lorsque Cinna dit :

Que le peuple aux tyrans ne soit plus exposé :  
S'il eût puni Sylla, César eût moins osé.

(*Cinna*, acte II, scène II.)

Car il n'y a personne qui ne prévienne la réponse de Maxime :

Mais la mort de César, que vous trouvez si juste,  
A servi de prétexte aux cruautés d'Auguste.  
Voulant nous affranchir, Brute s'est abusé ;  
S'il n'eût puni César, Auguste eût moins osé.

(*Cinna*, acte II, scène II.)

Il faut avouer que ces jeux frivoles de raisonnement sont d'un goût encore bien barbare <sup>1</sup>.]

<sup>1</sup> Ce que nous imprimons entre crochets a été supprimé dans la seconde édition.

Cependant je suis moins choqué de ces subtilités, que des grossièretés de quelques scènes <sup>1</sup>. Par exemple, lorsque Horace quitte Curiace, c'est-à-dire, dans un dialogue d'ailleurs admirable, Curiace parle ainsi d'abord :

Je vous connais encore, et c'est ce qui me tue.  
 Mais cette âpre vertu ne m'était point connue :  
 Comme notre malheur, elle est au plus haut point ;  
 Souffrez que je l'admire, et ne l'imité point.  
 (*Horace, acte II, scène III.*)

Horace, le héros de cette tragédie, lui répond :

Non, non, n'embrassez pas de vertu par contrainte ;  
 Et, puisque vous trouvez plus de charme à la plainte,  
 En toute liberté goûtez un bien si doux.  
 Voici venir ma sœur pour se plaindre avec vous.  
 (*Horace, acte II, scène III.*)

Ici Corneille veut peindre apparemment une valeur féroce ; mais la férocité s'exprime-t-elle ainsi contre un ami et un rival modeste ? La fierté est une passion fort théâtrale ; mais elle dégénère en vanité et en petitesse, sitôt qu'elle se montre sans qu'on la provoque <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> La première édition ajoutait : « Et de la fastueuse petitesse que Corneille mêle quelquefois à la fierté de ses héros. »

<sup>2</sup> Au lieu et place de cette dernière phrase, on lit dans

Me permettra-t-on de le dire? Il me semble que l'idée des caractères de Corneille est presque toujours assez grande; mais l'exécution en est quelquefois bien faible, et le coloris faux ou peu agréable. Quelques-uns des caractères de Racine peuvent bien manquer de grandeur dans le dessein; mais les expressions sont toujours de main de maître, et puisées dans la vérité et la nature. J'ai cru remarquer encore qu'on ne trouvait guère dans les personnages de Corneille, de ces traits simples qui annoncent une grande étendue d'esprit. Ces traits se rencontrent en foule dans Roxane, dans Agrip-pine, Joad, Acomat, Athalie.

Je ne puis cacher ma pensée : il était donné à Corneille de peindre des vertus austères, dures et inflexibles; mais il appartient à Racine de caractériser les esprits supérieurs, et de les caractériser sans raisonnements et sans maximes, par la seule nécessité où naissent les grands hommes d'imprimer leur caractère dans leurs expressions. Joad ne se montre jamais avec plus d'avantage que lorsqu'il parle avec une simplicité majestueuse et tendre au petit Joas, et qu'il semble cacher tout

la première édition : « Ou plutôt dans les circonstances  
 « où se trouvent les deux héros, le mépris affecté d'Horace.  
 • n'est-il pas le langage d'une ostentation grossière et  
 • puérile? »

son esprit pour se proportionner à cet enfant : de même Athalie. Corneille, au contraire, se guide souvent pour élever ses personnages; et l'on est étonné que le même pinceau ait caractérisé quelquefois l'héroïsme avec des traits si naturels et si énergiques <sup>1</sup>.

[<sup>2</sup> Que dirai-je encore de la pesanteur qu'il donne quelquefois aux plus grands hommes? Auguste, en parlant à Cinna, fait d'abord un exorde de rhéteur. Remarquez que je prends l'exemple de tous ses défauts dans les scènes les plus admirées.

Prends un siège, Cinna, prends; et, sur toute chose,  
 Observe exactement la loi que je t'impose;  
 Prête, sans me troubler, l'oreille à mes discours;  
 D'aucun mot, d'aucun cri, n'en interromps le cours;  
 Tiens ta langue captive; et si ce grand silence  
 A ton émotion fait trop de violence,  
 Tu pourras me répondre, après tout, à loisir:  
 Sur ce point seulement contente mon désir.

(*Cinna*, acte V, scène 1.)

<sup>1</sup> Le texte soumis au jugement de Voltaire était : « Corneille, au contraire, se guide souvent pour atteindre à la grandeur, et fait des efforts si sensibles, qu'on dirait qu'elle ne lui est pas naturelle. »

<sup>2</sup> L'entre-crochets que nous conservons a été qualifié par Voltaire de *détestable critique d'un morceau d'histoire consacré*. — Vauvenargues ne l'a pas reproduit dans la deuxième édition.

De combien la simplicité d'Agrippine, dans *Britannicus*, est-elle plus noble et plus naturelle!

Approchez-vous, Néron, et prenez votre place :  
On veut, sur vos soupçons, que je vous satisfasse.

(*Britannicus*, acte IV, scène II.)]

Cependant lorsqu'on fait le parallèle de ces deux poètes, il semble qu'on ne convienne de l'art de Racine que pour donner à Corneille l'avantage du génie. Qu'on emploie cette distinction pour marquer le caractère d'un faiseur de phrases, je la trouverai raisonnable; mais lorsqu'on parle de l'art de Racine, l'art qui met toutes les choses à leur place; qui caractérise les hommes, leurs passions, leurs mœurs, leur génie; qui chasse les obscurités, les superfluités, les faux brillants; qui peint la nature avec feu, avec sublimité et avec grâce<sup>1</sup>; que peut-on penser d'un tel art, si ce n'est qu'il est le génie des hommes extraordinaires, et l'original même de ces règles que les écrivains sans génie embrassent avec tant de zèle, et avec si peu de succès? Qu'est-ce, dans la *Mort de César*<sup>2</sup>, que l'art des harangues d'Antoine, si ce n'est le

<sup>1</sup> Première édition : « Qui peint la nature dans sa perfection, libre, forte, féconde, aisée, pleine de sublime et de grâce. »

<sup>2</sup> Tragédie de Voltaire.



génie d'un esprit supérieur, et celui de la vraie éloquence?

C'est le défaut trop fréquent de cet art, qui gâte les plus beaux ouvrages de Corneille. Je ne dis pas que la plupart de ses tragédies ne soient très-bien imaginées et très-bien conduites. Je crois même qu'il a connu mieux que personne l'art des situations et des contrastes; mais l'art des expressions et l'art des vers, qu'il a si souvent négligés ou pris à faux, déparent ses autres beautés. Il paraît avoir ignoré que pour être lu avec plaisir, ou même pour faire illusion à tout le monde dans la représentation d'un poëme dramatique, il fallait, par une éloquence continue, soutenir l'attention des spectateurs, qui se relâche et se rebute nécessairement quand les détails sont négligés. Il y a longtemps qu'on a dit que l'expression était la principale partie de tout ouvrage écrit en vers; c'est le sentiment des grands maîtres, qu'il n'est pas besoin de justifier. Chacun sait ce qu'on souffre, je ne dis pas à lire de mauvais vers, mais même à entendre mal réciter un bon poëme. Si l'emphase d'un comédien détruit le charme naturel de la poésie, comment l'emphase même du poëte ou l'impropriété de ses expressions ne dégoûteraient-elles pas les esprits justes de sa fiction et de ses idées <sup>1</sup>?

<sup>1</sup> Dans la première édition, au lieu de cet alinéa on lit :

Racine n'est pas sans défauts. Il a mis quelquefois dans ses ouvrages un amour faible qui fait languir son action. Il n'a pas conçu assez fortement la tragédie. Il n'a point assez fait agir ses personnages. On ne remarque pas dans ses écrits autant d'énergie que d'élévation, ni autant de hardiesse que d'égalité. Plus savant encore à faire naître la pitié que la terreur, et l'admiration que l'étonnement, il n'a pu atteindre au tragique de quelques poètes. Nul homme n'a eu en partage tous les dons. Si d'ailleurs on veut être juste, on avouera que personne ne donna jamais au théâtre plus de pompe, n'éleva plus haut la parole, et n'y versa plus de douceur. Qu'on examine ses ouvrages sans prévention : quelle facilité ! quelle abondance ! quelle poésie ! quelle imagination dans l'expression ! Qui créa jamais une langue ou plus magnifique, ou plus simple, ou plus variée, ou plus noble, ou plus

« On trouve aussi des exemples dans Corneille, mais plus  
 « rares, de l'art dont je parle, et, s'il avait écrit plus tard,  
 « on ne peut pas savoir à quelle perfection il aurait porté  
 « ses ouvrages; mais puisqu'ils ne sont pas purgés de la  
 « barbarie de son siècle, on peut croire qu'il n'avait pas  
 « reçu de la nature ce génie supérieur aux erreurs de l'exem-  
 « ple, et qui semble fait tout exprès pour servir de modèle  
 « aux hommes, tel, peut-être, que celui de Pascal, qui  
 « écrivait les *Lettres Provinciales*, dans le temps que  
 « Corneille donnait ses chefs-d'œuvre. »

harmonieuse et plus touchante? Qui mit jamais autant de vérité dans ses dialogues, dans ses images, dans ses caractères, dans l'expression des passions? Serait-il trop hardi de dire que c'est le plus beau génie que la France ait eu, et le plus éloquent de ses poètes?

Corneille a trouvé le théâtre vide, et a eu l'avantage de former le goût de son siècle sur son caractère. Racine a paru après lui et a partagé les esprits. S'il eût été possible de changer cet ordre, peut-être qu'on aurait jugé de l'un et de l'autre fort différemment.

-- Oui, dit-on; mais Corneille est venu le premier, et il a créé le théâtre. — Je ne puis souscrire à cela. Corneille avait de grands modèles parmi les Anciens; Racine ne l'a point suivi : personne n'a pris une route, je ne dis pas plus différente, mais plus opposée : personne n'est plus original à meilleur titre. Si Corneille a droit de prétendre à la gloire des inventeurs, on ne peut l'ôter à Racine. Mais si l'un et l'autre ont eu des maîtres, lequel a choisi les meilleurs et les a le mieux imités?

On reproche à Racine de n'avoir pas donné à ses héros le caractère de leur siècle et de leur nation : mais les grands hommes sont de tous les âges et de tous les pays. On rendrait le vicomte de Turenne et le cardinal de Richelieu méconnaissables en leur donnant le caractère de leur siècle.

Les ames véritablement grandes ne sont telles que parce qu'elles se trouvent en quelque manière supérieures à l'éducation et aux coutumes<sup>1</sup>. Je sais qu'elles retiennent toujours quelque chose de l'un et de l'autre; mais le poëte peut négliger ces bagatelles, qui ne touchent pas plus au fond du caractère que la coiffure et l'habit du comédien, pour ne s'attacher qu'à peindre vivement les traits d'une nature forte et éclairée, et ce génie élevé qui appartient également à tous les peuples. Je ne vois point d'ailleurs que Racine ait manqué à ces prétendues bienséances du théâtre. Ne parlons pas des tragédies faibles de ce grand poëte, *Alexandre, la Thébaïde, Bérénice, Esther*, dans lesquelles on pourrait citer encore de grandes beautés. Ce n'est point par les essais d'un auteur, et par le plus petit nombre de ses ouvrages, qu'on en doit juger, mais par le plus grand nombre de ses ouvrages, et par ses chefs-d'œuvre. Qu'on observe cette règle avec Racine, et qu'on examine ensuite ses écrits. Dirait-on qu'*Acomat, Roxane, Joad, Athalie, Mithridate, Néron, Agrippine, Burrhus, Narcisse, Clytemnestre, Agamemnon*, etc., n'aient pas le caractère de leur

<sup>1</sup> La première édition ajoute : « Elles empruntent peu « d'autrui, et, si elles tiennent, par quelques endroits, aux « préjugés de leur pays, on peut du moins les prendre « dans un jour où elles n'offrent que les traits de la na- « ture, leur mère commune. »

siècle, et celui que les historiens leur ont donné? Parce que Bajazet et Xipharès ressemblent à Britannicus, parce qu'ils ont un caractère faible pour le théâtre, quoique naturel, sera-t-on fondé à prétendre que Racine n'ait pas su caractériser les hommes, lui dont le talent éminent était de les peindre avec vérité et avec noblesse?

[Bajazet, Xipharès, Britannicus, caractères si critiqués, ont la douceur et la délicatesse de nos mœurs, qualités qui ont pu se rencontrer chez d'autres hommes, et n'en ont pas le ridicule, comme on l'insinue. Mais je veux qu'ils soient plus faibles qu'ils ne me le paraissent : quelle tragédie a-t-on vue où tous les personnages fussent de la même force? Cela ne se peut : Mathan et Abner sont peu considérables dans *Athalie*, et cela n'est pas un défaut, mais privation d'une beauté plus achevée. Que voit-on d'ailleurs de plus sublime que toute cette tragédie? Que reprocher donc à Racine? d'avoir mis quelquefois dans ses ouvrages un amour faible, tel peut-être qu'il est déplacé au théâtre? Je l'avoue; mais ceux qui se fondent là-dessus pour bannir de la scène une passion si générale et si violente, passent, ce me semble, dans un autre excès.

Les grands hommes sont grands dans leurs amours, et ne sont jamais plus aimables. L'amour est le caractère le plus tendre de l'humanité, et

l'humanité est le charme et la perfection de la nature <sup>1</sup>.]

Je reviens encore à Corneille, afin de finir ce discours. Je crois qu'il a connu mieux que Racine le pouvoir des situations et des contrastes. Ses meilleures tragédies, toujours fort au-dessous, par l'expression, de celles de son rival, sont moins agréables à lire, mais plus intéressantes quelquefois dans la représentation, soit par le choc des caractères, soit par l'art des situations, soit par la grandeur des intérêts. Moins intelligent que Racine, il concevait peut-être moins profondément, mais plus fortement ses sujets. Il n'était ni si grand poète, ni si éloquent; mais il s'exprimait quelquefois avec une grande énergie. Personne n'a des traits plus élevés et plus hardis, personne n'a laissé l'idée d'un dialogue si serré et si véhément; personne n'a peint avec le même bonheur l'inflexibilité et la force d'esprit qui naissent de la vertu. De ces disputes mêmes que je lui reproche, sortent quelquefois des éclairs qui laissent l'esprit étonné, et des combats qui véritablement élèvent l'ame; et enfin, quoiqu'il lui arrive continuellement de s'écarter de la nature, on est obligé d'avouer qu'il

<sup>1</sup> Dans sa seconde édition, Vauvenargues, par déférence pour Voltaire, a retranché les deux alinéas que nous avons rétablis entre crochets.

la peint naïvement et bien fortement dans quelques endroits; et c'est uniquement dans ces morceaux naturels qu'il est admirable. Voilà ce qu'il me semble qu'on peut dire sans partialité de ses talents. Mais lorsqu'on a rendu justice à son génie, qui a surmonté si souvent le goût barbare de son siècle, on ne peut s'empêcher de rejeter, dans ses ouvrages, ce qu'ils retiennent de ce mauvais goût, et ce qui servirait à le perpétuer dans les admirateurs trop passionnés de ce grand maître.

Les gens du métier sont plus indulgents que les autres à ces défauts, parce qu'ils ne regardent qu'aux traits originaux de leurs modèles, et qu'ils connaissent mieux le prix de l'invention et du génie. Mais le reste des hommes juge des ouvrages tels qu'ils sont, sans égard pour le temps et pour les auteurs : et je crois qu'il serait à désirer que les gens de lettres voulussent bien séparer les défauts des plus grands hommes de leurs perfections; car si l'on confond leurs beautés avec leurs fautes par une admiration superstitieuse, il pourra bien arriver que les jeunes gens imiteront les défauts de leurs maîtres, qui sont aisés à imiter, et n'atteindront jamais à leur génie.

[Pour moi, quand je fais la critique de tant d'hommes illustres, mon objet est de prendre des idées plus justes de leur caractère.

Je ne crois pas qu'on puisse raisonnablement me

reprocher cette hardiesse : la nature a donné aux grands hommes de faire, et laissé aux autres de juger.

Si l'on trouve que je relève davantage les défauts des uns que ceux des autres, je déclare que c'est à cause que les uns me sont plus sensibles que les autres, ou pour éviter de répéter des choses qui sont trop connues.

Pour finir, et marquer chacun de ces poètes par ce qu'ils ont de plus propre, je dirai que Corneille a éminemment la force, Boileau la justesse, La Fontaine la naïveté, Chaulieu les grâces et l'ingénieux, Molière les saillies et la vive imitation des mœurs, Racine la dignité et l'éloquence.

Ils n'ont pas ces avantages à l'exclusion les uns des autres ; ils les ont seulement dans un degré plus éminent, avec une infinité d'autres perfections que chacun y peut remarquer<sup>1</sup>.]

## VII.

### J. B. ROUSSEAU.

On ne peut disputer à Rousseau d'avoir connu parfaitement la mécanique des vers. Égal peut-être

<sup>1</sup> Les cinq alinéas entre crochets ont été supprimés dans la seconde édition ; M. de Fortia les a rétablis d'après le manuscrit que nous possédons. — B.



à Boileau par cet endroit, il l'a surpassé par la force et par la grandeur de ses images; enfin, on pourrait le mettre à côté de ce grand homme, si celui-ci, né à l'aurore du bon goût, n'avait été le maître de Rousseau, et de tous les poètes de son siècle.

Ces deux excellents écrivains se sont distingués l'un et l'autre par l'art difficile de faire régner dans les vers une extrême simplicité, par le talent d'y conserver le tour et le génie de notre langue, et enfin par cette harmonie continue sans laquelle il n'y a point de véritable poésie.

On leur a reproché, à la vérité, d'avoir manqué de délicatesse et d'expression pour le sentiment. Ce dernier défaut me paraît peu considérable dans Boileau, parce que, s'étant attaché uniquement à peindre la raison, il lui suffisait de la peindre avec vivacité et avec feu, comme il l'a fait : mais l'expression des passions ne lui était pas absolument nécessaire. Son *Art poétique*, et quelques autres de ses ouvrages, approchent de la perfection qui leur est propre; et on n'y regrette point la langue du sentiment, quoiqu'elle puisse entrer peut-être dans tous les genres, et les embellir de ses charmes.

Il n'est pas tout à fait si facile de justifier Rousseau à cet égard. L'ode étant, comme il le dit lui-même, *le véritable champ du pathétique et du sublime*, on voudrait toujours trouver dans les siennes ce haut caractère; mais quoiqu'elles soient dessi-

nées avec une grande noblesse, je ne sais si elles sont toutes assez passionnées. J'excepte quelques-unes des odes sacrées, dont le fond appartient à de plus grands maîtres. Quant à celles qu'il a tirées de son propre fonds, il me semble qu'en général les fortes images qui les embellissent ne produisent pas de grands mouvements, et n'excitent ni la pitié, ni l'étonnement, ni la crainte, ni ce sombre saisissement que le vrai sublime fait naître<sup>1</sup>.

La marche impétueuse et inégale de l'ode n'est pas celle de l'esprit tranquille : il faut donc qu'elle soit justifiée par un enthousiasme véritable. Lorsqu'un auteur se jette de sang-froid dans ces mouvements et ces écarts, qui n'appartiennent qu'aux passions fortes et réelles, il court grand risque de marcher seul ; car le lecteur se lasse de ces transitions forcées, et de ces fréquentes hardiesses, que l'art s'efforce d'imiter du sentiment, et qu'il imite toujours sans succès<sup>2</sup>. Les endroits où le poète paraît s'égarer devraient être, à mon sens, les plus

<sup>1</sup> VARIANTE : « Ses images, si véhémentes, si multipliées « qu'elles soient, ne tirent jamais l'esprit de son assiette ; « ce sont de très-belles estampes du sublime, où l'art est « grand, mais où la vie manque. »

<sup>2</sup> La première édition ajoutait : « Ce n'est vraiment pas « de nos odes, ce me semble, que Boileau pourrait dire :

« Souvent un beau désordre est un effet de l'art. »

passionnés de son ouvrage. Il est même d'autant plus nécessaire de mettre du sentiment dans nos odes, que ces petits poèmes sont ordinairement vides de pensées, et qu'un ouvrage vide de pensées sera toujours faible, s'il n'est rempli de passion. Or, je ne crois pas qu'on puisse dire que les odes de Rousseau soient fort passionnées.

[Ce n'est pas toujours la passion qui le mène hors de son sujet; il paraît n'en sortir souvent que parce que, épuisé et refroidi, il est obligé de se soutenir par des épisodes; c'est un esprit qui tombe et qui s'éteint. C'est ce qu'on pourrait remarquer dans l'ode *sur la Mort du prince de Conti*. Il règne une tristesse très-majestueuse dans cette ode; mais l'épisode sur la flatterie, quoique rempli de vers magnifiques, me semble un peu long, et, si j'ose le dire, fort peu passionné. Comme je ne fais point de vers, je ne suis pas toujours assez touché peut-être de cette mécanique difficile, fort prisée par les gens du métier, mais qui n'est estimée des autres hommes qu'autant que les passions lui donnent une âme, et que de grandes pensées l'ennoblissent. Je sais qu'il y a des juges d'un goût éclairé qui trouvent l'un et l'autre dans Rousseau: s'ils sont transportés par la lecture de ces odes, si leurs cheveux se dressent sur leur tête, c'est qu'ils sont plus sensibles que moi, et je n'attaque point leur opinion; mais je dis simplement ce que je sens,

parce que je le sens, et je n'ai jamais compris qu'on pût écrire, non pas sa pensée, mais celle d'un autre.

Au reste, je ne me crois pas obligé de répondre à ceux qui disent que nous n'avons pas de meilleures odes dans notre langue que celles de Rousseau; car je ne vois pas ce que cela prouve. Fallait-il admirer le poëme de Chapelain, parce que nous n'avions pas de meilleur poëme épique avant la *Henriade*<sup>1</sup>?

Il est tombé quelquefois dans le défaut de ces poètes qui semblent s'être proposé dans leurs écrits, non d'exprimer plus fortement par des images des passions violentes, mais seulement d'assembler des images magnifiques, plus occupés de chercher de grandes figures que de faire naître dans leur ame de grandes pensées<sup>2</sup>. Les défenseurs de Rousseau répondent qu'il a surpassé Horace et Pindare, auteurs illustres dans le même genre, et, de plus, rendus respectables par l'estime dont ils sont en possession depuis tant de siècles. Si cela est ainsi, je ne m'étonne point que Rousseau ait emporté tous les

<sup>1</sup> Les deux alinéas entre crochets ont été supprimés dans la seconde édition.

<sup>2</sup> VARIANTE : « Il semble que l'intention des poètes lyriques ait été, non d'exprimer fortement des passions vraies, et de grandes pensées, mais uniquement d'entasser des images, ce qui est le sûr moyen pour qu'elles ne fassent aucune impression. »

suffrages. On ne juge que par comparaison de toutes choses, et ceux qui font mieux que les autres dans leur genre passent toujours pour excellents, personne n'osant leur contester d'être dans le bon chemin. Il m'appartient moins qu'à tout autre de dire que Rousseau n'a pu atteindre le but de son art : mais je crains bien que si on n'aspire pas à faire de l'ode une imitation plus fidèle de la nature, ce genre ne demeure enseveli dans une espèce de médiocrité.

S'il m'est permis d'être sincère jusqu'à la fin, j'avouerai que je trouve encore des pensées bien fausses dans les meilleures odes de Rousseau. Cette fameuse *Ode à la Fortune*, qu'on regarde comme le triomphe de la raison, présente, ce me semble, peu de réflexions qui ne soient plus éblouissantes que solides. Écoutons ce poète philosophe :

Quoi ! Rome et l'Italie en cendre  
Me feront honorer Sylla ?

Non vraiment, *l'Italie en cendre* ne peut faire honorer Sylla ; mais ce qui doit, je crois, le faire respecter avec justice, c'est ce génie supérieur et puissant qui vainquit le génie de Rome, qui lui fit défier dans sa vieillesse les ressentiments de ce même peuple qu'il avait soumis<sup>1</sup>, et qui sut tou-

<sup>1</sup> VARIANTE : « Qui soumit à son ambition le peuple de

jours subjugué, par les bienfaits ou par la force, le courage ailleurs indomptable de ses ennemis.

Voyons ce qui suit :

J'admirerai dans Alexandre  
Ce que j'abhorre en Attila <sup>1</sup>.

Je ne sais quel était le caractère d'Attila; mais je suis forcé d'admirer les rares talents d'Alexandre, et cette hauteur de génie qui, soit dans le gouvernement, soit dans la guerre, soit dans les sciences, soit même dans sa vie privée, l'a toujours fait paraître comme un homme extraordinaire, et qu'un instinct grand et sublime élevait au-dessus des règles. Je veux révéler un héros qui, parvenu au faite des grandeurs humaines, ne dédaignait pas

« la terre le plus indocile et le plus fécond en héros, et lui  
« fit défier dans sa vieillesse les ressentiments de ce même  
« peuple, qu'il ne daignait plus gouverner. »

AUTRE VARIANTE : « Ce qui doit le faire admirer, c'est  
« son grand courage, c'est sa grande action, c'est le génie  
« supérieur qui l'éleva à la souveraine autorité, et qui, ne  
« trouvant pas de quoi se satisfaire dans ce rang su-  
« prême, lui donna la confiance de s'en dépouiller, et de  
« défier ainsi des ennemis qui étaient si puissants et si  
« offensés. »

<sup>1</sup> Il ne s'agit ici ni du génie de Sylla, ni des grandes qualités d'Alexandre, mais des maux que leur ambition et leur exemple ont faits au monde; et le poète philosophe a pu, sous ce rapport, les comparer avec Attila. — B.

l'amitié; qui, dans cette haute fortune, respectait encore le mérite, et cultivait, sans faste, la justice et la familiarité; qui aima mieux s'exposer à mourir que de soupçonner son médecin de quelque crime, et d'affliger, par une défiance qu'on n'eût pas blâmée, la fidélité d'un sujet qu'il estimait : le maître le plus libéral qu'il y eut jamais, jusqu'à ne réserver pour lui que l'*espérance*; plus prompt à réparer ses injustices qu'à les commettre, et plus pénétré de ses fautes que de ses triomphes; né pour conquérir l'univers, parce qu'il était digne de lui commander; et, en quelque sorte, excusable de s'être fait rendre les honneurs divins, dans un temps où toute la terre adorait des dieux moins aimables <sup>1</sup>. Rousseau paraît donc trop injuste <sup>2</sup>, lorsqu'il ose ajouter d'un si grand homme :

Mais à la place de Socrate,

<sup>1</sup> VARIANTE : « Je me sens forcé de respecter un prince  
« que tous les historiens nous montrent comme un des  
« plus grands génies qu'il y ait eu; qui avait la science de  
« la guerre, presque sans l'avoir apprise; qui a formé les  
« plus grands capitaines de son siècle, et fait une si vaste  
« conquête que plusieurs grands empires se sont formés de  
« ses débris; enfin un héros dont la vie est pleine de grands  
« traits, et qui, également passionné pour toutes les gloi-  
« res, honorait les arts et les sciences, au milieu des hor-  
« reurs de la guerre. »

<sup>2</sup> La version du manuscrit du Louvre porte : « Rousseau  
« paraît donc *bien petit*. »

Le fameux vainqueur de l'Euphrate  
Sera le dernier des mortels <sup>1</sup>.

Apparemment que Rousseau ne voulait épargner aucun conquérant ; et voici comme il parle encore :

L'inexpérience indocile  
Du compagnon de Paul-Émile  
Fit tout le succès d'Annibal.

Combien toutes ces réflexions ne sont-elles pas superficielles ! Qui ne sait que la science de la guerre consiste à profiter des fautes de son ennemi ? Qui ne sait qu'Annibal s'est montré aussi grand dans ses défaites que dans ses victoires, inépuisable dans ses ressources, patient dans les fatigues, et indomptable dans l'adversité ?

S'il était reçu de tous les poètes, comme il l'est du reste des hommes, qu'il n'y a rien de beau dans aucun genre que le vrai, et que les fictions mêmes de la poésie n'ont été inventées que pour peindre plus vivement la vérité, que pourrait-on

<sup>1</sup> Dans la première édition, l'alinéa suivant commençait ainsi :

« Ce mépris de Rousseau pour Alexandre, que l'on  
« remarque aussi dans Boileau, prouve que ce n'est point  
« assez d'avoir de la raison pour raisonner juste sur les  
« grandes choses, que l'on ne connaît parfaitement que  
« par le cœur. »



penser des invectives que je viens de rapporter? Serait-on trop sévère de juger que l'*Ode à la Fortune* n'est qu'une pompeuse déclamation, et un tissu de lieux communs énergiquement exprimés<sup>1</sup>?

Je ne dirai rien des *Allégories* et de quelques autres ouvrages de Rousseau. Je n'oserais surtout juger d'aucun ouvrage allégorique, parce que c'est un genre que je n'aime pas : mais je louerai volontiers ses *Épigrammes*, où l'on trouve toute la naïveté de Marot avec une énergie que Marot n'avait pas. Je louerai des morceaux admirables dans ses *Épîtres*, où le génie de ses épigrammes se fait singulièrement apercevoir. Mais en admirant ces morceaux si dignes de l'être, je ne puis m'empêcher d'être choqué de la grossièreté insupportable qu'on remarque en d'autres endroits. Rousseau voulant dépeindre, dans l'*Épître aux Muses*, je ne sais quel mauvais poète, il le compare à un oison que la flatterie enhardit à préférer sa voix au chant du cygne. Un autre oison lui fait un long

<sup>1</sup> La première édition ajoute : « Et comment justifier  
« ceux qui, sans avoir le génie de ce poète, sont réduits à  
« produire des pensées aussi vaines, pour dire des choses  
« nouvelles? Les fictions peuvent être belles dans la poésie  
« et dans la prose même, lorsqu'elles peignent la vérité ;  
« mais en quelque langue que l'on parle, prose ou vers,  
« dès qu'on fait un raisonnement, rien ne peut dispenser  
« de parler juste. »

discours pour l'obliger à chanter, et Rousseau continue ainsi :

A ce discours, notre oiseau tout gaillard  
 Perce le ciel de son cri nasillard :  
 Et tout d'abord, oubliant leur mangeaille,  
 Vous eussiez vu canards, dindons, poulaille,  
 De toutes parts accourir, l'entourer,  
 Battre de l'aile, applaudir, admirer,  
 Vanter la voix dont Nature le doue,  
 Et faire nargue au Cygne de Mantoue.  
 Le chant fini, le pindarique oison,  
 Se rengorgeant, rentre dans la maison,  
 Tout orgueilleux d'avoir, par son ramage,  
 Du poulailler mérité le suffrage <sup>1</sup>.

On ne nie pas qu'il n'y ait quelque force dans cette peinture, mais combien en sont basses les images! La même épître est remplie de choses qui ne sont ni plus agréables ni plus délicates. C'est un dialogue avec les Muses, qui est plein de longueurs, dont les transitions sont forcées et trop ressemblantes; où l'on trouve à la vérité de grandes beautés de détails, mais qui en rachètent à peine les défauts. J'ai choisi cette épître exprès, ainsi que l'*Ode à la Fortune*, afin qu'on ne m'accusât

<sup>1</sup> Toute cette tirade est dirigée contre La Motte, dont les odes jouissaient, du temps de J. B. Rousseau, d'une réputation que la postérité n'a point confirmée. — B.

pas de rapporter les ouvrages les plus faibles de Rousseau, pour diminuer l'estime que l'on doit aux autres, et j'en rapporterais les beautés, avec la même exactitude que les défauts, si elles n'étaient pas universellement connues et admirées. Puis-je me flatter en cela d'avoir contenté la délicatesse de tant de gens de goût et de génie, qui respectent tous les écrits de ce poëte? Quelque crainte que je doive avoir de me tromper, en m'écartant de leur sentiment et de celui du public, je hasarderai encore ici une réflexion; c'est que le vieux langage employé par Rousseau dans ses meilleures épîtres, ne me paraît ni nécessaire pour écrire naïvement, ni assez noble pour la poésie. C'est à ceux qui font profession eux-mêmes de cet art à prononcer là-dessus. Je leur soumets sans répugnance toutes les remarques que j'ai osé faire sur les plus illustres écrivains de notre langue. Personne n'est plus passionné que je ne le suis pour les véritables beautés de leurs ouvrages. Je ne connais peut-être pas tout le mérite de Rousseau, mais je ne serai pas fâché qu'on me détrompe des défauts que j'ai cru pouvoir lui reprocher. On ne saurait trop honorer les grands talents d'un auteur dont la célébrité a fait les disgrâces, comme c'est la coutume chez les hommes, et qui n'a pu jouir dans sa patrie de la réputation qu'il méritait, que lorsque, accablé sous le poids de l'humiliation et de l'exil, la lon-

gueur de son infortune a désarmé la haine de ses ennemis, et fléchi l'injustice de l'envie<sup>1</sup>.

### VIII.

#### SUR QUELQUES OUVRAGES DE VOLTAIRE<sup>2</sup>.

Après avoir parlé de Rousseau et des plus grands poètes du siècle passé, je crois que ce peut être ici la place de dire quelque chose des ouvrages d'un homme qui honore notre siècle, et qui n'est ni moins grand ni moins célèbre que tous ceux

<sup>1</sup> VARIANTE : « Puis-je me flatter en cela d'avoir contenté la délicatesse de tant d'esprits vifs, qui font une affaire de parti de leurs opinions, et veulent surtout qu'on révère la réputation d'un auteur mort? Me pardonneront-ils d'avoir osé louer un auteur vivant \*, haï autrefois de Rousseau, et de leur en parler encore dans les réflexions qu'on va lire \*\*? Il ne me convient pas de me justifier à cet égard; mais après avoir parlé de tant d'auteurs qui ont illustré le dernier règne, je crois que ce peut être ici la place de dire quelque chose des écrits d'un auteur qui honore notre propre siècle. C'est à ceux qui n'ont d'autre intérêt que celui de la vérité, à le justifier, selon leurs forces, contre les artifices de l'envie. » (*Manuscrit du Louvre.*)

<sup>2</sup> Cet article a été imprimé pour la première fois dans l'édition de 1806. Il est tiré des manuscrits de l'auteur, mort plus de trente ans avant Voltaire.

\* Voltaire. — \*\* Voir la Réflexion suivante.

qui l'ont précédé, quoique sa gloire, plus près de nos yeux, soit plus exposée à l'envie.

Il ne m'appartient pas de faire une critique raisonnée de tous ses écrits, qui passent de bien loin mes connaissances et la faible étendue de mes lumières; ce soin me convient d'autant moins qu'une infinité d'hommes plus instruits que moi ont déjà fixé les idées qu'on en doit avoir. Ainsi, je ne parlerai pas de la *Henriade*, qui, malgré les défauts qu'on lui impute et ceux qui y sont en effet, passe néanmoins, sans contestation, pour le plus grand ouvrage de ce siècle, et le seul poëme, en ce genre, de notre nation.

Je dirai peu de chose encore de ses *Tragédies* : comme il n'y en a aucune qu'on ne joue au moins une fois chaque année, tous ceux qui ont quelque étincelle de bon goût peuvent y remarquer, d'eux-mêmes, le caractère original de l'auteur, les grandes pensées qui y règnent, les morceaux éclatants de poésie qui les embellissent, la manière forte dont les passions y sont ordinairement conduites, et les traits hardis et sublimes dont elles sont pleines.

Je ne m'arrêterai donc pas à faire remarquer dans *Mahomet*, cette expression grande et tragique du genre terrible, qu'on croyait épuisée par l'auteur d'*Électre*<sup>1</sup>. Je ne parlerai pas de la tendresse ré-

<sup>1</sup> Il faut bien se garder de confondre cette tragédie

pandue dans *Zaïre*, ni du caractère théâtral des passions violentes d'Hérode<sup>1</sup>, ni de la singulière et noble nouveauté d'*Alzire*, ni des éloquentes harangues qu'on voit dans la *Mort de César*, ni enfin de tant d'autres pièces, toutes différentes, qui font admirer le génie et la fécondité de leur auteur. Mais, parce que la tragédie de *Mérope* me paraît encore mieux écrite, plus touchante et plus naturelle que les autres, je n'hésiterai pas à lui donner la préférence. J'admire les grands caractères qui y sont décrits, le vrai qui règne dans les sentiments et les expressions, la simplicité sublime du rôle d'Égisthe, caractère unique sur notre théâtre; la tendresse impétueuse de *Mérope*, ses discours coupés, véhéments, et tantôt remplis de violence, tantôt de hauteur. Je ne suis pas assez tranquille à la représentation d'un ouvrage qui produit de si grands mouvements, pour examiner si les règles et les vraisemblances sévères n'y sont pas blessées; la pièce me serre le cœur dès le commencement, et me mène jusqu'à la catastrophe sans me laisser la liberté de respirer.

S'il y a donc quelqu'un qui prétende que la conduite de l'ouvrage est peu régulière, et qui pense

avec l'*Électre* de Crébillon; il s'agit ici de l'*Électre* de Voltaire, imprimée sous le nom d'*Oreste*. — B.

<sup>1</sup> Dans la tragédie de *Mariamne*. — B.

que M. de Voltaire n'est pas heureux dans la fiction ou dans le tissu de ses pièces, sans entrer dans cette question, trop longue à discuter, je me contenterai de lui répondre que ce même défaut dont on accuse M. de Voltaire a été reproché très-justement à plusieurs pièces excellentes, sans leur faire tort. Les dénouements de Molière sont peu estimés, et le *Misanthrope*, qui est le chef-d'œuvre de la comédie, est une comédie sans action. Mais c'est le privilège des hommes comme Molière et M. de Voltaire, d'être admirables malgré leurs défauts, et, souvent, dans leurs défauts mêmes.

La manière dont quelques personnes, d'ailleurs éclairées, parlent aujourd'hui de la poésie, me surprend beaucoup. Ce n'est pas, disent-ils, la beauté des vers et des images qui caractérise le poète, ce sont les pensées mâles et hardies; ce n'est pas l'expression du sentiment et de l'harmonie, c'est l'invention. Par là on prouverait que Bossuet et Newton ont été les plus grands poètes de leur siècle; car assurément l'invention, la hardiesse et les pensées mâles ne leur manquaient point<sup>1</sup>.

Reprenons *Mérope*. Ce que j'admire encore dans

<sup>1</sup> Cet alinéa reproduit mot pour mot, ou peu s'en faut, ce que Vauvenargues a dit ci-dessus, p. 46, 47, dans la *Réflexion sur Boileau*; nous conservons néanmoins cette répétition, que donne le manuscrit autographe.

cette tragédie, c'est que les personnages y disent toujours ce qu'ils doivent dire, et sont grands sans affectation. Il faut lire la seconde scène du second acte pour comprendre ce que je dis. Qu'on me permette d'en citer la fin, quoiqu'on pût trouver dans la même pièce de plus beaux endroits :

## ÉGISTHE.

Un vain désir de gloire a séduit mes esprits.  
 On me parlait souvent des troubles de Messène,  
 Des malheurs dont le ciel avait frappé la reine,  
 Surtout de ses vertus dignes d'un autre prix :  
 Je me sentais ému par ces tristes récits.  
 De l'Élide en secret dédaignant la mollesse,  
 J'ai voulu dans la guerre exercer ma jeunesse,  
 Servir sous vos drapeaux, et vous offrir mon bras ;  
 Voilà le seul dessein qui conduisit mes pas.  
 Ce faux instinct de gloire égara mon courage ;  
 A mes parents, flétris sous les rides de l'âge,  
 J'ai de mes jeunes ans dérobé les secours :  
 C'est ma première faute, elle a troublé mes jours.  
 Le ciel m'en a puni : le ciel inexorable  
 M'a conduit dans le piège, et m'a rendu coupable.

## MÉROPE.

Il ne l'est point, j'en crois son ingénuité ;  
 Le mensonge n'a point cette simplicité.  
 Tendons à sa jeunesse une main bienfaisante ;  
 C'est un infortuné que le ciel me présente :  
 Il suffit qu'il soit homme et qu'il soit malheureux.  
 Mon fils peut éprouver un sort plus rigoureux :



Il me rappelle Égisthe ; Égisthe est de son âge ;  
Peut-être comme lui, de rivage en rivage,  
Inconnu , fugitif, et partout rebuté,  
Il souffre le mépris qui suit la pauvreté.  
*L'opprobre avilit l'ame et flétrit le courage.*

(*Méropé* , acte II , scène II.)

Cette dernière réflexion de Méropé est bien naturelle et bien sublime. Une mère aurait pu être touchée de toute autre crainte dans une telle calamité : et, néanmoins, Méropé paraît pénétrée de ce sentiment. Voilà comme les sentences sont grandes dans la tragédie, et comme il faudrait toujours les y placer. C'est cette manière si simple de faire parler les passions qui caractérise les grands hommes ; c'est, je crois, cette sorte de grandeur qui est propre à Racine, et que tant de poètes après lui ont négligée, ou parce qu'ils ne la connaissaient pas, ou parce qu'il leur a été bien plus facile de dire des choses guindées, et d'exagérer la nature. Aujourd'hui, on croit avoir fait un caractère, lorsqu'on a mis dans la bouche d'un personnage ce qu'on veut faire penser de lui, et qui est précisément ce qu'il doit taire ; une mère affligée dit qu'elle est affligée, et un héros dit qu'il est un héros. Il faudrait que les personnages fissent penser tout cela d'eux, et que rarement ils le dissent ; mais, tout au contraire, ils le disent et le font rarement penser. Le grand Corneille n'a pas été exempt de

ce défaut, et cela a gâté tous ses caractères<sup>1</sup>; car, enfin, ce qui forme un caractère, ce n'est pas, je crois, quelques traits, ou hardis, ou forts, ou sublimes, c'est l'ensemble de tous les traits, et des moindres discours d'un personnage. Si on fait parler un héros, qui mêle partout de l'ostentation, de la vanité, et des choses basses à de grandes choses, j'admire ces traits de grandeur, qui appartiennent au poëte, mais je seus du mépris pour son héros, dont le caractère est manqué. L'éloquent Racine, qu'on accuse de stérilité dans ses caractères, est le seul de son temps qui ait fait des caractères; et ceux qui admirent la variété du grand Corneille sont bien indulgents de lui pardonner l'invariable ostentation de ses personnages, et le caractère toujours dur des vertus qu'il a décrites.

<sup>1</sup> Ici le manuscrit du Louvre ajoute : « J'estime l'esprit  
 « d'un poëte qui fait dire de grandes choses à son héros;  
 « mais le héros qui dit de grandes choses pour se peindre,  
 « et pour faire honneur au poëte, je ne puis m'empêcher  
 « de le mépriser; plus le poëte veut paraître grand, plus  
 « ses personnages sont petits. Les anciens ne s'attachaient  
 « pas à produire sur la scène de grands caractères, ils  
 « produisaient de grandes passions. Corneille a ouvert une  
 « autre carrière, il a négligé les passions, et s'est appliqué  
 « à imaginer des portraits; mais ces portraits, si j'ose le  
 « dire, ne montrent que l'auteur, et ne montrent guère la  
 « nature. »

C'est pourquoi, quand M. de Voltaire a critiqué<sup>1</sup> les caractères d'Hippolyte, Bajazet, Xipharès, Britannicus, il n'a pas prétendu, je crois, attaquer le mérite de ceux d'Athalie, Joad, Acomat, Agrippine, Néron, Burrhus, Mithridate, etc. Mais puisque cela me conduit à parler du *Temple du Goût*, je suis bien aise d'avoir occasion de dire que j'en estime grandement les décisions. J'excepte ces mots : *Bossuet, le seul éloquent entre tant d'écrivains qui ne sont qu'élégants*<sup>2</sup> : car M. de Voltaire lui-même est trop éloquent pour réduire à ce petit

<sup>1</sup> Dans son *Temple du Goût*, Voltaire, après avoir parlé de Pierre Corneille, s'exprime ainsi sur Racine :

Plus pur, plus élégant, plus tendre,  
 Et parlant au cœur de plus près,  
 Nous attachant sans nous surprendre,  
 Et ne se démentant jamais,  
 Racine observe les portraits  
 De Bajazet, de Xipharès,  
 De Britannicus, d'Hippolyte :  
 A peine il distingue leurs traits ;  
 Ils ont tous le même mérite.  
 Tendres, galants, doux et discrets ;  
 Et l'Amour, qui marche à leur suite,  
 Les croit des courtisans français.

<sup>2</sup> Dans l'édition faite sous les yeux de Voltaire, à Genève, en 1768, et dans les réimpressions faites depuis sa mort, cette phrase ne se trouve point ; en la supprimant, Voltaire a sans doute eu égard à la remarque de Vauvenargues. — B.

mérite d'élégance les ouvrages de M. Pascal, l'homme de la terre qui savait mettre la vérité dans le plus beau jour, et raisonner avec le plus de force. Je prends la liberté de défendre encore contre son autorité le vertueux auteur de *Télémaque*, homme né véritablement pour enseigner aux rois l'humanité, dont les paroles tendres et persuasives pénètrent le cœur, et qui par la noblesse et par la vérité de ses peintures, par les grâces touchantes de son style et par je ne sais quoi de populaire, d'ingénu et de familier, se fait aisément pardonner d'avoir employé trop souvent les lieux communs de la poésie, et un peu de déclamation.

Mais, quoi qu'il puisse être de cette trop grande partialité de M. de Voltaire pour Bossuet, que je respecte d'ailleurs plus que personne, et qui est le plus sublime des orateurs, je déclare que tout le reste du *Temple du Goût* m'a frappé par la vérité des jugements, par la vivacité, la variété et le tour aimable du style; et je ne puis comprendre que l'on juge si sévèrement d'un ouvrage si peu sérieux, et qui est un modèle d'agrémens.

Dans un genre assez différent, l'*Épître aux mânes de Génonville*, et celle sur la mort de mademoiselle *Le Couvreur*, m'ont paru deux morceaux remplis de charme, et où la douleur, l'amitié, l'éloquence et la poésie parlaient avec la grâce la plus

ingénue, et la simplicité la plus touchante. J'estime plus deux petites pièces faites de génie, comme celles-ci, et qui ne respirent que la passion, que beaucoup d'assez longs poèmes.

Je finirai sur les ouvrages de M. de Voltaire, en disant quelque chose de sa prose. Il n'y a guère de mérite essentiel qu'on ne puisse trouver dans ses écrits. Si l'on est bien aise de voir toute la politesse de notre siècle, avec un grand art pour faire sentir la vérité dans les choses de goût, on n'a qu'à lire la préface d'*OEdipe*, écrite contre M. de La Motte avec une délicatesse inimitable. Si l'on cherche du sentiment, de l'harmonie jointe à une noblesse singulière, on peut jeter les yeux sur la préface d'*Alzire*, et sur l'*Épître à madame la marquise du Châtelet*. Si l'on demande une littérature universelle, un goût étendu qui embrasse le caractère de plusieurs nations, et qui peigne les manières différentes des plus grands poètes, on le trouvera dans les *Réflexions sur les poètes épiques*, et les divers morceaux traduits par M. de Voltaire des poètes anglais, d'une manière qui passe peut-être les originaux. Je ne parle pas de l'*Histoire de Charles XII*, qui, par la faiblesse des critiques que l'on en a faites, a dû acquérir une autorité incontestable, et qui me paraît être écrite avec une force, une précision et des images dignes d'un tel peintre. Mais quand on n'aurait vu de M. de Voltaire que

son *Essai sur le siècle de Louis XIV*, et ses *Réflexions sur l'Histoire*, ce serait déjà assez pour reconnaître en lui, non-seulement un écrivain du premier ordre, mais encore un génie sublime qui peint tout en grand, et, d'un seul trait, met la vérité toute nue sous les yeux; une vaste imagination qui rapproche de loin les choses humaines; enfin, un esprit supérieur aux préjugés, qui unit à la politesse et à l'esprit philosophique de son siècle, la connaissance des siècles passés, de leurs mœurs, de leur politique, de leurs religions, et de toute l'économie du genre humain.

Si pourtant il se trouve encore des gens prévenus, qui s'attachent à relever ou les erreurs ou les défauts de ses ouvrages, et qui demandent à un homme si universel la même correction et la même justesse qu'à ceux qui se sont renfermés dans un seul genre, et souvent dans un genre assez petit, que peut-on répondre à des critiques si peu raisonnables? [Ils trouvent, disent-ils, des endroits faibles dans tous ses ouvrages; mais où n'y en a-t-il pas? Il y en a dans Homère, dans Pindare, dans Virgile et dans Horace. J'ose répondre qu'il y a peu d'ouvrages de M. de Voltaire dont les défauts ne soient rachetés par de plus grandes beautés<sup>1</sup>.]

<sup>1</sup> L'addition entre [ ] n'existe pas dans notre manuscrit dont M. de Fortia a tiré cette Réflexion.

J'espère que le petit nombre des juges désintéressés me saura du moins quelque gré d'avoir osé dire les choses que j'ai dites, parce que je les ai pensées, et que la vérité m'a été chère.

C'est le témoignage que l'amour des lettres m'oblige de rendre à un homme qui n'est ni en place, ni puissant, ni favorisé, et auquel je ne dois que la justice que tous les hommes lui doivent comme moi, et que l'ignorance ou l'envie s'efforcent inutilement de lui ravir.

## IX.

## QUINAULT.

On ne peut trop aimer la douceur, la mollesse, la facilité et l'harmonie tendre et touchante de la poésie de Quinault. On peut même estimer beaucoup l'art de quelques-uns de ses opéras, intéressants par le spectacle dont ils sont remplis, par l'invention ou la disposition des faits qui les composent, par le merveilleux qui y règne, et enfin par le pathétique des situations, qui donne lieu à celui de la musique, et qui l'augmente nécessairement. Ni la grâce, ni la noblesse, ni le naturel, n'ont manqué à l'auteur de ces poèmes singuliers. Il y a presque toujours de la naïveté dans son dialogue, et quelquefois du sentiment. Ses vers sont semés d'images charmantes et de pensées ingénieuses.

nieuses. On admirerait trop les fleurs dont il se pare, s'il eût évité les défauts qui font languir quelquefois ses beaux ouvrages. Je n'aime pas les familiarités qu'il a introduites dans ses tragédies : je suis fâché qu'on trouve dans beaucoup de scènes, qui sont faites pour inspirer la terreur et la pitié, des personnages qui, par le contraste de leurs discours avec les intérêts des malheureux, rendent ces mêmes scènes ridicules, et en détruisent tout le pathétique. Je ne puis m'empêcher encore de trouver ses meilleurs opéras trop vides de choses, trop négligés dans les détails, trop fades même, dans bien des endroits. Enfin je pense qu'on a dit de lui avec vérité, qu'il n'avait fait qu'effleurer d'ordinaire les passions. Il me paraît que Lulli a donné à sa musique un caractère supérieur à la poésie de Quinault. Lulli s'est élevé souvent jusqu'au sublime par la grandeur et par le pathétique de ses expressions; et Quinault n'a d'autre mérite, à cet égard, que celui d'avoir fourni les situations et les canevas, auxquels le musicien a fait recevoir la profonde empreinte de son génie. Ce sont, sans doute, les défauts de ce poëte et la faiblesse de ses premiers ouvrages, qui ont fermé les yeux de Boileau sur son mérite; mais Boileau peut être excusable de n'avoir pas cru que l'opéra, théâtre plein d'irrégularités et de licences, eût atteint, en naissant, sa perfection. Ne penserions-nous pas encore



qu'il manque quelque chose à ce spectacle, si les efforts inutiles de tant d'auteurs renommés ne nous avaient fait supposer que le défaut de ces poèmes était peut-être un vice irréparable? Cependant je conçois sans peine qu'on ait fait à Boileau un grand reproche de sa sévérité trop opiniâtre<sup>1</sup>. Avec des talents si aimables que ceux de Quinault, et la gloire qu'il a d'être l'inventeur de son genre, on ne saurait être surpris qu'il ait des partisans très-passionnés, qui pensent qu'on doit respecter ses défauts mêmes. Mais cette excessive indulgence de ses admirateurs me fait comprendre encore l'extrême rigueur de ses critiques. Je vois qu'il n'est point dans le caractère des hommes de juger du mérite d'un autre homme par l'ensemble de ses qualités; on envisage sous divers aspects le génie d'un auteur illustre; on le méprise ou on l'admire avec une égale apparence de raison, selon les choses que l'on considère en ses ouvrages. Les beautés que Quinault a imaginées demandent grâce pour ses défauts; mais j'avoue que je voudrais bien

<sup>1</sup> Boileau a cependant dit lui-même, dans la préface de la dernière édition de ses Oeuvres, que, dans le temps où il écrivit contre Quinault, tous deux étaient fort jeunes, et Quinault n'avait pas fait alors beaucoup d'ouvrages, qui lui ont acquis dans la suite *une juste réputation*. Ce sont les expressions dont il se sert. — F.

qu'on se dispensât de copier jusqu'à ses fautes. Je suis fâché qu'on désespère de mettre plus de passion, plus de conduite, plus de raison et plus de force dans nos opéras, que leur inventeur n'y en a mis. J'aimerais qu'on en retranchât le nombre excessif de refrains qui s'y rencontrent, qu'on ne refroidît pas les tragédies par des puérités, et qu'on ne fit pas des paroles pour le musicien, entièrement vides de sens. Les divers morceaux qu'on admire dans Quinault, prouvent qu'il y a peu de beautés incompatibles avec la musique, et que c'est la faiblesse des poètes, non celle du genre, qui fait languir tant d'opéras, faits à la hâte et aussi mal écrits qu'ils sont frivoles.

---

---

# FRAGMENTS.

---

## I.

### LES ORATEURS

Qui n'admire la majesté, la pompe, la magnificence, l'enthousiasme de Bossuet, et la vaste étendue de ce génie impétueux, fécond, sublime? Qui conçoit, sans étonnement, la profondeur incroyable de Pascal, son raisonnement invincible, sa mémoire surnaturelle, sa connaissance universelle et prématurée? Le premier élève l'esprit; l'autre le confond et le trouble. L'un éclate comme un tonnerre dans un tourbillon orageux, et, par ses soudaines hardiesses, échappe aux génies trop timides; l'autre presse, étonne, illumine, fait sentir despotiquement l'ascendant de la vérité; et, comme si c'était un être d'une autre nature que nous, sa vive intelligence explique toutes les conditions, toutes les affections et toutes les pensées des hommes, et paraît toujours supérieure à leurs conceptions incertaines.

Génie simple et puissant, il assemble des choses qu'on croyait incompatibles, la véhémence, l'enthousiasme, la naïveté, avec les profondeurs les plus cachées de l'art; mais d'un art qui, bien loin de gêner la nature, n'est lui-même qu'une nature plus parfaite, et l'original des préceptes. Que dirai-je encore? Bossuet fait voir plus de fécondité, et Pascal a plus d'invention; Bossuet est plus impétueux, et Pascal plus transcendant; l'un excite l'admiration par de plus fréquentes saillies; l'autre, toujours plein et solide, l'épuise par un caractère plus concis et plus soutenu.

Mais toi <sup>1</sup> qui les as surpassés en aménités et en grâces, ombre illustre, aimable génie; toi qui fis régner la vertu par l'onction et par la douceur, pourrais-je oublier la noblesse et le charme de ta parole, lorsqu'il est question d'éloquence? Né pour cultiver la sagesse et l'humanité dans les rois, ta voix ingénue fit retentir au pied du trône les calamités du genre humain foulé par les tyrans, et défendit contre les artifices de la flatterie la cause abandonnée des peuples. Quelle bonté de cœur, quelle sincérité se remarquent dans tes écrits! Quel éclat de paroles et d'images! Qui sema jamais tant de fleurs dans un style si naturel, si mélodieux et si tendre? Qui orna jamais la raison d'une

<sup>1</sup> Fénelon.

si touchante parure? Ah! que de trésors, d'abondance, dans ta riche simplicité!

O noms consacrés par l'amour et par les respects de tous ceux qui chérissent l'honneur des lettres; restaurateurs des arts, pères de l'éloquence, lumières de l'esprit humain, que n'ai-je un rayon du génie qui échauffa vos profonds discours, pour vous expliquer dignement, et marquer tous les traits qui vous ont été propres!

Si l'on pouvait mêler des talents si divers, peut-être qu'on voudrait penser comme Pascal, écrire comme Bossuet, parler comme Fénelon. Mais, parce que la différence de leur style venait de la différence de leurs pensées et de leur manière de sentir les choses, ils perdraient beaucoup tous les trois, si l'on voulait rendre les pensées de l'un par les expressions de l'autre. On ne souhaite point cela en les lisant; car chacun d'eux s'exprime dans les termes les plus assortis au caractère de ses sentiments et de ses idées, ce qui est la véritable marque du génie. Ceux qui n'ont que de l'esprit empruntent successivement toute sorte de tours et d'expressions; ils n'ont pas un caractère distinctif.

## II.

## SUR LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD.

Le duc de La Rochefoucauld a saisi admirablement le côté faible de l'esprit humain ; peut-être n'en a-t-il pas ignoré la force ; peut-être n'a-t-il contesté le mérite de tant d'actions éblouissantes, que pour démasquer la fausse sagesse. Quelles qu'aient été ses intentions, l'effet m'en paraît pernicieux ; son livre, rempli d'invectives contre l'hypocrisie, détourne, encore aujourd'hui, les hommes de la vertu, en leur persuadant qu'il n'y en a point de véritable.

Cet illustre auteur mérite, d'ailleurs, de grandes louanges, pour avoir été, en quelque sorte, l'inventeur du genre d'écrire qu'il a choisi <sup>1</sup>. J'ose dire que cette manière hardie d'exprimer, briè-

<sup>1</sup> Les *Maximes* de La Rochefoucauld sont sorties du salon de madame de Sablé. La Rochefoucauld n'y a pas introduit le goût de ce genre d'occupation, et il a fait des *Maximes* parce que tout le monde en faisait autour de lui. Il est bien loin de se donner pour l'inventeur de cette manière de passer le temps. Dans ses lettres, il se plaint assez souvent que d'un délassement on lui a fait une fatigue, et il reproche à Esprit d'avoir suscité en lui le goût des sentences pour troubler son repos. (*Note de M. Victor Cousin.*)

vement et sans liaison, de grandes pensées, a quelque chose de bien élevé. Les esprits timides ne sont pas capables de passer ainsi, sans gradation et sans milieu, d'une idée à une autre; l'auteur des *Maximes* les étonne par les grandes démarches de son jugement; son imagination agile se promène, sans s'arrêter, sur toutes les faiblesses de l'esprit humain, et l'on voit en lui une vaste intelligence qui, laissant tomber au hasard ses regards rapides, prend toutes les folies et tous les vices pour le champ de ses réflexions.

Cependant M. de La Rochefoucauld n'était pas peintre<sup>1</sup>, talent sans lequel il est bien difficile d'être éloquent; il savait exprimer avec précision et avec finesse des pensées profondes; il avait cette liberté et cette hardiesse qui caractérisent le génie; mais son style n'est ni gracieux, ni touchant, ni véhément, ni sublime; on ne trouve dans ses écrits ni la magnificence de Bossuet, ni la simplicité et l'énergie de Pascal, ni le pathétique de Fénelon, ni le coloris de La Bruyère. Aussi plaît-il moins, ce me semble, par ses expressions que par la finesse de son esprit; mais je crois qu'il sera toujours dans le premier rang des philosophes qui ont su écrire.

<sup>1</sup> Voir au tome III la VI<sup>e</sup> Maxime de Vauvenargues (Série posthume). — B.

## III.

## SUR LA BRUYÈRE.

Il n'y a presque point de tour dans l'éloquence qu'on ne trouve dans La Bruyère; et si on y désire quelque chose, ce ne sont pas certainement les expressions, qui sont d'une force infinie, et toujours les plus propres et les plus précises qu'on puisse employer. Peu de gens l'ont compté parmi les orateurs, parce qu'il n'y a pas une suite sensible dans ses *Caractères*. Nous faisons trop peu d'attention à la perfection de ces fragments, qui contiennent souvent plus de matière que de longs discours, plus de proportion et plus d'art.

On remarque dans tout son ouvrage un esprit juste, élevé, nerveux, pathétique, également capable de réflexion et de sentiment, et doué avec avantage de cette invention qui discerne la main des maîtres et qui caractérise le génie<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> VARIANTE de la première édition : — « Il est étonnant qu'on sente quelquefois dans un si beau génie, et « qui s'est élevé jusqu'au sublime, les bornes de l'esprit « humain; cela prouve qu'il est possible qu'un auteur sublime ait moins de profondeur et de sagacité que des « hommes moins pathétiques : peut-être que le cardinal de « Richelieu était supérieur à Milton. Mais les écrivains « pathétiques nous émeuvent plus fortement; et cette



Personne n'a peint les détails avec plus de feu, plus de force, plus d'imagination dans l'expression, qu'on n'en voit dans ses *Caractères*. Il est vrai qu'on n'y trouve pas aussi souvent que dans les écrits de Bossuet et de Pascal, de ces traits qui caractérisent, non une passion ou les vices d'un particulier, mais le genre humain; ses portraits les plus élevés ne sont jamais aussi grands que ceux

« puissance qu'ils ont sur notre ame, la dispose à leur ac-  
 « corder plus de lumières; nous jugeons toujours d'un  
 « auteur par le caractère de ses sentiments. Si on com-  
 « pare La Bruyère à Fénelon, la vertu toujours tendre et  
 « naturelle du dernier, et l'amour-propre qui se montre  
 « quelquefois dans l'autre, le sentiment nous porte malgré  
 « nous à croire que celui qui fait paraître l'ame la plus  
 « grande a l'esprit le plus éclairé; et toutefois il serait  
 « difficile de justifier cette préférence. Fénelon a plus de  
 « facilité et d'abondance; l'auteur des *Caractères*, plus  
 « de précision et de force; le premier, d'une imagination  
 « plus riante et plus féconde; le second, d'un génie plus  
 « véhément; l'un, sachant rendre les plus grandes choses  
 « familières et sensibles, sans les abaisser; l'autre, sachant  
 « ennoblir les plus petites sans les déguiser; celui-là,  
 « plus humain; celui-ci plus austère; l'un, plus tendre  
 « pour la vertu; l'autre, plus implacable au vice; l'un et  
 « l'autre moins pénétrants et moins profonds que les  
 « hommes que j'ai nommés, mais inimitables peut-être  
 « dans la clarté et dans la netteté de leurs idées; enfin  
 « originaux, créateurs dans leur genre, et modèles très-  
 « accomplis. »

de Fénelon et de Bossuet; ce qui vient en grande partie de la différence des genres qu'ils ont traités. La Bruyère a cru, ce me semble, qu'on ne pouvait peindre les hommes assez petits; et il s'est bien plus attaché à relever leurs ridicules que leur force. Je crois qu'il est permis de présumer qu'il n'avait ni l'élévation, ni la sagacité, ni la profondeur de quelques esprits du premier ordre; mais on ne lui peut disputer sans injustice une forte imagination, un caractère véritablement original, et un génie créateur.

## IV.

## SUR FÉNELON.

Les répétitions de Fénelon ne me choquent point; il me semble qu'elles sont bien placées dans un style noble et touchant comme le sien, mais en même temps familier et populaire. Ces répétitions sont un art de faire reparaître la même vérité sous de nouveaux tours et sous de nouvelles images, pour l'imprimer plus avant dans l'esprit des hommes. Je ne voudrais retrancher du roman de *Télémaque*, car rien autre chose ne m'y déplaît, que les lieux communs de poésie dont il est rempli, et quelques imitations un peu trop faibles des grands ouvrages de l'antiquité; l'art d'imiter, lorsqu'il n'est pas parfait, dégénère toujours en déclamation. Il est,

je crois, très-rare qu'on soit emphatique par trop de chaleur; mais c'est un défaut où l'on tombe presque inévitablement lorsqu'on n'est animé que d'une chaleur empruntée. Voilà peut-être ce qui est arrivé quelquefois à l'illustre auteur dont je parle; mais ces imitations passagères ne m'empêchent pas de reconnaître dans ses écrits un caractère véritablement original, une ame tendre, ingénue, éloquente, une imagination abondante et ornée, un esprit facile, enchanteur et plein de grâce, vrai dans ses peintures, varié dans ses tours, harmonieux et riche dans ses expressions, toujours pathétique, le seul écrivain qui ait donné à la modération un caractère élevé, qui ait parlé sans faste de la vertu, et qui l'ait embellie et la fasse aimer par les charmes de la simplicité et de l'éloquence.

## V.

## SUR PASCAL ET BOSSUET.

J'aime Boileau d'avoir dit que Pascal était également au-dessus des anciens et des modernes; moi-même, j'ai pensé quelquefois, sans jamais l'oser dire, qu'il n'avait pas moins de génie pour l'éloquence que Démosthènes. S'il m'appartenait de hasarder mon sentiment sur de si grands hommes, je dirais encore que Bossuet est plus majestueux et plus sublime qu'aucun des Romains et des Grecs.

Il ne serait peut-être pas inutile que ceux qui joignent un goût solide à la connaissance des langues anciennes, voulussent bien fixer sur ce point nos opinions.

## VI.

SUR LES PROSATEURS DU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE.

Il me semble qu'on peut compter sous le règne de Louis XIV quatre écrivains de prose de génie : Pascal, Bossuet, Fénelon, La Bruyère. C'est se borner sans doute à un bien petit nombre ; mais ce nombre, tout borné qu'il est, ne se retrouve pas dans plusieurs siècles ; les grands hommes dans tous les genres sont toujours très-rares. M. de Voltaire<sup>1</sup>, dont les décisions sur toutes les choses de goût sont si justement estimées, ne paraît accorder qu'au seul Bossuet le mérite d'être éloquent. Si ce jugement est exact, on pourrait présumer que le génie de l'éloquence est encore moins commun que celui de la poésie.

<sup>1</sup> Voir plus haut, *Sur quelques ouvrages de M. de Voltaire*, pages 88-99.

## VII.

[SUR DESCARTES.]

[Descartes, s'étant fondé sur des principes faux, a eu besoin de beaucoup d'invention et de sagacité pour élever un système sur des fondements si ruineux. Il est admirable, jusque dans ses erreurs, par le nombre prodigieux de machines et de ressorts dont il les a étayées; cependant cette même abondance ou cette diversité de moyens est une preuve qu'il n'a pas connu la vérité, la vérité étant telle de sa nature que, lorsqu'on la conçoit distinctement, on l'établit à peu de frais; elle se prouve elle-même en se montrant.]

## VIII.

SUR MONTAIGNE ET PASCAL.

Montaigne pensait fortement, naturellement, hardiment; il joignait à une imagination inépuisable un esprit invinciblement tourné à réfléchir. On admire dans ses écrits ce caractère original qui manque rarement aux ames vraies; il avait reçu de la nature ce génie sensible et frappant, qu'on ne peut d'ailleurs refuser aux hommes qui sont supérieurs à leur siècle. Montaigne a été un prodige dans des temps barbares; cependant on n'oserait

dire qu'il ait évité tous les défauts de ses contemporains; il en avait lui-même de considérables qui lui étaient propres, qu'il a défendus avec esprit, mais qu'il n'a pu justifier, parce qu'on ne justifie point de vrais défauts <sup>1</sup>. Il ne savait ni lier ses pensées, ni donner de justes bornes à ses discours, ni rapprocher utilement les vérités, ni en conclure. Admirable dans les détails, incapable de former un tout; savant à détruire, faible à établir; prolix dans ses citations, dans ses raisonnements, dans ses exemples; fondant sur des faits vagues et incertains des jugements hasardeux; affaiblissant quelquefois de fortes preuves par de vaines et inutiles conjectures; se penchant souvent du côté de l'erreur pour contre-peser l'opinion; combattant par un doute trop universel la certitude; parlant trop de soi, quoi qu'on en dise, comme il parlait trop d'autres choses; incapable de ces passions altières et véhémentes qui sont presque les seules sources du sublime; choquant, par son indifférence et son indécision, les âmes impérieuses et décisives; obscur et fatigant en mille endroits, faute de méthode; en un mot, malgré tous les charmes de sa naïveté et de ses images, très-faible orateur, parce qu'il

<sup>1</sup> VARIANTE : [ « Il a prévenu de la manière du monde la « plus ingénieuse le reproche qu'on lui pouvait faire de « ses défauts, mais il ne s'est point justifié. » ]

ignorait l'art nécessaire d'arranger un discours, de déterminer, de passionner et de conclure<sup>1</sup>.

Pascal n'a surpassé Montaigne ni en naïveté, ni en fécondité, ni en imagination; il l'a surpassé en profondeur, en finesse, en sublimité, en véhémence<sup>2</sup>; il a porté à sa perfection l'éloquence d'art, que Montaigne ignorait entièrement, et n'a point été égalé dans cette vigueur de génie par laquelle on rapproche les objets, et on résume un discours; mais la chaleur et la vivacité de son esprit ardent et inquiet pouvaient lui donner des erreurs, dont le génie ferme et modéré de Montaigne ne s'est pas montré susceptible.

## IX.

## SUR FONTENELLE.

M. de Fontenelle mérite d'être regardé par la postérité comme un des plus grands philosophes de la terre. Son *Histoire des oracles*, son petit traité *De*

<sup>1</sup> VARIANTE : [ « En un mot, un grand écrivain, mais « un écrivain plein de défauts, qui, possédant plusieurs « parties de l'éloquence, n'aurait été cependant qu'un « faible orateur. » ]

<sup>2</sup> Quelle n'eût pas été l'admiration de Vauvenargues s'il avait connu le vrai texte des *Pensées*, si étrangement défiguré par Port-Royal!

*l'Origine des fables*, une grande partie de ses *Dialogues*, sa *Pluralité des mondes*, sont des ouvrages qui ne devraient jamais périr, quoique le style en soit froid, et peu naturel en beaucoup d'endroits. On ne peut refuser à l'auteur de ces ouvrages d'avoir donné de nouvelles lumières au genre humain; personne n'a mieux fait sentir que lui cet amour immense que les hommes ont pour le merveilleux, cette pente extrême qu'ils ont à respecter les vieilles traditions et l'autorité des anciens. C'est à lui, en grande partie, qu'on doit cet esprit philosophique qui fait mépriser les déclamations et les autorités, pour discuter le vrai avec exactitude. Le désir qu'il a eu dans tous ses écrits de rabaisser les anciens, l'a conduit à découvrir tous leurs faux raisonnements, tout le fabuleux, les déguisements de leurs histoires et la vanité de leur philosophie. Ainsi la querelle des anciens et des modernes, qui n'était pas fort importante en elle-même, a produit des dissertations sur les traditions et sur les fables de l'antiquité, qui ont découvert le caractère de l'esprit des hommes, détruit les superstitions, et agrandi les vues de la morale. M. de Fontenelle a excellé encore à peindre la faiblesse et la vanité de l'esprit humain; c'est dans cette partie, et dans les vues qu'il a eues sur l'histoire ancienne et sur la superstition, qu'il me paraît véritablement original. Son esprit fin et profond ne l'a trompé que dans



les choses de sentiment; partout ailleurs, il est admirable.

## X.

[SUR LES MAUVAIS ÉCRIVAINS<sup>1</sup>.]

[Il faut écrire parce que l'on pense, parce que l'on est pénétré de quelque sentiment, ou frappé de quelque vérité utile. Ce qui fait qu'on est inondé de tant de livres froids, frivoles ou pesants, c'est que l'on ne suit pas cette maxime. Souvent, un homme qui a résolu de faire un livre se met devant sa table, sans savoir ce qu'il doit dire, ni même ce qu'il doit penser; ayant l'esprit vide, il essaye de remplir du papier, il écrit et efface, et forge des pensées et des phrases, comme le maçon bat du plâtre, ou comme l'artisan le plus grossier travaille à un ouvrage mécanique. Ce n'est pas le cœur qui l'inspire, ce n'est pas la réflexion qui le conduit, et ce qu'il laisse partout apercevoir, c'est l'envie d'avoir de l'esprit, et la fatigue que ce soin lui coûte. On trouve dans tout ce qu'il écrit cette empreinte dure et cet importun caractère, car il est naturel

<sup>1</sup> Cette version nouvelle et plus complète que celle donnée par les précédents éditeurs, a été publiée pour la première fois en 1857, par M. Gilbert, d'après le manuscrit autographe.

que les ouvrages de la volonté portent la marque de leur origine. On voit un auteur qui sue pour penser, qui sue pour se faire entendre; qui, après avoir formé quelques idées toujours imparfaites, et plus subtiles que vraies, s'efforce de persuader ce qu'il ne croit pas, de faire sentir ce qu'il ne sent pas, d'enseigner ce que lui-même ignore; qui, pour développer ses réflexions, dit des choses aussi faibles et aussi obscures que ses pensées mêmes : car ce que l'on conçoit nettement, on n'a pas besoin de le commenter; mais ce qu'on ne fait qu'entrevoir, ou ce qu'on imagine faiblement, on l'allonge plus aisément qu'on ne l'explique. L'esprit se peint dans la parole, qui est son image, et les longueurs du discours sont le sceau des esprits stériles et des imaginations ténébreuses; de là vient qu'il y a tant de *remplissage* dans les écrits, et si peu de choses utiles. Si l'on voulait ramener d'assez longs ouvrages à leurs principaux chefs, on verrait que tout se réduit à un très-petit nombre de pensées, étendues avec profusion et partout mêlées d'erreurs; et ce défaut, que l'on remarque dans les livres de réflexion, n'est pas moins sensible dans les ouvrages de pur sentiment : c'est une abondance stérile qui rebute, une vaine richesse de paroles qui ne couvre point la nudité des idées, des sentiments faibles dans le cœur, et bouffis par l'expression, de fausses couleurs, des mouvements feints et

forcés. Aussi voyons-nous peu d'ouvrages qui se fassent lire sans peine : il faut travailler pour démêler le sens d'un philosophe qui a cru s'entendre, pour découvrir le rapport des pensées d'un poète avec les images dont il les revêt, pour suivre les prolixités d'un orateur qui ne va point au but, et ne convainc ni ne touche. S'il fallait en juger par ces écrits, un livre n'est pas une suite d'idées qui naissent nécessairement les unes des autres; ce n'est pas un tableau où les yeux s'attachent d'eux-mêmes, et saisissent avidement les fortes images du vrai; ce n'est pas l'invention d'un homme qui s'oblige par son travail à nous épargner la peine de nous appliquer pour nous instruire : cet ordre si naturel est renversé; c'est le lecteur lui-même qui est obligé de s'ennuyer, pour trouver le mérite d'un ouvrage où l'on a prétendu le divertir; et, comme il n'imagine pas qu'un gros volume puisse ne contenir que peu de matière, ou que ce qui a coûté visiblement tant de travail soit si dépourvu de mérite, il croirait volontiers que c'est sa faute, s'il n'est pas plus amusé ou plus instruit.

Concluons de tout cela qu'il faut avoir pensé avant d'écrire, qu'il faut sentir pour émouvoir, connaître avec évidence pour convaincre, et que tous les efforts qu'on fait pour paraître ce qu'on n'est pas ne servent qu'à manifester plus clairement ce que l'on est. Pour moi, je voudrais que

ceux qui écrivent, poètes, orateurs, philosophes, auteurs en tout genre, se demandassent du moins à eux-mêmes : Ces pensées que j'ai proposées, ces sentiments que j'ai voulu inspirer, cette lumière, cette évidence de la vérité, cette chaleur, cet enthousiasme, que j'ai tâché de faire naître, en étais-je pénétré moi-même? En un mot, les ai-je contrefaits, ou éprouvés? Je voudrais qu'ils se persuadassent qu'il ne sert de rien d'avoir mis de l'esprit dans un ouvrage, quand on n'y a pas joint le talent d'instruire et de plaire. Je leur demanderais enfin de se souvenir de cette maxime, et de la graver en gros caractères dans leur cabinet : *que l'auteur est fait pour le lecteur, mais que le lecteur n'est pas fait pour admirer l'auteur qui lui est inutile.*]

## XI.

## SUR UN DÉFAUT DES POETES.

Le plus grand et le plus ordinaire défaut des poètes est de ne savoir pas conserver le génie de leur langue, et la naïveté du sentiment. Ils ne pensent pas que c'est manquer entièrement de génie pour la poésie et pour l'éloquence, que de ne pas posséder celui de sa langue. Le génie de toutes les sciences et de tous les arts consiste principalement à saisir le vrai, et, lorsqu'on le saisit et qu'on l'ex-

prime dans de grandes choses, on a incontestablement un grand génie<sup>1</sup>. Mais des mots assemblés sans choix, des pensées rimées, beaucoup d'images qui ne peignent rien, parce qu'elles sont déplacées, des sentiments faux et forcés, tout cela ne mérite pas le nom de poésie; c'est un jargon barbare et insupportable. Je voudrais que ceux qui se mêlent de faire des vers voulussent considérer que, l'objet de la poésie n'étant point la difficulté vaincue, le public n'est pas obligé de tenir compte aux gens sans talent de la très-grande peine qu'ils ont à écrire.

## XII.

## SUR L'ODE.

Je ne sais point si Rousseau a surpassé Horace et Pindare dans ses odes; s'il les a surpassés, je conclus que l'ode est un mauvais genre, ou, du moins, un genre qui n'a pas encore atteint, à beaucoup près, sa perfection. L'idée que j'ai de l'ode est que c'est une espèce de délire, un transport de l'imagination; mais ce transport et ce délire, s'ils étaient vrais et non pas feints, devraient remplir

<sup>1</sup> VARIANTE : [ « *Tout l'esprit d'un auteur, dit La Bruyère, consiste à bien définir et à bien peindre. Saisir rapidement le vrai dans les choses et le rendre dans l'expression, voilà le caractère du génie.* » ]

les odes de sentiment ; car il n'arrive jamais que l'imagination soit véritablement échauffée sans passionner l'ame : or, rien n'est plus froid que de très-beaux vers où l'on ne trouve que de l'harmonie, et des images sans chaleur et sans enthousiasme<sup>1</sup>. Mais ce qui fait que Rousseau est si admiré, malgré ce défaut de passion, c'est que la plupart des poètes qui ont essayé de faire des odes, n'ayant pas plus de chaleur que lui, n'ont pu même atteindre à son élégance, à son harmonie, à sa simplicité, et à la richesse de sa poésie. Ainsi, il est admiré, non-seulement pour les beautés réelles de ses ouvrages, mais aussi pour les défauts de ses imitateurs. Les hommes sont faits de manière qu'ils ne jugent guère que par comparaison ; et, jusqu'à ce qu'un genre ait atteint sa véritable perfection, ils ne s'aperçoivent point de ce qui lui manque ; ils ne s'aperçoivent pas même qu'ils ont pris une mauvaise route, et qu'ils ont manqué le génie d'un

<sup>1</sup> ADDITION : [ « Je doute que nous ayons atteint le vrai « génie de l'ode. Je n'ai lu ni celles d'Horace, ni celles de « Pindare ; mais il me paraît que les nôtres, je dis même « les plus estimées, sont vides de choses, qu'on n'y trouve « que des beautés d'imagination, fort peu de sentiment, et « encore moins d'intérêt. On n'y remarque aussi qu'un « délire feint, et il serait bien difficile, en effet, qu'il fût « naturel, lorsqu'on ne prend aucun soin de le motiver, et « qu'on ne le prépare point par des sentiments violents. » ]

certain genre, tant que le vrai génie et la vraie route leur restent inconnus. C'est ce qui a fait que tous les mauvais auteurs qui ont primé dans leur siècle ont passé incontestablement pour de grands hommes, personne n'osant contester à ceux qui faisaient mieux que les autres qu'ils fussent dans le bon chemin <sup>1</sup>.

## XIII.

## SUR LA POÉSIE ET L'ÉLOQUENCE.

M. de Fontenelle dit formellement, en plusieurs endroits de ses ouvrages, que l'éloquence et la poésie sont peu de chose, etc... Il me semble qu'il n'est pas trop nécessaire de défendre l'éloquence. Qui devrait mieux savoir que M. de Fontenelle, que la plupart des choses humaines, je dis celles dont la nature a abandonné la conduite aux hommes, ne se font que par la séduction? C'est l'éloquence qui, non-seulement convainc les hommes, mais qui les échauffe pour les choses qu'elle leur a persuadées, et qui, par conséquent, se rend maîtresse de leur conduite. Si M. de Fontenelle n'entendait par l'éloquence qu'une vaine pompe de paroles, l'har-

<sup>1</sup> Voir, dans les *Réflexions critiques sur quelques poètes*, le morceau intitulé *J. B. Rousseau*; ci-dessus, page 76.

monie, le choix, les images d'un discours, encore que toutes ces choses contribuent beaucoup à la persuasion, il pourrait cependant en faire peu d'estime, parce qu'elles n'auraient pas grand pouvoir sur des esprits fins et profonds comme le sien : mais M. de Fontenelle ne peut ignorer que la grande éloquence ne se borne point à l'imagination, et qu'elle embrasse la profondeur du raisonnement qu'elle fait valoir, ou par un grand art et par une singulière netteté, ou par une chaleur d'expression et de génie qui entraîne les esprits les plus opiniâtres. L'éloquence a encore cet avantage qu'elle rend les vérités populaires, qu'elle les fait sentir aux moins habiles, et qu'elle se proportionne à tous les caractères ; enfin, je crois qu'on peut dire qu'elle est la marque la plus certaine de la vigueur de l'esprit, et l'instrument le plus puissant de la nature humaine... A l'égard de la poésie, je ne crois pas qu'elle soit fort distincte de l'éloquence. Un grand poète<sup>1</sup> la nomme *l'éloquence harmonieuse* ; je me fais honneur de penser comme lui. Je sais bien qu'il peut y avoir dans la poésie de petits genres, qui ne demandent que quelque vivacité d'imagination et l'art des vers ; mais dira-t-on que la physique est peu de chose, parce qu'il y a des parties de la physique qui ne sont pas d'une

<sup>1</sup> Voltaire. — B.



grande étendue ou d'une grande utilité? La grande poésie demande nécessairement une grande imagination, avec un génie fort et plein de feu; or, on n'a point cette grande imagination et ce génie vigoureux, sans avoir en même temps de grandes lumières et des passions ardentes, qui éclairent l'ame sur toutes les choses de sentiment, c'est-à-dire, sur la plus grande partie des objets que l'homme connaît le mieux. Le génie qui fait les poètes est le même qui donne la connaissance du cœur de l'homme; Molière et Racine n'ont si bien réussi à peindre le genre humain, que parce qu'ils ont eu l'un et l'autre une grande imagination; tout homme qui ne saura pas peindre fidèlement les passions, la nature, ne méritera pas le nom de grand poète. Ce mérite si essentiel ne le dispense pas d'avoir les autres; un grand poète est obligé d'avoir des idées justes, de conduire sagement tous ses ouvrages, de former des plans réguliers, et de les exécuter avec vigueur. Qui ne sait qu'il est peut-être plus difficile de former un bon plan pour un poème, que de faire un système raisonnable sur quelque petit sujet philosophique? Je sais bien qu'on m'objectera que Milton, Shakspeare, et Virgile même, n'ont pas brillé dans leurs plans : cela prouve que le talent peut subsister sans une grande régularité, mais ne prouve point qu'il l'exclue. Combien peu avons-nous d'ouvrages de mo-

rale et de philosophie où il règne un ordre irréprochable ! Est-il surprenant que la poésie se soit si souvent écartée de cette sagesse de conduite, pour chercher des situations et des peintures pathétiques, tandis que nos ouvrages de raisonnement, où on n'a recherché que la méthode et la vérité, sont la plupart si peu vrais, et si peu méthodiques ? C'est donc par la faiblesse naturelle de l'esprit humain que quelques poèmes manquent de conduite, et non parce que le défaut de conduite est propre à l'esprit poétique. Je suis fâché qu'un esprit supérieur, comme M. de Fontenelle, veuille bien appuyer de son autorité les préjugés du peuple contre un art aimable, et dont le génie est donné à si peu d'hommes. Tout génie qui fait concevoir plus vivement les choses humaines, comme on ne peut le refuser à la poésie, doit porter partout plus de lumières ; je sais que ce sont des lumières de sentiment, qui ne serviraient peut-être pas toujours à bien discuter les objets ; mais n'y a-t-il point d'autre manière de connaître que par discussion ? et peut-on conclure quelque chose contre la justesse d'un esprit qui ne sera pas propre à discuter ? Qu'y a-t-il, après tout, d'estimable dans l'humanité ? Sera-ce les connaissances physiques et l'esprit qui sert à les acquérir ? Mais pourquoi donner cette préférence à la physique ? Pourquoi l'esprit qui sert à connaître l'esprit lui-même, ne sera-t-il pas

aussi estimable que celui qui recherche les causes naturelles avec tant de lenteur et d'incertitude? Le plus grand mérite des hommes est d'avoir la faculté de connaître; et la connaissance la plus parfaite et la plus utile qu'ils puissent acquérir peut bien être celle d'eux-mêmes. Je supplie ceux qui sont persuadés de ces vérités de me pardonner les preuves que j'en apporte; elles ne peuvent être regardées comme inutiles, puisque la plus grande partie des hommes les ignorent, et que le plus grand philosophe de ce siècle veut bien favoriser cette ignorance.

Je sais bien que les grands poètes pourraient employer leur esprit à quelque chose de plus utile pour le genre humain que la poésie; je sais bien que l'attrait invincible du génie les empêche encore d'ordinaire de s'appliquer à d'autres choses; mais n'ont-ils pas cela de commun avec ceux qui cultivent les sciences? Parmi un si grand nombre de philosophes, combien peu s'en trouve-t-il qui aient inventé des choses utiles à la société, et dont l'esprit n'eût pu être mieux employé ailleurs, s'il eût été capable pour d'autres choses de la même application? Est-il nécessaire, d'ailleurs, que tous les hommes s'appliquent à la politique, à la morale, et aux connaissances les plus utiles? N'est-il pas, au contraire, infiniment mieux que les talents se partagent? Par là, tous les arts et toutes les

sciences fleurissent ensemble; de ce concours et de cette diversité se forme la vraie richesse des sociétés. Il n'est ni possible ni raisonnable que tous les hommes travaillent pour la même fin<sup>1</sup>.

## XIV.

## SUR LA VÉRITÉ ET L'ÉLOQUENCE.

Deux études sont importantes : la vérité et l'éloquence; la vérité, pour donner un fondement solide à l'éloquence, et bien disposer notre vie; l'éloquence, pour diriger la conduite des autres hommes, et défendre la vérité. La plupart des grandes affaires se traitent par écrit; il ne suffit donc pas de savoir parler : tous les intérêts subalternes, les engagements, les plaisirs, les devoirs de la vie civile, demandent qu'on sache parler; c'est donc peu de savoir écrire. Nous aurions besoin tous les jours d'ouïr l'une et l'autre éloquence; mais nulle ne peut s'acquérir, si d'abord on ne sait penser; et on ne sait guère penser, si l'on n'a des principes fixes et puisés dans la vérité. Tout confirme notre maxime : l'étude du vrai la première, l'éloquence après.

<sup>1</sup> Rapprochez des LIV<sup>e</sup> et LV<sup>e</sup> *Réflexions sur divers sujets*, tome 1<sup>er</sup>, pages 166 à 171.

## XV.

## SUR L'EXPRESSION DANS LE STYLE.

Combien toutes les règles sont-elles inutiles, si on voit encore aujourd'hui des gens de lettres qui, sous prétexte d'aimer les choses, non les mots, ne témoignent aucune estime pour la véritable beauté de l'expression dans le style<sup>1</sup>! Je n'admire pas l'élégance, lorsqu'elle ne recouvre que des pensées faibles, et n'est point soutenue de l'éloquence du cœur et des images; mais les plus mâles pensées ne peuvent être rendues que par des paroles, et nous n'avons encore aucun exemple d'un ouvrage qui ait passé à la postérité sans éloquence dans l'expression. La méprisera-t-on, parce qu'on n'écrit pas comme Bossuet et comme Racine? Quand on n'a pas de talent, il faudrait, au moins, avoir du goût.

## XVI.

## SUR LA DIFFICULTÉ DE PEINDRE LES CARACTÈRES.

Lorsque tout un peuple est frivole et n'a rien de grand dans ses mœurs, un homme qui hasarde des

<sup>1</sup> On a vu plus haut (*Corneille et Racine*, pages 54, 55), que ce reproche est un de ceux que Vauvenargues adresse au grand Corneille.

peintures un peu hardies doit passer pour un visionnaire. Ses tableaux manquent de vraisemblance parce qu'on n'en trouve pas les modèles dans le monde ; car l'imagination des hommes se renferme dans le présent, et ne trouve de vérité que dans les images qui lui représentent ses expériences. Il faudrait donc, quand on veut peindre avec hardiesse, attacher de semblables peintures à un corps d'histoire, ou du moins, à une fiction qui pût leur prêter, avec la vraisemblance de l'histoire, son autorité. C'est ce que La Bruyère a senti à merveille. Il ne manquait pas de génie pour faire de grands caractères ; mais il ne l'a presque jamais osé. Ses portraits paraissent petits, quand on les compare à ceux du *Télémaque* ou des *Oraisons* de Bossuet ; mais il a eu de bonnes raisons pour écrire comme il a fait, et on ne peut trop l'en louer. Cependant c'est être sévère que d'obliger tous les écrivains à se renfermer dans les mœurs de leur temps ou de leur pays. On pourrait, si je ne me trompe, leur donner un peu plus de liberté, et permettre aux peintres modernes de sortir quelquefois de leur siècle, à condition qu'ils ne sortiraient jamais de la nature.

---

ESSAI

SUR

QUELQUES CARACTÈRES.





---

## PRÉFACE.

---

Ceux qui n'aiment que les portraits brillants et les satires, ne doivent pas lire ces nouveaux *Caractères*. On n'a cherché à peindre ni les gens du monde, ni les ridicules des grands, quoiqu'on sache combien ces peintures sont plus propres à flatter ou la vanité, ou la malignité, ou la curiosité du peuple. L'auteur a préféré rendre, autant qu'il a pu, ce qui convient, en général, à tous les hommes, plutôt que ce qui est particulier à quelques conditions; il a plus négligé le ridicule que toute autre chose, parce que le ridicule ne présente ordinairement les hommes que d'un seul côté<sup>1</sup>,

<sup>1</sup> VARIANTE : [ « ... parce que le ridicule ne représente guère que l'extérieur des hommes; parce qu'il les prend d'un seul côté, le plus palpable et le plus facile à saisir; parce qu'il n'attaque ordinairement qu'un seul vice, qui est la vanité, et qu'il cache souvent bien des vertus. » ]

qu'il charge et grossit leurs défauts; qu'en faisant sortir vivement ce qu'il y a de vain et de faible dans la nature humaine, il en déguise toute la force et toute la grandeur; et qu'enfin il contente peu l'esprit d'un philosophe, plus touché de la peinture d'une seule vertu que de toutes ces petites déféctuosités, dont les esprits superficiels sont si avides.

Si l'on avait été capable d'exécuter le plan que l'on s'était proposé pour cet ouvrage, on aurait préféré la profondeur et la simplicité des historiens au sel des auteurs satiriques et comiques; on n'aurait traité qu'en petit nombre les caractères frivoles, qui sont ceux que l'on met aujourd'hui au théâtre avec le plus de succès. Ce n'est pas qu'on ignore que le monde est rempli de tels caractères, et que peindre l'impertinence, la légèreté, la vanité, l'inconséquence, la bizarrerie, le défaut d'esprit et de cœur, en un mot, peindre en petit, c'est peindre les hommes; mais l'inclination de l'auteur l'aurait porté à décrire des mœurs plus fortes, des passions, des vertus, des vices. Les caractères véhéments sont certainement

plus rares que les autres; mais ils sont peut-être plus propres à intéresser et à passionner les lecteurs sérieux, qui sont ceux à qui l'on destine ce petit ouvrage.

On aurait aimé à développer en quelques endroits, non-seulement les qualités du cœur, mais même ces différences fines de l'esprit qui échappent quelquefois aux meilleurs yeux.

Mais, parce que de tels caractères auraient été des définitions plutôt que des portraits, on n'en a hasardé qu'un petit nombre, de peur que beaucoup de lecteurs ne fussent plus fatigués qu'amusés de ce nouveau genre. Les hommes ne sont vivement frappés que des images, et ils entendent toujours mieux les choses par les yeux que par les oreilles.

On a imité Théophraste et La Bruyère autant qu'on l'a pu; mais, parce qu'on l'a pu très-rarement, à peine s'apercevra-t-on que l'auteur s'est proposé ces grands modèles.

L'éloquence de La Bruyère, ce coup de pinceau si mâle et si fort, ces tours singuliers et hardis, ce caractère toujours original, ne sont pas des beautés où l'imitation puisse at-

teindre. Théophraste est moins délicat, moins orné, moins pathétique, moins sublime; ses portraits, chargés de détails, sont quelquefois un peu traînants; mais la simplicité et la vérité de ses images les ont fait passer jusqu'à nous; il plaît malgré ses longueurs, et sa négligence même est aimable. Tout auteur qui peint la nature est sûr de durer autant que son modèle, et de n'être jamais atteint par ses copistes.

Si j'osais reprocher quelque chose à La Bruyère, ce serait d'avoir trop tourné et trop travaillé ses ouvrages. Un peu plus de simplicité et de négligence auraient donné peut-être plus d'essor à son génie, et un caractère plus haut à ses expressions fières et sublimes.

Théophraste a d'autres défauts; son style me paraît moins varié que celui du peintre moderne, et il n'en a ni la hardiesse, ni la précision, ni l'énergie.

A l'égard des mœurs qu'ils ont décrites, ce sont celles des hommes de leur siècle, qu'ils ont représentées l'un et l'autre avec la plus naïve vérité. La Bruyère, qui a vécu dans un

siècle plus raffiné et dans un royaume plus puissant, a peint une nation polie, riche, magnifique, savante, et amoureuse de l'art. Théophraste, né, au contraire, dans une petite république où les hommes étaient pauvres et moins fastueux, a fait des portraits qui, aujourd'hui, nous paraissent un peu petits.

S'il m'est permis de dire ce que je pense, je ne crois pas que nous devions tirer un grand avantage de ce raffinement ou de ce luxe de notre nation. La grandeur du faste ne peut rien ajouter à celle des hommes. La politesse même et la délicatesse, poussées au delà de leurs bornes, font regretter aux esprits naturels la simplicité qu'elles détruisent. Nous perdons quelquefois bien plus en nous écartant de la nature, que nous ne gagnons à la polir. L'art peut devenir plus barbare que l'instinct qu'il croit corriger.

Je n'oserais pousser plus loin mes réflexions à la tête d'un si petit ouvrage. La négligence avec laquelle on a écrit ces *Caractères*, le défaut d'imagination dans l'expression, la langueur du style, ne permettent pas d'en ha-

sarder un plus grand nombre ; il faudrait peut-être avoir honte de laisser paraître le peu qu'on ose en donner.

J'avertis d'ailleurs que je ne m'y suis pas proposé de dire des choses nouvelles, mais celles que j'ai crues vraies et utiles. *Tout est dit*, assure La Bruyère, *et l'on vient trop tard depuis sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent sur ce qui concerne les mœurs ; le plus beau et le meilleur nous est enlevé..... Les personnes d'esprit, ajoute-t-il, ont en eux les semences de toutes les vérités et de tous les sentiments ; rien ne leur est nouveau.* Persuadé de cette vérité plus que personne, je ne doute pas cependant que les hommes les plus éclairés ne soient bien aises qu'on leur remette quelquefois devant les yeux leurs propres sentiments ou leurs idées. Nous ne nous laissons pas de voir représenter sur nos théâtres les mêmes personnages, avec quelques circonstances et quelques couleurs différentes ; pourquoi les amateurs du vrai seraient-ils fâchés qu'on les entretienne de choses qu'à la vérité ils connaissent en partie, mais qui sont si in-

téressantes et si utiles, qu'on ne peut ni les épuiser, ni les rendre assez familières? Si je me suis servi des pensées ou des expressions de quelque auteur, je les lui restitue de bon cœur, et on n'a qu'à les remettre à leur vraie place. Je serais sensiblement touché de la gloire que j'aurais méritée, mais je ne veux point m'approprier celle d'un autre. Je parle des choses, ou j'en écris, selon qu'elles m'affectent ou m'intéressent; la trop grande crainte de tomber dans la pensée d'autrui nous jetterait dans une contrainte puérile. Ce n'est pas ainsi qu'on en use dans la conversation, où l'on suit sa pensée sans ces égards, et je crois que l'on ne peut désapprouver la même liberté dans un auteur qui ne parle point pour parler, mais pour développer et faire goûter, selon ses forces, les pensées dont il est le plus occupé. Si donc il arrive à quelqu'un de reconnaître dans cet ouvrage des traits qu'il ait vus ailleurs, on le prie de penser combien il est difficile, malgré la plus grande attention, d'échapper à ce reproche, dans le genre où l'on a écrit. Tous les poètes, tous les orateurs, tous les

auteurs de romans, toutes les comédies, toutes les histoires, tous les ouvrages qui traitent des mœurs, ne sont, essentiellement, que des recueils de portraits et de caractères; j'ose dire qu'il n'y a point de matière ni si épuisée, ni qui ait été traitée par de si grands hommes; et, lorsqu'on peut voir qu'un auteur n'est pas incapable de penser de soi-même ce qu'il a écrit, il y aurait une sorte d'injustice à lui reprocher quelques répétitions involontaires, qui auraient pu se glisser dans son ouvrage.

---



# ESSAI

SUR

## QUELQUES CARACTÈRES<sup>1</sup>.

---

### I.

#### CLAZOMÈNE, OU LA VERTU MALHEUREUSE.

Clazomène a fait l'expérience de toutes les misères humaines. Les maladies l'ont assiégé dès son

<sup>1</sup> M. Gilbert a ainsi rétabli dans son édition le titre modeste que Vauvenargues donnait à cet ouvrage. Un manuscrit plus complet que celui dont nous avons fait usage dans nos précédentes éditions, et qui était pourtant autographe, lui a fourni, pour la Préface et pour les Caractères, non-seulement des corrections, des variantes et des additions considérables, mais un grand nombre de pièces inédites. On peut dire qu'il a donné à *nouveau* cette partie si intéressante des œuvres de Vauvenargues. Son texte, que nous suivons, est le seul qui doive être accepté désormais.

Nous avons reproduit avec le soin qu'elles méritent les notes intéressantes dans lesquelles cet éditeur nous montre l'auteur se peignant lui-même.

enfance, et l'ont sevré, dans son printemps, de tous les plaisirs de la jeunesse. Né pour des chagrins plus secrets, il a eu de la hauteur et de l'ambition dans la pauvreté; il s'est vu, dans ses disgrâces, méconnu de ceux qu'il aimait; l'injure a flétri son courage, et il a été offensé de ceux dont il ne pouvait prendre de vengeance. Ses talents, son travail continuel, son application à bien faire, son attachement à ses amis, n'ont pu fléchir la dureté de sa fortune. Sa sagesse même n'a pu le garantir de commettre des fautes irréparables; il a souffert le mal qu'il ne méritait pas, et celui que son imprudence lui a attiré. Quand la fortune a paru se lasser de le poursuivre, quand l'espérance trop lente commençait à flatter sa peine, la mort s'est offerte à sa vue; elle l'a surpris dans le plus grand désordre de sa fortune; il a eu la douleur amère de ne pas laisser assez de bien pour payer ses dettes, et n'a pu sauver sa vertu de cette tache. Si l'on cherche quelque raison d'une destinée si cruelle, on aura, je crois, de la peine à en trouver. Faut-il demander la raison pourquoi des joueurs très-habiles se ruinent au jeu, pendant que d'autres hommes y font leur fortune? ou pourquoi l'on voit des années qui n'ont ni printemps ni automne, où les fruits de l'année sèchent dans leur fleur? Toutefois, qu'on ne pense pas que Clazomène eût voulu changer sa misère pour la prospérité des hommes

faibles : la fortune peut se jouer de la sagesse des gens courageux ; mais il ne lui appartient pas de faire fléchir leur courage <sup>1</sup>.

## II.

[PHÉRÉCIDE, OU L'AMBITION TROMPÉE.]

[Phérécide a sacrifié une fortune médiocre à des espérances peu sages. Il a couru en même temps plusieurs carrières ; il n'a pas su borner ses désirs, et il s'est trop confié à son ambition et à son cou-

<sup>1</sup> VARIANTE : « Un ordre inflexible et caché dispose des choses humaines ; le hasard se joue de la sagesse et des projets des hommes ; mais la prospérité des ames faibles ne peut les élever à la hauteur des sentiments que la calamité inspire aux ames fortes, et ceux qui sont nés courageux savent vivre et mourir sans gloire. »

M. Gilbert l'a dit dans son *Éloge*, ce qui doit surtout attirer l'attention sur les *Caractères* et sur les *Dialogues* de Vauvenargues, c'est qu'ils sont pleins de Vauvenargues lui-même. Ce morceau n'est pas, à proprement parler, un *caractère*, c'est une *histoire*, l'histoire éloquente d'une vie entière, en quelques lignes. Les *maladies*, la *hauteur* et l'*ambition dans la pauvreté*, l'*offense dont on n'a pu prendre de vengeance*, la *mort prématurée*, tout, jusqu'au *désordre de la fortune*, jusqu'à cette indomptable fierté avec laquelle Vauvenargues défie le sort, comme Ajax défait les dieux, tout cela est trop particulier et trop clair pour que le doute soit possible.

rage. Les événements et le monde lui étaient contraires, il s'est obstiné; il a cru qu'on faisait soi-même ses destinées, et qu'on ne dépendait point de sa position et de la bizarrerie des choses humaines; il a tenté au delà de ses forces, il s'est confié sans succès à ses propres ressources, il n'a pu venir à bout de l'adversité. Il a vu ses égaux sortir de pair, et le devancer par divers hasards : les uns ont percé par le jeu, les autres par de riches successions; quelques-uns se sont produits par la faveur des grands, ou par des talents très-frivoles, mais aimés du monde, et plusieurs n'ont eu besoin pour parvenir que de savoir bien danser, d'avoir des traits agréables, de beaux cheveux, ou de belles dents. Phérécide a fait une faute irréparable : il a voulu hâter ses destinées; il a trop négligé les moyens qui l'auraient mené à la fortune, lentement et par degrés, mais peut-être avec sûreté; il a toujours tendu trop haut, et n'a cultivé aucun talent particulier, au lieu de s'attacher avec une application constante à un seul objet. Les grands avantages qu'il a recherchés lui ont fait mépriser les petits qui étaient à sa portée, et il n'a obtenu ni les uns ni les autres. La fierté de son caractère, qu'il a voulu en vain dissimuler, l'a privé de la protection des gens en place; ainsi, la hauteur même de son ame, son esprit et son mérite, ont nui à son avancement et à ses desseins. S'il eût moins attendu de

ses ressources, il aurait mieux proportionné ses espérances et ses démarches à son état : les esprits mûrs et modérés ne forcent point leur avenir ; ils mesurent leurs entreprises sur leur condition ; ils attendent leur fortune des événements, et la font quelquefois sans peine ; mais c'est une des illusions de la jeunesse de croire qu'on peut tout par ses forces et ses lumières , et de vouloir s'élever par son industrie , ou par des chemins que le seul mérite ne peut ouvrir aux hommes sans fortune. Phérecide a été réduit à regretter les mêmes avantages qu'il avait méprisés ; les gens qu'il a voulu surpasser se sont trouvés naturellement au-dessus de lui, et personne n'a eu pitié de ses disgrâces, ou n'a daigné seulement approfondir les causes de son infortune <sup>1</sup>.]

<sup>1</sup> Ce caractère, publié pour la première fois par M. Gilbert, est la suite, ou plutôt l'explication de celui qui précède. Qu'on le rapproche des XXVII<sup>e</sup>, XXVIII<sup>e</sup>, XXIX<sup>e</sup>, XXX<sup>e</sup>, XXXI<sup>e</sup>, XXXII<sup>e</sup> et XXXIII<sup>e</sup> *Réflexions sur divers sujets*, et cette préoccupation si persistante d'un même objet paraîtra bien significative. A l'occasion de ces *Réflexions*, M. Gilbert dit que c'est pour Vauvenargues un besoin d'esprit et une méthode constante, de concilier les contrariétés apparentes des idées ou des faits humains, en remontant à leurs causes. Semblable à ce médecin qui, attaqué d'une maladie mortelle, oubliait ses souffrances en les observant au profit de la science, Vauvenargues, dont l'esprit est aussi avide de connaître,

## III.

THERSITE<sup>1</sup>.

Thersite a soin de ses cheveux et de ses dents ; il aime une excessive propreté, et il est élégant

que son âme est forte contre la douleur, se replie sur lui-même, s'analyse, et, avec une sincérité touchante, tire des conseils ou des exemples pour les autres de sa propre vie, si triste et si cruellement éprouvée. La joie de l'esprit qui découvre la vérité, le consolait de la souffrance qui n'abat que les faibles âmes ; c'est à ce titre, sans doute, qu'il trouvait une certaine douceur, ou des consolations, jusque dans son infortune, et qu'il a pu dire que « *le malheur même a ses charmes.* » — G.

<sup>1</sup> Les deux *Caractères* qui précèdent donnent le résumé, pour ainsi dire, de la vie de Vauvenargues ; ceux qui suivent vont nous faire passer par ses diverses phases. Il a débuté par la carrière militaire ; aussi, à côté de peintures plus générales, trouve-t-on quelques figures de militaires, dont les originaux étaient sous ses yeux. A ses tentatives pour entrer dans la diplomatie et dans les affaires correspond une série de caractères actifs, fermes, ambitieux, habiles à pénétrer les hommes et à les conduire, en regard desquels Vauvenargues place, comme contraste, quelques figures d'hommes faibles, inconséquents ou vains ; enfin, on reconnaît la période littéraire à ces portraits, quelquefois si vifs, d'auteurs *insipides* ou *frivoles*. Pour quelques-uns de ces caractères, l'auteur laisse voir un mépris qui ressemble fort à la colère, et il les rend avec une exagération qu'on ne peut mettre exclusivement au

dans sa parure, autant qu'il est permis de l'être dans un camp. Il monte à cheval dès le matin; il accompagne exactement l'officier de jour, visite avec lui les postes de l'armée, voit écrire l'ordre, mange et dort au quartier général, et ne néglige aucune des pratiques qui peuvent le faire connaître de ceux qui commandent. Il affecte de s'instruire par ses propres yeux des moindres choses : le major général ne dicte jamais l'ordre que Thersite ne le voie écrire<sup>1</sup>. On ne fait guère de détache-

compte de sa jeunesse; on doit croire qu'il avait eu personnellement à se plaindre des *Phalante* ou des *Midas* qu'il met en scène. Dans ses œuvres purement morales, où, au lieu de montrer des individus, il donnera son opinion dernière sur l'humanité, il sera plus modéré, et, balance faite de nos vertus et de nos vices, il conclura pour le respect de la vie et de la nature humaine. Dans ces *Caractères* mêmes, cette conclusion se devine, car, à côté de la peinture du vice se rencontre presque toujours celle de la vertu qui le contre-pèse. — G.

— *Thersites*, que nous appelons Thersite, nous est représenté par Homère, dans son *Iliade*, comme le plus laid, le plus lâche et le plus insolent des capitaines grecs qui se trouvèrent au siège de Troie. C'est par cette raison que ce nom est ordinairement donné à ceux à qui l'on croit pouvoir reprocher les mêmes défauts. — F.

<sup>1</sup> VARIANTE : « Thersite est l'officier de l'armée que l'on voit le plus. C'est lui que l'on rencontre toujours à la suite du général, monté sur un petit cheval qui boite,

ment dont il ne soit ; mais au moment de partir , quoiqu'il ait ordre de marcher le premier de sa brigade , on ne le trouve pas ; on le cherche , on apprend qu'il est volontaire à un fourrage qui se fait sans danger sur les derrières du camp , et un autre marche à sa place. Ses camarades ne l'estiment point , ne l'aiment point ; mais il ne vit pas avec eux ; il les évite ; et , si quelque officier général lui demande le nom d'un officier de son régiment qui est de garde , Thersite affecte de répondre qu'il le connaît bien , mais qu'il ne se souvient pas de son nom. Il est empressé , officieux , familier , insolent , et pourtant très-bas avec les grands seigneurs de l'armée. Il est l'ami des capitaines , de leurs gardes et de leurs secrétaires ; il leur vend des chevaux et des fourgons , et gagne leur argent au jeu. S'il y a , malheureusement , de la désunion entre les chefs , il tâche de tenir à tous les partis ; il fait sa

« avec un harnais de velours en broderie , et un coureur  
« qui marche devant lui. S'il y a ordre à l'armée de par-  
« tir la nuit pour cacher une marche à l'ennemi , Thersite  
« ne se couche point comme les autres , quoiqu'il y ait  
« du temps ; mais il se fait mettre des papillotes , et fait  
« poudrer ses cheveux , en attendant qu'on batte la géné-  
« rale. Il accompagne exactement l'officier de jour , et  
« visite avec lui les postes de l'armée ; il donne des projets  
« au général , et fait un journal raisonné de toutes les  
« opérations de la campagne. »



cour chez les deux maréchaux, et raconte le soir chez Fabius ce qu'il a ouï dire le matin dans l'autre camp. Personne ne sait mieux que lui les tracasseries de l'armée. Il est de ces soupers de société où l'on se divertit des maux publics, et où l'on jette finement du ridicule sur tous ceux qui font leur devoir. Thersite a toujours dans sa poche les cartes du pays où l'on fait la guerre; il étend une de ces cartes sur la table, et il fait remarquer avec le doigt les fautes qu'on a faites; il parle ensuite d'un projet de campagne qu'il a fait lui-même, et dit qu'il écrit des mémoires de toutes les opérations de la campagne, où il circonstancie les brouilleries et les fautes des généraux. Il est nouvelliste, il est politique; il n'y a point de talent ni de mérite dont il ne se pique: celui qu'il possède le mieux est l'art de railler la vertu, et de se faire supporter des gens en place. Il n'y a point de si vil service qu'il ne soit tout prêt de leur rendre; il leur demande quel cheval ils veulent faire seller, ou quel harnais ils mettront; si bien qu'on le prend quelquefois lui-même pour un homme de leur maison. S'il se trouve chez le duc Eugène lorsque celui-ci se débotte, Thersite fait un mouvement pour lui présenter ses souliers; mais comme il s'aperçoit qu'il y a autour de lui beaucoup de monde, il laisse prendre les souliers à un valet, et rougit en se relevant.

## IV.

## PISON, OU L'IMPERTINENT.

Ceux qui sont insolents avec leurs égaux s'échappent aussi quelquefois avec leurs supérieurs, soit pour se justifier de leur bassesse, soit par une pente invincible à la familiarité et à l'impertinence, qui leur fait perdre très-souvent le fruit de leurs services, soit enfin par défaut de jugement, et parce qu'ils ne sentent pas les bienséances. Tel s'est fait connaître Pison, jeune homme ambitieux et sans mœurs, sans pudeur, sans délicatesse; d'un esprit hardi mais peu juste, facile par défaut de choix, vif sans prudence, plus intempérant que fécond, et plus laborieux que solide; patient néanmoins, complaisant, capable de souffrir et de se modérer; très-brave à la guerre, où il avait mis l'espérance de sa fortune, et propre à ce métier par son activité, par son courage et par son tempérament inaltérable dans les fatigues; trop léger cependant, trop ami du faste; engagé par ses espérances à une folle et ruineuse profusion; accablé de dettes contre l'honneur; peu sûr au jeu, mais sachant soutenir avec impudence un nom équivoque; sachant aussi sacrifier les petits intérêts, et la réputation même, à la fortune; incapable de concevoir qu'on pût parvenir par la vertu; privé de sentiment pour le mé-

rite; esclave des grands, né pour les servir dans le vice, pour les suivre à la chasse et à la guerre, et vieillir, parmi les opprobres, dans une fortune médiocre.

## V.

## LENTULUS OU LE FACTIEUX.

Lentulus se tient renfermé dans le fond d'un vaste édifice qu'il a fait bâtir, et où son ame austère s'occupe en secret de projets ambitieux et téméraires. Là, il travaille, le jour et la nuit, pour tendre des pièges à ses ennemis, pour éblouir le peuple par des écrits, et amuser les grands par des promesses. Sa maison quelquefois est pleine de gens inconnus qui attendent pour lui parler, qui vont, qui viennent; quelques-uns n'y entrent que la nuit et travestis, et on les voit sortir devant l'aurore. Lentulus fait des associations avec des grands qui le haïssent, pour se soutenir contre d'autres grands dont il est craint. Il tient aux plus puissants par ses alliances, par ses charges et par ses menées. Quoiqu'il soit né fier, impérieux, et inaccessible aux hommes inutiles, il ne néglige pourtant pas le peuple; il lui donne des fêtes et des spectacles; et, lorsqu'il se montre dans les rues, il fait jeter de l'argent autour de sa litière, et ses émissaires, postés en différents endroits sur son

passage, excitent la canaille à l'applaudir. Ils l'excusent de ne pas se montrer plus souvent, sur ce qu'il est trop occupé des besoins de la république, et qu'un travail sévère et sans relâche ne lui laisse aucun jour de libre. Il est en effet surchargé par la diversité et la multitude des affaires qui l'appliquent, et ces occupations laborieuses le suivent partout, car jusqu'à l'armée, où il a tant de distractions inévitables, il porte cette activité infatigable; les troupes le voient rarement; et, pendant qu'il est obsédé de ses créatures, qu'il donne des ordres ou qu'il médite des intrigues, le soldat murmure de ne pas le voir, et blâme ce genre de vie trop austère, tandis que le consul qui commande en chef se communique, se montre partout, et se fait aimer des centurions et des troupes. Mais Lentulus emploie sa retraite à traverser secrètement les entreprises de son chef; et il fait si bien, que le pain, le fourrage et même l'argent manquent au quartier général, pendant que tout abonde dans son propre camp<sup>1</sup>. S'il arrive alors que les troupes de la ré-

<sup>1</sup> VARIANTE : « On dit qu'il fait en sorte que les subsistances manquent au quartier général, pendant que tout abonde dans son propre camp. Il n'y a point de bruit que l'envie n'adopte avidement contre les hommes qui sont nés supérieurs aux autres; le consul appuie lui-même ces bruits injurieux, et toute l'armée se partage entre ses deux chefs désunis. »

publique reçoivent quelque échec de l'ennemi, aussitôt les courriers de Lentulus font retentir la capitale de ses plaintes contre le consul; le peuple s'assemble dans les places par pelotons, et les créatures de Lentulus ont grand soin de lire des lettres par lesquelles il paraît qu'il a sauvé l'armée d'une entière défaite; toutes les gazettes répètent les mêmes bruits, et tous les nouvellistes sont payés d'avance pour les confirmer. Ceux qui savent la vérité, et qui ne sont point entraînés par des motifs particuliers, rendent du moins cette justice à Lentulus, qu'en agissant quelquefois contre ses ennemis personnels, son ame, vivement attachée à la gloire, a toujours respecté l'État. Mais l'ambition, la hauteur, et plus que tout cela, les grands talents, révoltent aisément la multitude; le soupçon et la calomnie suivent le mérite éclatant, et le peuple cherche des crimes à ceux qu'il estime assez courageux pour les entreprendre, et assez habiles pour les cacher. Le consul est forcé d'envoyer des mémoires pour justifier sa conduite contre les artifices de son ennemi<sup>1</sup>; celui qu'il a chargé de cette

<sup>1</sup> VARIANTE : « Le sénat ne peut se prononcer entre  
 « deux si grands capitaines; il dissimule les mauvais offices  
 « qu'ils veulent se rendre, afin de les forcer par la douceur  
 « à servir à l'envi la république. Leurs talents lui sont  
 « plus utiles que leur jalousie n'est nuisible : c'est cette

affaire, qui est un homme hardi, éloquent, arrive dans la capitale, où il est attendu avec impatience, et on s'attend qu'il révélera bien des mystères; mais le lendemain, le sénat s'étant extraordinairement assemblé, on vient lui annoncer que cet envoyé a été trouvé mort dans son lit, et qu'on a détourné tous ses papiers. Les gens de bien, consternés, gémissent secrètement de cet attentat; mais les partisans de Lentulus en triomphent publiquement, et la république est menacée d'une horrible servitude<sup>1</sup>.

« ambition des grands hommes qui fait la grandeur des  
« États. »

1 Le fond, ou plutôt l'occasion de cette peinture, c'est peut-être simplement la rivalité assez connue du maréchal de Broglie, commandant d'un corps français pendant la guerre de Bohême, et de Seckendorff, général des troupes bavauroises, alliées de la France; on accusait le premier d'avoir laissé accabler le second par l'ennemi, et d'avoir ainsi compromis le succès de la campagne de 1741. Tel est le procédé fréquemment employé par Vauvenargues; il part d'un caractère qu'il a sous les yeux, ou d'un fait réel dont il a pu être témoin, sans s'inquiéter du plus ou moins d'importance de ce caractère ou de ce fait; le moindre trait et le moindre incident lui suffisent, car il se réserve de grandir les personnages, et d'étendre la scène à la mesure nécessaire pour ce qu'il appelle des *peintures un peu hardies*. Dans le XVI<sup>e</sup> *Fragment* (voir page 129), il fait clairement entendre qu'il se sent à l'étroit; il voudrait rendre de grandes choses, et il n'en voit autour

## VI.

## ORONTE, OU LE VIEUX FOU.

Oronte, vieux et flétri, dit que les gens vieux sont tristes, et que, pour lui, il n'aime que les jeunes gens. C'est pour cela qu'il s'est logé dans une auberge, où il a, dit-il, le plaisir de ceux qui voyagent, sans leurs peines, parce qu'il voit tous les jours à souper de nouveaux visages. On le rencontre quelquefois au jeu de paume, avec des jeunes gens qui sortent du bal, et il va déjeuner avec eux.

de lui que de petites ; aussi, ne trouvant pas, comme il le dit encore, *ses modèles dans le monde frivole* qui l'entoure, il demande à *sortir de son pays et de son siècle*, à la seule condition de *ne pas sortir de la nature*, et c'est ainsi que le maréchal de Broglie devient *Lentulus*, comme tel sous-lieutenant un peu mutin deviendra *Clodius* (voir le n° XLII). Vauvenargues sent bien que de telles figures manquent de proportion, à cause de leur isolement même ; aussi voudrait-il les *attacher à un corps d'histoire*, ou, du moins, à une *fiction* qui les préparât et les soutint. C'est ce qu'avait fait Fénelon, dont l'imagination, *chimérique* aussi, selon le mot profond de Louis XIV, aimait également à *sortir de son siècle*. Vauvenargues a beau dire dans sa Préface qu'il a *imité La Bruyère et Théophraste autant qu'il l'a pu*, c'est Fénelon qu'il a le plus imité, sans le savoir peut-être ; et la ressemblance est évidente entre ses portraits et ceux du *Télémaque*. — G.

Il les cultive avec le même soin que s'il avait envie de leur plaire<sup>1</sup>; mais, on peut lui rendre justice, ce n'est pas la jeunesse qu'il aime, c'est la folie. Il n'a du sérieux de son âge qu'une économie excessive; les plaisirs, dont il abuse, n'ont point adouci l'âpreté naturelle de son caractère; il est dur, rusé, défiant; il leurre l'avarice de plus d'une femme qui aspire à le gouverner, et, dans un âge si exposé à la tromperie, il trouve encore le secret de faire des dupes. Il a un fils qui a vingt ans, et qui est déjà estimé dans le monde; mais ce jeune homme est appliqué, sérieux, et passe une grande partie de la nuit à lire. Oronte a brûlé plusieurs fois les livres de son fils, et n'a fait grâce qu'à des vers obscènes, qui d'ailleurs sont assez mauvais. Ce jeune homme en rachète toujours de nouveaux, et trompe les soins de son père. Oronte a voulu lui donner une fille de l'Opéra, que lui-même a eue autrefois, et n'a rien négligé, dit-il, pour l'éducation de cet enfant; mais ce petit drôle est entêté, ajoute-t-il, et a l'esprit gâté et plein de chimères.

<sup>1</sup> VARIANTE : [ « Il leur fait des contes obscènes, s'avilit « pour plaire, et, à force de se faire mépriser, se fait sup- « porter. » ]



## VII.

[OTHON, OU LE DÉBAUCHÉ.]

[Othon est riche et voluptueux. Il a une contenance audacieuse, une figure agréable, des yeux pleins de feu, mais déjà les grâces de la jeunesse sont un peu effacées sur son visage. Il n'ignore aucun des plaisirs qu'on peut connaître ; son imagination hardie en faisait des leçons, dans son enfance, à ses camarades plus âgés que lui, et, quand il est entré dans le monde, il avait déjà l'expérience de tout ce que les plus vieux débauchés peuvent savoir. Né licencieux et volage, nul homme ne sait feindre avec plus d'art une passion qu'il ne sent pas ; il est flatteur et insinuant avec les femmes, hardi, libéral, entreprenant, d'une séduction fougueuse et emportée. Tantôt il aspire à une jeune personne qu'il n'aime point, mais dont la sagesse le pique ; tantôt, dégoûté du mystère, il fréquente les courtisanes les plus dissolues, et les lieux les plus infâmes ; quelquefois, il fait des retraites à la campagne, pour se délasser avec les femmes du peuple de l'affectation des femmes de la ville. Sa lâche industrie tend partout des pièges à l'innocence ; rien ne met à couvert de ses poursuites, ses desirs insolents ne respectent rien ; il perce les cloîtres et les grilles, il se déguise ; il cherche curieusement

des aventures de toute espèce , et les plaisirs ordinaires ne lui suffisent plus. On le voit quelquefois au bal , masqué en femme , et ceux qui veulent s'y tromper , y sont trompés. Tous les sales usages qu'on peut faire de l'argent et de la jeunesse , Othon se vante publiquement de les connaître. Tour à tour avare et prodigue , tour à tour vendant au plaisir son honneur ou son intérêt ; réparant sans pudeur , par de viles adresses , la folie de ses profusions , et toujours aussi dépravé dans ses ressources que dans ses largesses , il déclare que l'intérêt et le plaisir sont les dieux de la terre , que l'honneur est la chimère des fous , et que la gueuserie est l'héritage des philosophes ; ses principes favoris sont que la vertu n'est autre chose que l'habileté , et que l'habileté consiste à savoir vivre ; que celui qui ne sait pas vivre est seul vicieux ; qu'il ne faut être ni trop honnête homme , ni trop scélérat , ni trop sincère , ni trop fourbe ; qu'on ne gagne point les hommes sans les tromper , et qu'on ne les trompe point sans tromperie , mais qu'en la poussant trop loin , on peut tout perdre , et qu'il faut mêler avec adresse l'artifice et la bonne foi , le mensonge et la vérité ; qu'il y a peu de sciences certaines ; que celui-là est le plus philosophe qui est le plus persuasif ; que l'homme du monde le plus digne d'envie , est celui qui a le plus d'empire sur l'esprit d'autrui ; que la hardiesse vaut

mieux que la ruse, et la présomption que la timidité; que tous les biens possibles se renferment dans le plaisir, et qu'il n'y a rien d'utile, de beau, d'estimable par rapport aux hommes, que ce qui leur plaît; que l'homme le plus heureux et le plus libre est celui qui a le moins de préjugés et de devoirs, qui est riche, libéral, et d'un tempérament sain et voluptueux; que les livres n'apprennent rien pour la science de la vie, mais qu'il ne blâme pas les écrivains, puisqu'ils trouvent des dupes, et qu'ils en profitent. La gloire d'Othon est d'avoir des faiblesses qu'il ne cache point, et qui défient la timidité de la sagesse; il aime à faire triompher ses vices de la bienséance; il est patient pour séduire, éloquent pour tromper, et inépuisable en intrigues pour aller à ses fins.]

## VIII.

### LES JEUNES GENS.

Les jeunes gens jouissent sans le savoir, et s'ennuient en croyant se divertir. Ils font un souper où ils sont dix-huit, sans compter les *dames*; et ils passent la nuit, à table, à détonner quelques chansons obscènes, à conter le roman de l'Opéra, et à se fatiguer, pour chercher le plaisir, qu'à peine les plus impudents peuvent essayer dans un quart d'heure de faveur; et, comme on se pique à tous

les âges d'avoir de l'esprit, ils admettent quelquefois à leurs parties des gens de lettres, qui font là leur apprentissage pour le monde; mais tous s'ennuient réciproquement, et ils se détrompent les uns des autres. Ces jeunes gens disparaissent quelquefois pendant plusieurs jours, pour suivre de sales intrigues; puis, ils reviennent dans le monde, épuisés de leurs incontinences, avec un maintien affecté et des yeux éteints; ils parlent grossièrement des femmes, et avec dégoût. Au spectacle, où ils vont pour se rassembler, on les voit sortir quelquefois au commencement de la pièce, pour satisfaire quelque idée de débauche qui leur vient en tête; et, après avoir fait le tour des allées obscures de la Foire, ils reviennent au dernier acte, et se racontent à l'oreille leurs ridicules prouesses; on ne peut ignorer ce qu'ils se disent, et on a honte de l'avoir compris. Ils se font un point d'honneur de traiter légèrement tous les plaisirs; et les plaisirs, qui fuient la dissipation et la folie, ne leur laissent qu'une vaine ombre, et une fausse image de leurs charmes.

## IX.

ACESTE, OU L'AMOUR INGÉNU<sup>1</sup>.

Un jeune homme qui aime pour la première fois de sa vie, n'est plus ni libertin, ni dissipé, ni ambitieux; toutes ses passions sont suspendues, une seule remplit tout son cœur. S'il se trouve, par hasard, à un concert dont la musique soit passionnée, la symphonie seule le touche, sans qu'elle soit accompagnée de paroles; on voit couler des larmes de ses yeux, et il est obligé de sortir de cette assemblée qui le gêne, pour s'aller enfermer chez lui; il se détourne à la vue de ceux qu'il rencontre, il veut cacher ses larmes; devant sa table, il commence une lettre, et il la déchire; il marche à grands pas dans sa chambre, il prononce des mots entrecoupés: il est hors de lui, on ne le reconnaît plus. C'est qu'Aceste idolâtre une femme dont il se croit aimé; il la voit en dormant, lui parle, l'écoute, et se croit écouté. Il rêve qu'il voyage, seul avec elle, dans un bois, à travers des rochers et des sables brûlants; ils arrivent parmi des barbares; ce peuple s'empresse autour

<sup>1</sup> Ce *Caractère*, dont nous donnons une version nouvelle et plus complète, est la contre-partie des trois qui précèdent. G.

d'eux, et s'informe curieusement de leur fortune. Une autre fois, il songe qu'il se trouve à une bataille, et que, couvert de blessures et de gloire, il vient expirer dans les bras de sa maîtresse; car l'imagination d'un jeune homme enfante aisément toutes les chimères que nos romanciers ne composent qu'après bien des veilles. Aceste est timide avec sa maîtresse, et quoique la fleur de la jeunesse soit encore sur son visage, il se trouble quand il est auprès d'elle, il oublie, en la voyant, ce qu'il s'est préparé de lui dire; mais quelquefois il lui parle sans préparation, avec ce feu et cette impétuosité que sait inspirer la plus vive et la plus éloquente des passions; il a un torrent de paroles fortes et tendres; il arrache des larmes à cette femme qui en aime un autre; puis, il se jette à ses pieds, et lui demande pardon des offenses qu'il ne lui a pas faites. Sa grâce et sa sincérité l'emportent enfin sur les vœux d'un rival moins aimant que lui, et l'amour, le temps, le caprice, récompensent des feux si purs. Il retourne chez lui préoccupé et attendri; l'amour fait entrer la bonté dans un cœur ingénu et sensible; les soupçons, l'envie, l'intérêt, la haine, n'ont pas de place dans un cœur touché et content; on ne peut dépeindre la joie d'Aceste, son transport, son silence et sa distraction. Tous ceux qui dépendent de lui se ressentent de son bonheur : ses gens, à qui il a donné ordre de l'at-

tendre chez lui, ne s'y trouvent point; Aceste, vif et impatient par caractère, ne se fâche pas, et, comme ils s'excusent en arrivant d'être venus tard, il leur dit qu'ils ont bien fait de se divertir, et qu'il serait bien fâché de troubler la joie de personne. Alors, si un misérable se présente à lui, Aceste lui donne sa bourse, car la pitié suit l'amour, et lui dit : « Je suis trop heureux de pouvoir adoucir vos peines; si tous les hommes voulaient s'entr'aider, il n'y aurait point de malheureux; mais l'affreuse et inexorable dureté des riches retient tout pour elle, et la seule avarice fait toutes les misères de la terre. » Aceste ne se pique plus que d'être bon; il pardonne à ses ennemis; il va voir un homme qui a voulu lui nuire. Heureux, dit-il, ceux qui ont des passions qui les rendent moins insensibles, moins orgueilleux, moins délicats, moins formalistes! Oh! si l'on pouvait toujours être tendre, généreux, et sans orgueil! Pendant qu'il s'occupe de ces réflexions, quelques jeunes gens qui le connaissent se moquent de cette passion qui le dévore, et surtout des belles idées qu'il a sur l'amour; mais il leur répond : « Je n'ai point appris, Dieu merci, à mépriser l'amour qui me plaît, pour diminuer mes plaisirs. J'estime les choses humaines, parce que je suis homme <sup>1</sup>,

<sup>1</sup> C'est le vers de Térence : *Homo sum, nihil humani a me alienum puto.* — G.

« et ne me pique pas de trouver dans mon imagi-  
 « nation ce que je trouve plus facilement dans la  
 « nature. L'intérêt, la vanité, l'ambition, pourront  
 « bien un jour dessécher mon cœur, et y faire pé-  
 « rir les sentiments naturels; mais, du moins, je  
 « n'irai pas au-devant de ce malheur. Vous croyez-  
 « vous donc bien plus habiles de vous être détrom-  
 « pés, de si bonne heure, de ce qu'on appelle les  
 « illusions de la jeunesse? Vous avez vieilli, mes  
 « amis, avant le temps, et, sans avoir joui de la  
 « nature, vous êtes déjà dégoûtés de ses plaisirs.  
 « Je vous plains, car il n'y a d'erreur qu'à cher-  
 « cher hors du sentiment ce que ni l'esprit, ni  
 « l'usage, ni l'art, ni la science, ne peuvent donner. »

## X.

PHALANTE, OU LE SCÉLÉRAT<sup>1</sup>.

Phalante a voué ses talents aux fureurs et au crime : impie, esclave insolent des grands, ambi-

<sup>1</sup> VARIANTE : Nos éditions de 1821 et 1823 donnent, d'après un manuscrit autographe, la variante que voici, sous le nom de TIMOCRATE, ou le Scélérat :

• Timocrate est venu au monde avec cette haine inflexible de toute vertu, et ce mépris féroce de la gloire, qui couvrent la terre de crimes. Ni la prospérité ni la misère, qu'il a éprouvées tour à tour, n'ont pu lui ensei-



tieux, oppresseur des faibles, contempteur des bons, corrompateur industriel de la jeunesse, son génie violent et hardi préside en secret à tous les crimes qui sont ensevelis dans les ténèbres. Il est dès longtemps à la tête de tous les débauchés et de tous les scélérats; il ne se commet point de meurtres ni de brigandages où son noir ascendant ne le fasse tremper. Il ne connaît ni l'amour, ni la crainte, ni la bonne foi, ni la compassion; il méprise l'honneur autant que la vertu, et il hait les dieux et les lois; le crime lui plaît par lui-même; il est scélérat sans dessein, et audacieux sans objet. Les extrémités les plus dures, la faim, la douleur, la misère ne l'abattent point : il a éprouvé tour à tour l'une et l'autre fortune; mais ni la prospérité

« gner l'humanité. Fastueux et violent dans le bonheur,  
 « téméraire et farouche dans l'adversité, il a été cruel jus-  
 « que dans ses plaisirs, et barbare après ses vengeances.  
 « Ministre de la cruauté et de la corruption des autres  
 « hommes, esclave insolent des grands, ambitieux, séduc-  
 « teur audacieux de la jeunesse, il ne se commet point de  
 « meurtres ni de brigandages où son noir ascendant ne le  
 « fasse tremper. Son génie violent et hardi l'a mis à la  
 « tête de tous les débauchés et les scélérats, et préside en  
 « secret à tous les crimes qui sont ensevelis dans les ténè-  
 « bres. Une main cachée, mais puissante, le dérobe aux  
 « rigueurs de la justice; entouré d'opprobres, il marche  
 « la tête levée; il menace de ses regards les sages et les  
 « vertueux; sa témérité insolente triomphe des lois. »

ni la misère n'ont pu lui enseigner l'humanité; prodigue et fastueux dans l'abondance, entreprenant et farouche dans la pauvreté, emporté et souvent cruel jusque dans ses plaisirs, dissimulé et implacable dans ses haines, furieux et barbare encore après ses vengeances, éloquent seulement pour persuader le crime et pour pervertir l'innocence, son naturel féroce et indomptable aime à fouler aux pieds l'humanité, la prudence et la religion; il vit tout souillé d'infamie; et son ame, irritée du mépris, ne connaît, parmi ses fureurs, ni le repentir ni la honte; la haine que l'on porte à ses forfaits ne modère point son orgueil; couvert d'opprobres, il insulte, il provoque les malheureux; il marche la tête levée; il brave et menace de ses regards les sages et les vertueux; sa témérité insolente triomphe des lois<sup>1</sup>.

## XI.

[TERMOSIRIS<sup>2</sup>.]

[Ne vous étonnez pas si vous voyez un homme de quelque esprit, qui n'en ait pas assez pour cacher ses vices : les passions percent toujours à tra-

<sup>1</sup> VARIANTE : « Une main cachée, mais puissante, le dérobe aux rigueurs de la justice. »

<sup>2</sup> Termosiris, c'est Phalante, ou le scélérat *timide*. — G.

vers le voile dont on les couvre ; elles font tomber les plus éclairés dans des fautes aussi lourdes , et dans des pièges aussi grossiers , que s'ils n'avaient aucune lumière. Un malhonnête homme se décèle lui-même dans les moindres choses ; on n'a qu'à l'entendre parler , on le démêle , on pénètre son mauvais fonds. S'il arrive à Termosiris de louer un homme de bien , c'est toujours en des termes qui laissent connaître qu'il ne lui croit point d'esprit ; s'il entend dire que cet homme de bien a obtenu quelque grâce , il dit effrontément que c'est un caractère bas , qui a fait sa cour à propos , et que , quant à lui , il ne fera jamais sa fortune , parce qu'il ne sait pas démentir son cœur. S'il parle d'honneur et de probité , d'élévation d'esprit , et de courage , c'est avec une affectation et un faste qui font assez voir qu'il n'a aucune expérience des sentimens qu'il étale , et il ne se montre jamais si petit et si vicieux que quand il parle de magnanimité et de vertu. Pour peu qu'on commerce avec lui , on s'aperçoit qu'il n'est que bas et menteur , jaloux du mérite d'autrui , et principalement de ceux qu'il appelle ses amis , et qu'il n'épargne jamais , en leur absence ; il déchire ceux qu'il envie , et la calomnie ne lui coûte rien. Il est intéressé , dissimulé , lâche et méchant ; on voit qu'il est ennemi-né de tous les hommes , qui tous lui font ombrage , parce qu'il les regarde comme des concurrents ; nul ne souffre ,

nul n'est humilié, nul ne périt, qu'il n'en ressente une joie cruelle et cachée; il aime éperdument sa vie, mais il souhaite en secret la mort des autres, et s'il ne les attaque pas à force ouverte, s'il ne se porte pas aux derniers crimes, c'est qu'il n'a que la perversité qui les conçoit, sans avoir le malheureux courage qui les exécute. ]

## XII.

## LIPSE, OU L'HOMME SANS PRINCIPES.

Lipse n'avait aucun principe de conduite; il vivait au hasard et sans dessein; il n'avait aucune vertu; le vice même n'était dans son cœur qu'une privation de sentiment et de réflexion; pour tout dire, il n'avait point d'ame. Vain, sans être sensible au déshonneur; capable d'exécuter, sans intérêt et sans malice, les plus grands crimes: ne délibérant jamais sur rien; méchant par faiblesse; plus vicieux par dérèglement d'esprit que par amour du vice. En possession d'un bien immense à la fleur de son âge, il passait sa vie dans la crapule avec des joueurs d'instruments et des comédiennes, évité des honnêtes gens, avili à ses propres yeux, et méprisé de ceux-là mêmes dont il était la dupe et la ressource. Il n'avait dans sa familiarité que des gens de basse extraction, que leur libertinage, leur

misère et leur avidité, avaient d'abord rendus ses complaisants, mais dont la faiblesse de Lipse lui faisait bientôt des égaux, parce qu'il n'y a point d'avantage avec lequel on se familiarise si promptement que la fortune qui n'est soutenue d'aucun mérite<sup>1</sup>. On trouvait dans son antichambre, sur son escalier, dans sa cour, toutes sortes de gens, qui assiégeaient sa porte. Né dans une extrême distance du bas peuple, il en rassemblait tous les vices, et justifiait la fortune, que les misérables accusent des défauts de la nature<sup>2</sup>.

## XIII.

[MASIS.]

[Masis voudrait assujettir le genre humain à une seule règle, qui est celle qu'il vient d'adopter après bien des variations, et que, bientôt peut-être, il quittera pour une autre. Il dit que la vertu est une, comme la raison; il n'admet ni milieu ni tempé-

<sup>1</sup> VARIANTE : « ... Parce que la supériorité qui n'est fondée que sur la fortune ne peut se maintenir qu'en se cachant. »

<sup>2</sup> Cette dernière phrase est un peu obscure; la pensée est, je crois, que *les défauts de Lipse étaient bien à lui; qu'ils étaient ceux de sa nature, non pas ceux de sa condition, et que, par conséquent, la fortune en était innocente.* — G.

rament, et tous ses systèmes ont cela de commun qu'ils sont également étroits et sévères. Où Masis a vu de mauvaises qualités, jamais il ne veut en reconnaître d'estimables; ce mélange de faiblesse et de force, de grandeur et de petitesse, si naturel aux hommes, ne l'arrête pas; il ne sait rien concilier, et l'humanité, cette belle vertu qui pardonne tout parce qu'elle voit tout en grand, n'est pas la sienne<sup>1</sup>. Quoiqu'il ait besoin, plus que personne peut-être, de l'indulgence qu'il refuse aux autres, il recherche les motifs cachés de ceux qui font bien, et n'excuse jamais ceux qui font mal. Il se croit dégagé envers un ami, qui lui a manqué une fois, de la reconnaissance qu'il lui doit pour un long service; et, si sa maîtresse ou sa femme l'ont trompé dans quelque bagatelle, il s'en sépare. Il ne loue aucun homme vivant, et on ne lui parle d'aucun misérable qui n'ait mérité son malheur; il est dispensé par ses maximes d'aimer, d'estimer ou de plaindre qui que ce soit. Je veux une humeur plus commode et plus traitable, un homme humain, qui, ne prétendant point à être meilleur que les autres hommes, s'étonne et s'afflige de les trouver plus fous encore ou

<sup>1</sup> Nous l'avons assez vu, c'est celle de Vauvenargues lui-même, et, dans le Caractère suivant, en regard de *Masis*, l'homme absolu et étroitement sévère, il va se montrer lui-même, sous le nom de *Thyeste*, l'homme véritablement *humain*, c'est-à-dire indulgent. — G.

plus faibles que lui ; qui connaît leur malice , mais qui la souffre ; qui sait encore aimer un ami ingrat ou une maîtresse infidèle ; à qui, enfin , il en coûte moins de supporter les vices , que de craindre ou de haïr ses semblables , et de troubler le repos du monde par d'injustes et inutiles sévérités.]

## XIV.

THYESTE, OU LA SIMPLICITÉ<sup>1</sup>.

Thyeste est né simple et naïf ; il aime la pure vertu, mais il ne prend pas pour modèle la vertu d'un autre ; il connaît peu les règles de la probité, il la suit par tempérament. Lorsqu'il y a quelque loi de la morale qui ne s'accorde pas avec son sentiment, il la laisse à part et n'y pense point. Il n'a jamais fait de bassesses , parce qu'il n'a jamais eu de désirs violents ; son ame ingénue, douce et modérée , conserve la tranquillité avec l'honneur, parmi les exemples du vice ; il ne connaît point l'ambition , qui cause les maux des hommes, et il est exempt de crainte ou de douleur. Il a les talents de sa profession , et ne regrette point ceux qui lui manquent ; il n'envie ou ne hait personne ; il est

<sup>1</sup> Sur ses manuscrits, Vauvenargues donne à ce Caractère tantôt le nom de *Thyeste* , tantôt celui de *Théodore*. — G.

sociable, tendre, compatissant, et les vices d'autrui ne le blessent point. S'il rencontre, la nuit, une de ces femmes qui épient les jeunes gens, Thyeste souffre qu'elle l'entretienne, et marche quelque temps à côté d'elle; et comme elle se plaint de la nécessité qui détruit toutes les vertus, et fait les opprobres du monde, il lui dit qu'après tout la pauvreté n'est point un vice, quand on sait vivre sans nuire à personne; et après l'avoir exhortée à une vie meilleure, ne se trouvant point d'argent parce qu'il est jeune, il lui donne sa montre, qui n'est plus à la mode, et qui est un présent de sa mère; ses camarades se moquent de lui, et tournent en ridicule sa générosité ainsi placée; mais il leur répond : « Mes amis, vous riez de trop peu de chose. Je plains ces pauvres femmes d'être obligées de faire un tel métier pour vivre. Le monde est rempli de misères qui serrent le cœur; si on ne faisait de bien qu'à ceux qui le méritent, on n'en trouverait guère d'occasions. Il faut être humain, il faut être indulgent avec les faibles, qui ont besoin de plus de support que les bons: le désordre des malheureux est toujours le crime de la dureté des riches. » Si, dans un moment d'impatience, il a repoussé la prière et l'importunité de quelque malheureux, s'il a insulté un homme faible qui n'ose ou ne peut se venger, s'il a trop puni l'injustice de son ennemi, tout à coup, saisi



de l'idée de sa faute, il passe de cette chaleur violente à un regret plus violent encore, et il n'a pas honte de réparer son tort. Quelque léger service qu'on ait pu lui rendre, s'il craint que l'incommodité de ses proches ou de ses amis n'ait été le prix de sa joie, il en perd aussitôt le fruit; il s'attendrit sur le sacrifice qu'on a pu lui faire, il se contriste; il ne peut jouir sans inquiétude d'un bonheur qui a coûté quelque chose à ceux qui l'aiment <sup>1</sup>.

## XV.

ÉRASME, OU L'ESPRIT PRÉSOMPTUEUX <sup>2</sup>.

Un jeune homme qui a de l'esprit, n'estime d'abord les autres hommes que par cet endroit; et, à mesure qu'il méprise davantage ce que le monde honore le plus, il se croit plus éclairé et plus hardi; mais il faut l'attendre. Lorsqu'on est assez philosophe pour vouloir juger des principes par soi-même, il y a comme un cercle d'erreurs, par

<sup>1</sup> Dans une vive et intéressante étude sur Vauvenargues, M. Baudrillart n'hésite pas à le reconnaître dans ce portrait; ajoutons qu'on peut le reconnaître également dans le IX<sup>e</sup> (*Aceste*), et dans bien d'autres encore. — G.

<sup>2</sup> Nos éditions de 1821 et 1823 donnent ce Caractère sous le nom d'*Ernest*.

lequel il est difficile de se dispenser de passer ; mais les grandes ames s'éclairent dans ces routes obscures , où tant d'esprits justes se perdent ; car elles portent dans leur propre fonds un tendre sentiment du vrai ; elles ont été formées pour la vérité , et elles la rencontrent quelquefois au point même d'où elles sont parties pour la découvrir ; elles ont , d'ailleurs , des marques sûres pour la reconnaître , qui manquent à tous ceux qui l'ont reçue de la seule autorité des préjugés.

Érasme , dans un âge qui excuse tout , ne promet pas cependant cet heureux retour ; né avec de l'esprit , il sert de preuve qu'il y a des vérités qu'on ne connaît que par le cœur. Semblable à ceux qui , n'ayant point d'oreille , font des systèmes ingénieux sur la musique , ou prennent le parti de nier l'harmonie , et disent qu'elle est arbitraire et idéale , Érasme ose assurer que la vertu n'est qu'un fantôme ; il est très-persuadé que les grands hommes sont ceux qui ont su le plus habilement tromper les autres. César , selon lui , n'a été clément , Marius sévère , Scipion modéré , que parce qu'il convenait ainsi à leurs intérêts ; il croit que Caton et Brutus auraient été de petits-mâtres dans ce siècle , parce qu'il leur eût été plus honorable et plus utile de l'être. Si on lui nomme M. de Turenne ou le maréchal de Vauban , si sincèrement vertueux malgré la mode , il n'estime pas de tels personnages , qui

n'ont été grands, dit-il, que par instinct, et les traite de petits génies, avec quelques femmes de ses amies qui ont de l'esprit *comme les anges*. En un mot, il est convaincu qu'on ne fait de véritablement grandes choses que par réflexion, et rapporte tout à l'esprit, comme tous ceux qui manquent par le cœur, et qui, croyant ne dépendre que de la raison, sont éternellement les dupes de l'opinion et du plus petit amour-propre.

## XVI.

## CALLISTHÈNE.

Callisthène ne connaît pas le plaisir qu'il peut y avoir dans un entretien familier, et à épancher son cœur dans le secret. S'il est seul avec une femme ou avec un homme d'esprit, il attend avec impatience le moment de se retirer. Quoiqu'il soit assez vif, laborieux, pénétrant, d'un esprit orné et agréable, il paraît ennuyé et froid; il est grand parleur, mais il ne parle point; il bâille, il regarde sa montre; il se lève et il se rassoit: on sent qu'il n'est point à sa place, et que quelque chose lui manque. Il lui faut un théâtre, une école, et un peuple qui l'entourne; là, il parle seul et longtemps, et parle quelquefois avec force et avec sagesse. Les obligations indispensables de sa place,

ses études, ses distractions, ses attentions scrupuleuses pour les grands, la préoccupation de son mérite ne lui laissent pas le loisir de cultiver ses amis, ni même d'avoir des amis. Il est ivre de ses talents et de la faveur du public. Le commerce des grands, qui le recherchent, lui a fait perdre le goût de ses égaux. Il s'ennuie de ceux qu'il estime, lorsqu'ils n'ont que de l'agrément et du mérite, quoiqu'il ne prime lui-même que par cet endroit : et, n'honorant que la vertu, il ne néglige que les vertueux. Laborieux d'ailleurs, pénétrant, d'un esprit facile et orné, fécond par sa vivacité et sa mémoire, mais sans invention ; tel qu'il faut pour tromper les yeux du peuple et pour captiver ses suffrages.

## XVII.

## L'ÉTOURDI.

Il n'y a pas longtemps qu'étant à la Comédie à côté d'un jeune homme qui faisait du bruit, je lui dis : Vous vous ennuyez ; il faut écouter une pièce quand on veut s'y plaire. — Mon ami, me répondit-il, chacun sait ce qui le divertit : je n'aime point la comédie, mais j'aime le théâtre ; je n'y écoute rien, parce qu'il faut trop d'efforts pour s'amuser de l'esprit d'autrui ; mais j'y vois du monde, j'y trouve mes amis ; cela m'amuse à ma manière, et

vous êtes bien fou d'imaginer d'apprendre à quelqu'un ce qui lui plaît. — Cela peut bien être, repris-je, mais je ne savais pas que vous vinssiez à la comédie pour avoir le plaisir de l'interrompre. — Et moi je savais, me dit-il, qu'on ne sait ce qu'on dit quand on raisonne des plaisirs d'autrui; et je vous prendrais pour un sot, mon très-cher ami, si je ne vous connaissais depuis longtemps pour le fou le plus accompli qu'il y ait au monde. — En achevant ces mots, il traversa le théâtre, et alla baiser sur la joue un homme grave, qu'il ne connaissait que de la veille.

## XVIII.

## ALCIPPE.

Alcippe a pour les choses rares cet empressement qui témoigne un goût inconstant pour celles qu'on possède. Sujet, en effet, à se dégoûter des plus solides, parce qu'il a moins de passion que de curiosité pour elles; peu propre, par défaut de réflexion<sup>1</sup>, à tirer longtemps des mêmes hommes et des mêmes choses de nouveaux usages; sobre et naturel dans son goût, mais plus touché du merveilleux que du grand<sup>2</sup>; laissant emporter son es-

<sup>1</sup> VARIANTE : « Par stérilité. »

<sup>2</sup> VARIANTE : « Mais touché quelquefois dans ses lectures du bizarre et du merveilleux. »

prit, qui manque naturellement un peu d'assiette, au plaisir rapide de la surprise; dominé volontairement par son imagination, et cherchant dans le changement, ou par le secours des fictions, des objets qui réveillent son ame trop peu attentive et vide de grandes passions; cependant, ami du vrai, capable de concevoir le grand et de s'y élever, mais trop paresseux et trop volage pour s'y soutenir; hardi dans ses projets et dans ses doutes, mais timide à croire et à faire; défiant avec les habiles, par la crainte qu'ils n'abusent de son caractère sans précaution et sans artifice; fuyant les esprits impérieux qui l'obligent à sortir de son naturel pour se défendre, et font violence à sa timidité et à sa modestie; épineux par la crainte d'être dupe, quelquefois injuste; comme il craint les explications par timidité ou par paresse, il laisse aigrir plusieurs sujets de plainte sur son cœur, trop faible également pour vaincre et pour produire ces délicatesses : tels sont ses défauts les plus cachés. Quel homme n'a pas ses faiblesses? Celui-ci joint à l'avantage d'un beau naturel un coup d'œil fort prompt et juste; personne ne juge plus sainement des choses au degré où il les pénètre, mais il ne les suit pas assez loin; la vérité échappe trop promptement à son esprit naturellement vif, mais faible, et plus pénétrant que profond. Son goût, d'une justesse rare sur les choses de sentiment, saisit

avec peine celles qui demandent de la réflexion, ou qui sont simplement ingénieuses. Trop naturel pour être affecté de l'art, il ignore jusqu'aux bienséances ; estimable par cette grande et précieuse simplicité, par la noblesse de ses sentiments, par la vivacité de ses lumières, et par des vertus trop aimables pour être exprimées<sup>1</sup>.

## XIX.

L'HOMME DU MONDE<sup>2</sup>.

Un homme du monde n'est pas celui qui connaît le mieux les autres hommes, qui a le plus de prévoyance ou de dextérité dans les affaires, qui est le plus instruit par l'expérience ou par l'étude ; ce n'est ni un bon économiste, ni un savant, ni un politique, ni un officier éclairé, ni un magistrat laborieux ; c'est un homme qui n'ignore rien, mais qui ne sait rien ; qui, faisant mal son métier, quel qu'il soit, se croit très-capable de celui des autres ; un

<sup>1</sup> VARIANTE : «... Estimable par cette grande et précieuse simplicité, par la droiture de ses sentiments, et par ces lumières d'instinct, que la nature n'a point accordées aux esprits subtils, et aux cœurs nourris d'artifices. »

<sup>2</sup> C'est une leçon plus complète du Caractère intitulé *le Mérite frivole* dans nos éditions précédentes.

homme qui a beaucoup d'esprit inutile, qui sait dire des choses flatteuses qui ne flattent point, des choses sensées qui n'instruisent point, qui ne peut persuader personne, quoiqu'il parle bien; doué de cette sorte d'éloquence qui sait créer ou relever les bagatelles, et qui anéantit les grands sujets; aussi pénétrant sur le ridicule et sur le dehors des hommes, qu'il est aveugle sur le fond de leur esprit; un homme riche en paroles et en extérieur, qui, ne pouvant primer par le bon sens, s'efforce de paraître par la singularité; qui, craignant de peser par la raison, pèse par son inconséquence et ses écarts; plaisant sans gaieté, vif sans passions; qui a besoin de changer sans cesse de lieux et d'objets, et ne peut suppléer par la variété de ses amusements le défaut de son propre fonds. Si plusieurs personnes de ce caractère se rencontrent ensemble, et qu'on ne puisse pas arranger une partie, ces hommes qui ont tant d'esprit, n'en ont pas assez pour soutenir une demi-heure de conversation, même avec des femmes, et ne pas s'ennuyer d'abord les uns des autres. Tous les faits, toutes les nouvelles, toutes les plaisanteries, toutes les réflexions, sont épuisés en un moment. Celui qui n'est pas employé à un quadrille ou à un quinze, est obligé de se tenir assis auprès de ceux qui jouent, pour ne pas se trouver vis-à-vis d'un autre homme qui est auprès du feu, et auquel il n'a rien à dire. Tous



ces gens aimables qui ont banni la raison de leurs discours, font assez voir qu'on ne peut s'en passer : le faux peut fournir quelques discours qui piquent la surface de l'esprit ; mais il n'y a que le vrai qui pénètre le cœur, qui intéresse, et qui ne s'épuise jamais.

## XX.

## THRASILLE, OU LES GENS A LA MODE.

Thrasille n'a jamais souffert qu'on fit de réflexions en sa présence, et qu'on eût la liberté de parler juste. Il est vif, léger, vain, caustique et railleur ; n'estime et n'épargne personne, change incessamment de discours, ne se laisse ni manier, ni user, ni approfondir, et fait plus de visites en un jour que Dumoulin<sup>1</sup> ou qu'un homme qui sollicite pour un grand procès. Ses plaisanteries sont amères ; il loue rarement, et pousse l'insolence jusqu'à interrompre ceux qui sont assez complaisants pour le louer lui-même ; il les fixe, et détourne la tête. Il est dur, avare, impérieux ; il a de l'ambition par arrogance, et quelque crédit par audace. Les femmes le courent, il les joue ; il ne connaît

<sup>1</sup> *Dumoulin*, dont le vrai nom est *Molin* (N.), célèbre médecin, mort à Paris, en 1755, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, sans postérité, et riche de seize cent mille livres. — B.

pas l'amitié; il est tel que le plaisir même ne peut l'attendrir un moment <sup>1</sup>.

## XXI.

PHOCAS, OU LA FAUSSE SINGULARITÉ<sup>2</sup>.

Le faux me déplaît et me blesse, sous quelque figure qu'il se présente. Pendant que des hommes,

<sup>1</sup> VARIANTE : [ « Sa conversation est un tissu de plaisanteries et d'épigrammes; il ne rit pas de ses bons mots, mais rit encore moins de ceux d'un autre; il dit, indifféremment et sans égards, du mal de tout le monde, et ne pense quelque bien que de lui-même. Il entame à la fois mille sujets, et n'en suit aucun; quand il sent qu'il est au bout de son esprit, il se hâte de quitter ceux qui pourraient s'en apercevoir, et transporte ailleurs son mince bagage. Il n'a point d'amis dans le monde; il n'en a pas besoin, il est lui-même son propre flatteur, son admirateur, son ami intime. Quoiqu'il soit bien traité de quelques femmes, il n'a jamais eu la faiblesse d'en aimer aucune. Il est dur, insolent, ivre de ses bonnes fortunes et de son petit personnage. Il a de l'ambition par arrogance, et quelque crédit par audace; mais il est méprisé ou haï de la plupart des hommes; car pourrait-on s'attacher à celui que non-seulement l'amitié; mais l'amour même n'a jamais pu attendrir? » ]

<sup>2</sup> Il y a, dans les manuscrits, sous le nom de *Timagène*, une autre version qui n'est que le canevas de celle-ci. — Nous l'avons donnée dans nos éditions de 1821 et de 1823. — B.

complaisants par goût et avec dessein , embrassent sans choix les idées de tout le monde , qui croirait qu'on en trouvât d'autres , qui se piquent de ne penser en rien comme personne , et de n'emprunter de personne leurs opinions ? Ne parlez jamais d'éloquence à Phocas , ou , si vous voulez lui complaire , ne lui nommez pas Cicéron , il vous ferait d'abord l'éloge d'Abdallah , d'Abutaleb et de Mahomet , et vous assurerait que rien n'égale la sublimité des Arabes . Si l'on remet au théâtre quelque vieille comédie , dont l'auteur soit depuis longtemps oublié , c'est cette pièce qu'il préfère et qu'il admire entre toutes ; il trouve que le roman en est ingénieux , les vers et les situations inimitables . Lorsqu'il est question de la guerre , ce n'est ni du vicomte de Turenne ni du grand Condé qu'il lui faut parler ; il met bien au-dessus d'eux d'anciens généraux , dont on ne connaît que les noms et quelques actions contestées ; enfin , en toute occasion , si vous lui citez deux grands hommes , soyez sûr qu'il choisira toujours le moins illustre pour en faire son héros . Homme des plus médiocres à tous égards , il pense follement se rendre original à force d'affectation , et ne vise à rien de plus . Il évite de se rencontrer avec qui que ce soit , et dédaigne de parler juste , pourvu qu'il parle autrement que les autres ; il se fait aussi une étude puérile de n'être point suivi dans ses discours , comme un homme qui ne

pense et ne parle que par soudaines inspirations et par saillies; dites-lui sérieusement quelque chose de sérieux, il répondra par une plaisanterie; parlez-lui de choses frivoles, il entamera un discours sérieux; il ne daigne pas contredire, mais il interrompt à tout propos; souvent aussi, au lieu de vous répondre, il détourne les yeux, comme un homme occupé d'idées plus profondes; il a l'air distrait, aliéné, et une contenance dédaigneuse. Son rôle est de paraître dominé par son imagination, et de n'avoir point d'oreilles pour l'esprit d'autrui; il est bien aise de vous faire ainsi comprendre que vous ne dites rien qui l'intéresse, parce qu'il est trop au-dessus de vos conceptions; ses discours, ses manières, son ton, son silence même, tout vous avertit que vous n'avez rien à dire qui ne soit usé pour un homme qui pense et qui sent comme lui. Faible esprit, qui, ne croyant pas qu'on puisse attacher par le mérite, imagine qu'on peut imposer par des airs, et qu'on peut être singulier en s'éloignant de la raison.

## XXII.

[LE RIEUR.]

[Un homme qui veut rire, en dépit du bon sens, n'attend pas de trouver du ridicule pour le relever;

il le cherche où il n'est pas, il en invente, et travestit tout pour cela. Quoiqu'il y ait peu de choses risibles dans ce monde, comme il y en a peu d'admirables, le rieur veut pourtant qu'on se moque des choses les plus ordinaires et les plus naturelles, et ne souffre point qu'on en traite aucune sérieusement; il ignore que le ridicule, dont il fait son fonds, ne peut tout au plus que servir d'amusement momentané à un homme raisonnable. « Votre air  
 « moqueur est plutôt celui d'un satyre que d'un  
 « philosophe;... ce genre humain dont vous riez,  
 « c'est le monde entier avec qui vous vivez, c'est  
 « la société de vos amis, c'est votre famille, c'est  
 « vous-même... Si vous entriez dans un hôpital de  
 « blessés, ririez-vous de voir leurs blessures?...  
 « Vous auriez honte de votre cruauté, si vous aviez  
 « ri d'un malheureux qui a la jambe coupée, et  
 « vous avez l'inhumanité de vous moquer du monde  
 « entier qui a perdu la raison!... *O Démocrite,*  
 « vous dites quelquefois des vérités; mais vous  
 « n'aimez rien, et le mal d'autrui vous réjouit.  
 « C'est n'aimer ni les hommes, ni la vertu qu'ils  
 « abandonnent. » Voilà ce que je dirais à ceux qui  
 rient, avec le charmant auteur des *Dialogues*<sup>1</sup>. Je  
 leur dirais encore : qu'il s'en faut de beaucoup que

<sup>1</sup> Fénelon; *Dialogues des morts* (Démocrite et Héraclite). — G.

tout soit risible dans les hommes; que nous avons nos vertus et nos vérités, parmi beaucoup de vices et d'erreurs; que ce n'est pas une moindre folie de prendre tout en riant, que de prendre tout sérieusement; que tout ce que la nature a fait est à sa place, tel qu'il doit être, et qu'il est aussi sot d'en rire que d'en pleurer. Que fera-t-il celui qui traite ainsi toutes choses en badinant? S'il ne voit plus rien de sérieux, et qui vaille la peine qu'on s'en occupe, où seront ses plaisirs, où seront ses devoirs? Il n'est plus propre ni aux affaires, ni à la politique, ni aux sciences et aux arts, il devient inutile à la société, et, en même temps, inutile à lui-même; car où prendra-t-il de quoi remplacer ce qu'il quitte? qui lui donnera des choses plus estimables que celles qu'il dédaigne? Pense-t-il s'élever au-dessus de la nature en la méprisant, et le malade, qui rit de la santé, en est-il plus sain? ]

### XXIII.

HORACE, OU L'ENTHOUSIASTE<sup>1</sup>.

Horace se couche au point du jour, et se lève quand le soleil est déjà sur son déclin; il aime les

<sup>1</sup> *Horace* ouvre la série des caractères *actifs* que nous avons annoncée. Voir la note de la page 146.

ombres et la solitude ; les rideaux de sa chambre demeurent fermés jusqu'à ce que la nuit approche ; il lit aux flambeaux pendant le jour, afin d'être plus recueilli, et, la tête échauffée par sa lecture, il lui arrive de quitter son livre, de monter sur sa cheminée sans dessein, et de s'y tenir, un pied en l'air. Il se parle à lui-même, il s'interroge et se répond ; son ame ne peut durer sans passion, et, à défaut d'objets qui le touchent, son imagination en forge de faux, qu'elle embellit de ses qualités. On l'a vu autrefois à Rome, pendant les chaleurs de l'été, se promener toute la nuit sur les ruines, s'asseoir parmi les tombeaux, et interroger ces débris ; là, se transportant tout à coup au temps des guerres civiles, il appelle Sylla et Marius, et marche l'épée à la main ; il rencontre alors un Anglais, que ses insomnies obligent à se promener à la même heure ; Horace, qui croit que cet homme peut avoir quelque grand dessein, lui dit quelque chose en passant, pour entrer en conversation ; mais l'Anglais répond dans sa langue, et passe sans s'arrêter. Une autre fois, Horace étant au bal, trouve une femme masquée qui lui parle : charmé de quelque plaisanterie assez piquante qu'elle lui fait, il se prévient aussitôt pour elle ; il la trouve belle, naïve, et pleine d'esprit ; il en est ensorcelé jusqu'à ce qu'elle se démasque, et qu'il voie qu'elle n'a pas plus de beauté ni de jeunesse que d'esprit. C'est ainsi qu'Horace,

l'homme du monde dont l'imagination va le plus vite, prête à tous les objets les qualités qu'il leur désire; il est vrai qu'il se dégoûte aussi, en un moment, de ce qu'il a recherché avec le plus de vivacité, parce qu'il n'y trouve jamais tout ce que son esprit trop ardent lui a promis. Une autre fois, sur ce qu'il entend dire qu'un ministre a parlé librement au prince en faveur de quelque innocent, Horace lui écrit avec transport, et le félicite, au nom du peuple, d'une belle action qu'il n'a pas faite. On lui reproche ses extravagances, et il les avoue; il se raconte lui-même si naïvement, qu'on lui pardonne, et que ceux qui l'écoutent se sentent pénétrés de ses sentiments; il rit de ses aventures, et elles ne sont jamais plus plaisantes qu'entre ses mains. D'ailleurs, il parle quelquefois avec tant de justesse et de sens, qu'on est malgré soi entraîné, et qu'on se reproche d'en avoir usé trop précipitamment; mais, à peine cette naïveté et cette sagesse l'ont rétabli dans l'esprit de ceux qui l'écoutent, il revient peu à peu à son caractère, et se laisse reprendre à sa manie. Par son éloquence vive et forte, il prend sur l'esprit des autres l'ascendant qu'il n'a pas sur le sien; ceux qui s'étaient moqués de ses chimères deviennent quelquefois ses prosélytes, et, plus enthousiastes que lui, ils répandent ses sentiments et sa folie.



## XXIV.

[HÉGÉSIPPE<sup>1</sup>.]

[Hégésippe passe avec rapidité d'un sentiment violent dans son contraire, et ses passions s'épuisent par leur propre vivacité. Faible et fort, animé des moindres succès et consterné des moindres disgrâces, la joie excessive le jette en peu de temps dans la tristesse, l'espérance dans l'abattement, et la haine assouvie éveille en lui l'extrême pitié. Il est sujet à se repentir sans mesure de ce qu'il a désiré et exécuté sans modération; prompt à s'enflammer, il ne peut subsister dans l'indifférence; quand les choses lui manquent, son imagination ardente l'occupe en secret des objets que son cœur demande, et toutes ses visées sont extrêmes comme ses sentiments; il estime peu ce qu'il ne désire ou n'admire point, et il regarde sans intérêt ce qu'il ne regarde pas avec passion. Il passe avec rapidité d'une idée à une autre, et il épuise en un instant le sentiment qui le domine; mais personne n'entre avec plus de vérité dans le personnage que ses passions lui font jouer, et il est presque sincère

<sup>1</sup> C'est une nuance plus forte du morceau qui précède. Vauvenargues aime à revenir sur un même caractère, pour en montrer les divers côtés. — G.

dans ses artifices, parce qu'il sent, malgré lui, tout ce qu'il veut feindre. C'est l'homme le moins propre aux affaires qui demandent de la suite et de la patience; qui s'attache et se dégoûte le plus promptement; qui pousse le plus vivement un intérêt unique, et qui est le plus incapable d'en conduire plusieurs à la fois; qui néglige entièrement les petites choses, ou qui s'en inquiète outre mesure; qui présume le plus de soi dans ses projets, mais qui imagine toujours plus qu'il ne peut exécuter; destiné par la nature à commettre de grandes fautes, parce qu'il conçoit trop vivement, et qu'il entreprend avec témérité ce qu'il a conçu avec transport; cependant, d'un courage vrai et altier, qui embrasse par réflexion les affaires mêmes dont il désespère par sentiment; qui, rebuté quelquefois par les plus légers obstacles, cependant, ne fléchit pas, d'ordinaire, sous les plus grands; intrépide dans le désespoir, il oppose la résolution et la prudence aux infidélités de son humeur; il tire de ses faiblesses mêmes des vertus, et répare, par la sagesse de son esprit, les inégalités de son cœur. Les âmes égales sont souvent médiocres; il faut savoir estimer les hommes qui s'élèvent par saillies à toutes les vertus, quoiqu'ils ne s'y puissent tenir; leur cœur s'élance vers la générosité, vers le courage, vers la compassion, et retombe ensuite dans les mouvements contraires. De telles vertus, pour être

subites, ne sont point fausses; elles vont quelquefois plus loin dans l'héroïsme que la modération et la sagesse, qui, plus asservies aux lois communes, n'ont ni la vigueur, ni la hardiesse, qui sont la marque de l'indépendance.]

## XXV.

## TITUS, OU L'ACTIVITÉ.

Titus se lève seul et sans feu pendant l'hiver; et, quand ses domestiques entrent dans sa chambre, ils trouvent déjà sur sa table un tas de lettres, qu'il a écrites aux flambeaux, et qui attendent la poste. Né avide d'action, il se couche tard, et dort peu; sa tête, échauffée par le travail, agite son sommeil des inquiétudes qui l'occupent pendant le jour. Il commence à la fois plusieurs ouvrages qu'il achève avec une rapidité inconcevable, et que son génie impatient ne lui permet pas de polir. Quelque chose qu'il entreprenne, il lui est impossible de la retarder; une affaire qu'il remettrait l'inquiéterait jusqu'au moment qu'il pourrait la reprendre. Occupé de soins si sérieux, on le rencontre pourtant dans le monde comme les hommes les plus désœuvrés; il ne se renferme pas dans une seule société, il en cultive en même temps plusieurs<sup>1</sup>. Tout l'at-

<sup>1</sup> VARIANTE : « Incapable de se fixer à quelque art, à

tire, rien ne l'arrête, et sa vaste imagination fait errer ses vœux et ses soins sur tous les objets qui intéressent les hommes. Il entretient des relations sans nombre au dedans et au dehors du royaume. Il a voyagé, il a écrit, il a été à la cour et à la guerre; il a excellé en plusieurs métiers; il connaît tous les hommes et tous les livres; il a aimé tous les plaisirs, mais sans jamais négliger ses affaires. Les heures qu'il est dans le monde, il les emploie à former des intrigues et à cultiver ses amis; la conversation même n'est pas un délassement pour lui: il ne parle point, il négocie, il flatte, il cabale; il ne comprend pas que les hommes puissent parler pour parler, ou agir seulement pour agir, et l'on voit que son ame souffre quand la nécessité et la politesse le retiennent inutilement<sup>1</sup>. S'il recherche quelque plaisir, il n'y emploie pas moins de manége que dans les affaires les plus sérieuses; et cet usage qu'il fait de son esprit l'occupe plus vive-

« quelque affaire, ou à quelque plaisir que ce puisse être,  
 « il cultive en même temps plusieurs sociétés et plusieurs  
 « études; son esprit ardent et insatiable ne lui laisse point  
 « de repos. »

<sup>1</sup> VARIANTE : « Quand la tyrannie des bienséances le  
 « retient avec des hommes inutiles, dont il n'a rien à tirer,  
 « ses pensées s'égarerent ailleurs, ses yeux sont distraits,  
 « son visage est sensiblement altéré, et on voit, sans beau-  
 « coup de peine, que son ame souffre. »

ment que le plaisir même qu'il poursuit. Sain et malade, il conserve la même activité; il va solliciter pour un procès le jour qu'il a pris médecine; une autre fois, il fait des vers avec la fièvre; et, quand on le prie de se ménager, de s'arrêter : *Hé!* dit il, *le puis-je un moment? vous voyez les affaires qui m'accablent!* quoique, au vrai, il n'en ait aucune qui ne soit tout à fait volontaire. Épuisé par une maladie dangereuse, il se fait habiller pour mettre ses papiers en ordre; il se souvient des paroles de Vespasien, et, comme cet empereur, veut mourir debout. L'âge même ne peut éteindre cette ardeur inquiète qui use ses jours, ni donner des bornes à son ambition, à ses voyages, et à ses intrigues.

## XXVI.

L'HOMME PESANT<sup>1</sup>.

Au contraire, un homme pesant se lève le plus tard qu'il peut, dit qu'il a besoin de sommeil et qu'il faut qu'il dorme pour se porter bien. Il évite d'aller et d'agir, préfère aux plaisirs turbulents le repos et la résidence, et ne se soucie pas même de changer d'oisivetés ni de lieux. Il est toute la ma-

<sup>1</sup> Ce Caractère est une version plus complète du *Paresseux* des éditions précédentes.

tinée à se laver la bouche ; il tracasse en robe de chambre, prend du chocolat ou du thé à plusieurs reprises, ne dîne point parce qu'il n'en a pas le temps, et ne sort jamais qu'à la nuit. Il parle peu, et lourdement ; s'il lui vient quelque chose d'obligant à dire à quelqu'un, il se consulte s'il le dira, et, pendant qu'il délibère, on a changé de conversation. S'il va voir une jeune femme, que cette visite importune, mais qui ne veut pas que personne sorte mécontent d'auprès d'elle, il lui laisse toute la peine de l'entretenir ; elle fait des efforts visibles pour ne pas laisser tomber la conversation ; l'indolent ne s'aperçoit pas que lui-même parle peu, ou ne parle point ; il ne sent pas qu'il pèse à cette jeune femme ; il s'enfonce dans son fauteuil, où il est à son aise, où il s'oublie, et n'imagine pas qu'il y ait au monde quelqu'un qui ennuie, ou qui soit incommode ; il rêve, il sommeille, il digère, il sue d'être assis ; et son ame, qui est entièrement ramassée dans ses durs organes, pèse sur ses yeux, sur sa langue, et sur les imaginations les plus actives de ceux qui l'écoutent. Les objets ne font qu'errer sur la surface de son esprit ; ses sens sont comme liés par la force de quelque charme invincible, et tous les objets qui intéressent les hommes passent devant lui comme un rêve qui s'enfuit sans laisser de trace, et s'évanouit sans retour ; pendant qu'un homme qui l'attend chez lui, et auquel il a

donné heure pour finir une affaire importante, ne peut comprendre ce qui le retarde. De retour chez soi, on lui dit que cet homme a fort attendu et s'en est enfin allé; il répond qu'il n'y a pas grand mal, et commande qu'on le fasse souper<sup>1</sup>. Malheureux d'ignorer les craintes, les désirs et les inquiétudes qui agitent les autres hommes, puisqu'il ne jouit du repos qu'au prix plus touchant des plaisirs!

<sup>1</sup> VARIANTE : « Un homme est chez lui, à qui il a donné  
 « heure pour une affaire; il arrive deux heures après le  
 « rendez-vous; il tire sa montre, il est tout étonné qu'il  
 « soit si tard, et que son homme ne soit pas encore venu;  
 « on lui répond qu'il est venu, mais qu'il s'en est allé avec  
 « quelque impatience, après avoir longtemps attendu; le  
 « paresseux ne se trouble point de ce contre-temps, et  
 « dit que son affaire se fera tout aussi bien un autre jour.  
 « S'il lit une tragédie, il suit exactement la division des  
 « actes, et ne l'achève qu'en cinq jours; si on lui prête un  
 « livre, il le laisse perdre, ou n'en rend, bien longtemps  
 « après, que la moitié, parce que l'autre s'est usée entre  
 « ses mains, ou entre les mains de ses gens. Il entre quel-  
 « quefois en colère, pour des bagatelles; mais, le plus  
 « souvent, il ne suit que son indifférence, et laisse faire  
 « des sottises irréparables à ses enfants, pour ne pas se  
 « donner la peine de les reprendre; quelque malheur qu'il  
 « arrive à lui ou aux siens, il s'en console aisément, et  
 « déclare que la vie est trop courte pour s'affliger. Tout  
 « est désordre et dérangement dans sa maison; on n'y  
 « mange jamais deux fois à la même heure, et chacun y  
 « fait ce qu'il veut; si bien que ses valets eux-mêmes

## XXVII.

[EROX, OU LE FAT<sup>1</sup>.]

[Erox est un fat qui caresse, en particulier, le même homme qu'il va désavouer en public, et qu'il affectera de traiter sans politesse et sans égards, pour jouer lui-même l'homme d'importance. La fortune a mis en lui l'insolence à défaut de cœur, et l'effronterie au lieu de courage; vide et desséché au dedans, lorsqu'il paraît plein au dehors, il porte sur son front et sur ses lèvres toute sa joie et toute sa suffisance; mais il en rabat en lui-même, car, au fond, il n'est ni heureux ni content de lui. Il a médiocrement d'esprit, mais beaucoup d'amour-propre devant le monde, et, quoiqu'il veuille paraître assuré de son mérite, il appréhende le ridicule comme un déshonneur; la plus légère improbation l'aigrit, et la plaisanterie la plus douce l'embarasse; il a cependant lui-même la raillerie amère, et ce commerce désagréable qui vient d'une hu-

« s'ennuient de la liberté qu'il leur laisse; ils se lassent  
 « d'une vie si peu réglée, et sortent d'une maison où ils  
 « ont trop de temps pour réfléchir. Pauvre être, sans ver-  
 « tus et sans vices, et qui ne connaît ni les biens, ni les  
 « maux de la vie, ni le plaisir, ni la gloire! »

<sup>1</sup> Le Caractère que les diverses éditions donnent sous le titre de *l'Important* n'est qu'un fragment de celui-ci. — G.



meur mécontente et jalouse. Il a l'entendement assez net, mais étroit, et il est plus juste dans ses expressions que dans ses idées. La roideur de caractère qu'il affecte fait haïr ses sincérités et sa probité fastueuses, et ses manières dures l'ont empêché aussi de réussir auprès des femmes. Ce sont là les plus grands chagrins qu'il ait éprouvés dans sa vie, mais ils ne l'ont pu corriger de ses défauts; suivi de toutes les erreurs de la jeunesse dans un âge déjà avancé, il joue encore l'important dans un petit cercle, ou parmi les siens, et ne peut se passer du monde, qui est son idole. Il n'a point d'amis, mais il veut faire croire qu'il n'en a pas besoin, et qu'il se suffit à lui-même; aussi dépourvu de fermeté que d'agrément, c'est un malheureux à qui, malgré ses grands airs, la nature n'a pas même accordé de vices assez forts pour le faire craindre.]

## XXVIII.

[VARUS, OU LA LIBÉRALITÉ.]

[Varus hait le faste inutile, et la profusion sans dessein; il est vêtu simplement, il marche à pied; il aime l'ordre dans ses affaires, et fait des retraites à la campagne, afin de moins dépenser; mais il est tendre pour les malheureux, libéral et prodigue pour les intérêts de sa fortune, reconnaissant des plus petits services, bienfaisant envers tous ceux

qui souffrent. S'il a de l'argent à donner à un homme qui ne fait aucune difficulté d'en recevoir, qui est, d'ailleurs, pauvre et de petite condition, la seule crainte de Varus, c'est de donner à ce misérable d'une manière qui lui fasse sentir son état; il l'embrasse, il lui serre les mains, il s'excuse, en quelque manière, de son propre bienfait; il lui dit que tout est commun entre des amis, et, ces manières affectueuses élevant l'ame du malheureux, comme il s'excuse à son tour sur sa misère qui l'oblige à demander, Varus lui répond : « Mon « ami, les hommes n'ont attaché de la honte à recevoir que pour se venger de la peine qu'ils ont « à donner; mais croyez qu'il faut plus de générosité pour accepter les secours d'un ami, que pour « les lui fournir. » Tout ce qui peut s'obtenir par de l'argent, et mérite, d'ailleurs, d'être recherché, est à Varus; car il emprunte, au besoin, dans des occasions importantes, et ne fait aucune difficulté de se déranger pour se satisfaire à propos, ou pour satisfaire des amis. Comme il n'est pas né riche, il est réduit à devoir beaucoup; mais il ne manque jamais à personne; il paye au temps marqué, et toutes les bourses lui sont ouvertes, parce que l'on connaît sa probité, et que l'ordre extérieur de sa conduite le fait paraître à son aise, lorsqu'il est le plus obéré; c'est ainsi qu'il peut suffire à ses largesses et à son bon cœur. Mais aussi, lorsque

quelqu'un, qui entend parler de sa générosité, prétend en faire sa dupe, comme c'est l'ordinaire des coquins, qui se croient toujours plus fins que les honnêtes gens, Varus, qui sait démêler les pensées les plus secrètes, et qui connaît à fond les hommes, pénètre aisément l'intention de celui-ci, et se plaît à le jouer. Au lieu de lui donner le temps de faire sa proposition, il le devance et lui dit : « Hé! mon « ami, vous sortez bien matin de chez vous? auriez-  
« vous quelque affaire un peu pressée, et cherche-  
« riez-vous, par hasard, un honnête usurier? Vous  
« aurez, par ma foi, bien de la peine, car je sais  
« des gens qui, depuis trois semaines, cherchent  
« cent pistoles, et ne les peuvent trouver, avec des  
« gages. » Le fourbe, qui est honteux et embarrassé d'être deviné, car le moyen de démonter un homme qui est préparé, c'est de le prévenir, le fourbe répond qu'à la vérité il a perdu de grandes sommes au jeu depuis quelques jours, mais qu'il est assez heureux pour avoir payé. Content de l'avoir dé-routé, Varus feint de le croire, et lui parle le plus civilement du monde; mais ils sont déjà levés et près de la porte, lorsque l'emprunteur, qui a regret à sa mauvaise honte, et qui est, d'ailleurs, un peu remis par les assurances de Varus, lui dit : « Je  
« suis fâché d'avoir payé un tel, car il ne me reste  
« pas un écu; si vous pouviez me prêter quatre  
« pistoles, je vous les rendrai demain matin. — Hé!

« mon ami, reprend Varus, est-il possible qu'un  
 « homme comme vous ait besoin de quatre pistoles ?  
 « Comment vous laissez-vous réduire jusque-là ? et  
 « à quoi vous sert d'avoir tant d'esprit ? Qu'en  
 « faites-vous ? où l'employez-vous ? — Je ne sais  
 « trop, mais vous me ferez très-grand plaisir, si  
 « vous voulez me prêter ces quatre pistoles. — Oh !  
 « pour cela, mon bon ami, il m'est tout à fait im-  
 « possible, car c'est de moi que je vous parlais  
 « tout à l'heure : je cherche de l'argent depuis un  
 « mois, et je suis consolé, en voyant qu'un homme  
 « comme vous est aussi à bas que moi. » Ensuite,  
 il le reconduit, et l'accable de ces protestations que  
 les fourbes emploient si volontiers, et qu'ils sont  
 toujours si surpris de trouver dans les gens droits<sup>1</sup>.]

## XXIX.

[POLIDORE, OU L'HOMME FAIBLE.]

[Polidore est d'un caractère faible et violent ; il a une fierté opiniâtre, mais sans fermeté et sans vigueur. Il raille contre ses dieux, mais il frissonne en secret d'horreur ; il est offensé par quelques

<sup>1</sup> Il suffit de se rappeler les passages que nous avons vus plus haut, sur *la libéralité*, ainsi que le Caractère de *Clazomène*, qui, lui aussi, était *obéré*, et mourait *sans laisser assez de bien pour payer ses dettes*, pour reconnaître encore Vauvenargues dans ce portrait.

paroles méprisantes, mais il fléchit et il dissimule; inquiet ensuite de ce qu'on en pourra penser, il demande raison de son injure d'une voix couverte et hésitante, et se fait grièvement blesser de plusieurs coups; c'est ainsi qu'il ne sait ni pardonner ni punir, et qu'il ne peut ni vaincre, ni faire éclater à propos sa colère. L'impuissance de son courage irrite encore ses ressentiments, et il hait d'autant plus ceux qu'il craint. Sa faiblesse ne peut supporter l'idée d'aucune de ces fautes inévitables dont la vie des hommes les plus sages n'est jamais exempte, et, s'il a fait une fausse démarche, ou essuyé quelque dégoût, il projette aussitôt de se retirer à la campagne, pour y ensevelir cette honte imaginaire, et là, le dépit et la mélancolie le rongent tour à tour. Au moindre revers de fortune, son imagination ne sait plus où se tenir ni où se prendre, et il perd à la fois la prospérité et le courage. Il s'inquiète et il se tourmente pour les plus petites affaires; il ne peut se résoudre ni à les entreprendre, ni à les négliger; son ame succombe sous le poids de son indécision et de son indolence, fatiguée de ce qu'elle veut et ne peut mettre à fin. Persuadé que ses gens d'affaires abusent de sa négligence, il n'a pas la force de les en convaincre, et s'il a grondé un valet, il craint ensuite d'en être quitté; ses enfants eux-mêmes ne peuvent savoir les sujets de plainte qu'il a contre eux; il garde dans

sa famille un silence froid et sévère. Si quelqu'un vient à lui pour une affaire, il refuse d'abord les conditions les plus honnêtes, puis, quand il les a refusées, il les regrette. Quoique assez éloigné de l'avarice, il a de la peine à se dessaisir; la vue des misérables le trouble et l'afflige, sans le déterminer à les soulager; à force de différer de faire du bien à ceux qu'il aime, il les éloigne quelquefois de lui, comme il perd souvent ses vengeances pour les avoir retardées. Il n'a dans l'esprit que tout juste la force nécessaire pour supporter les humiliations qui l'accablent; son caractère est de flotter entre toutes les vertus et tous les vices, de ne pouvoir suivre ni ses passions, ni sa raison, ni sa commodité, ni ses devoirs, ni la vérité, ni l'erreur, mais de céder au caprice des événements, et de se partager toute sa vie entre les sentiments les plus contraires; car l'ordre sévère des Dieux ne lui a dispensé que des vertus aussi stériles et aussi impuissantes que ses vices. Les hommes de ce caractère n'obéissent jamais, dans le peu d'actions qu'ils produisent, qu'à l'habitude, à l'exemple, aux préjugés, et à la crainte des jugements du monde; ils n'osent pas le mal, et ils ne font pas le bien; toute leur étude est de cacher aux autres et à eux-mêmes la faiblesse et la timidité de leur génie. Ce n'est pas que leur naturel n'agisse sourdement sur leur conduite; mais ce faible instinct, qu'ils n'osent

avouer, se renferme dans d'étroites limites qu'il ne franchit point. On juge et on mesure ces hommes-là d'un regard, et ils fournissent aussi peu à la satire qu'au panégyrique.]

## XXX.

## [L'HOMME INCONSÉQUENT.]

[Tel homme paraît avoir réellement plus d'un caractère. Une puissante imagination fait prendre à son ame la forme de tous les objets qui l'affectent; il étonne tout à coup le monde par des actions de générosité et de courage qu'on n'attendait pas de lui; l'image de la vertu échauffe, élève, attendrit, maîtrise son cœur; il reçoit l'empreinte des plus grands exemples, et il les surpasse. Mais, quand son imagination s'est refroidie, son courage baisse, sa générosité tombe; les vices opposés à ces vertus se saisissent de son esprit et de son ame, et, après l'avoir un moment dominé, ils cèdent à d'autres objets. Les démarches des gens de ce caractère n'ont aucune correspondance les unes avec les autres; elles ne se ressemblent pas plus que leurs pensées, qui varient sans cesse; elles tiennent, en quelque manière, de l'inspiration. Imprudent qui se fie à leurs paroles et à leur amitié; ils ne sont pas trompeurs, mais ils sont inconstants. On ne peut dire qu'ils aient l'ame grande, ou forte, ou faible,

ou légère ; c'est une imagination rapide et impérieuse qui règne souverainement sur tout leur être , qui soumet leur génie , et qui leur prescrit tour à tour ces belles actions et ces fautes, ces hauteurs et ces petitesesses , ces empressements et ces dégoûts , enfin toutes ces conduites différentes , qu'on accuse à tort de fausseté ou de folie.]

## XXXI.

[LYCAS, OU L'HOMME FERME.]

[Lycas associe à une ame fière , hardie et impétueuse, un esprit de réflexion et de profondeur qui modère les conseils de ses passions, qui le détermine par des motifs impénétrables , et le fait marcher à ses fins par plusieurs routes. C'est un de ces hommes à la vue longue , qui considèrent de loin la suite des choses ; qui achèvent toujours un dessein commencé ; qui , pour atteindre leur objet , savent fléchir et résister à propos ; qui sont capables, je ne dis pas de dissimuler ou un malheur ou une offense, mais de s'élever au-dessus, au lieu de s'y laisser abattre ; ames profondes , indépendantes par leur fermeté à tout oser ou à tout souffrir, qui , soit qu'elles résistent à leurs penchants par prévoyance , soit qu'elles se relâchent , par hauteur et par un secret sentiment de leurs ressources , sur ce qu'on appelle prudence, trompent toujours, dans



le bien comme dans le mal, les conjectures des plus pénétrants ; tant l'habitude qu'elles ont de se posséder apporte de tempéraments à ce qu'elles veulent bien laisser paraître de leur caractère et de leurs passions dominantes <sup>1</sup>.]

## XXXII.

[TRYPHON.]

[Tryphon a l'esprit si court, et, d'ailleurs, si plein de lui-même, qu'il n'a jamais fait attention aux intérêts, à la condition et au caractère des autres hommes ; il ne sait point traiter avec eux, ni placer ce qu'il leur dit ; il offense ceux qu'il veut plaisanter, et n'oblige point ceux qu'il veut louer, en sorte qu'il ne gagne ni les uns ni les autres, et qu'il perd tous ses soins. S'il parle à un homme de mérite, mais sans naissance, de quelque affranchi que le prince vient de mettre en place, il lui dit d'abord que personne n'honore comme lui le mérite, mais que ces places-là ne sont pas faites pour un homme de basse extraction. A un homme dont il a besoin et qui se pique de qualité, il dit, à table, devant des femmes et des petits-mâîtres : *Vous avez eu un grand magistrat dans*

<sup>1</sup> Voyez, tome I<sup>er</sup>, page 141, *Sur la fermeté dans la conduite*.

*votre famille*, et, le voyant rougir jusqu'aux yeux, il le fait remarquer à tout le monde, en le louant de sa modestie. A-t-il envie de s'attacher quelqu'un, il lui prodigue d'abord les caresses les plus outrées; mais, comme sa vanité ne peut se refuser un bon mot, il lui échappe une raillerie qui offense cet homme, et qui le lui fait perdre à jamais. Une autre fois, engagé, dans une affaire embarrassante, à consulter une personne sage, il l'aborde avec ces paroles : *Vous qui avez l'esprit géométrique...*, et il lui donne ainsi l'exclusion pour tout autre genre d'esprit; il dit à un jeune homme frivole qu'il est un *Caton*; d'un autre, que l'on accuse d'être léger, il assure qu'il n'est pas sérieux, et lui reproche ainsi son caractère, en voulant le justifier. Il n'est pas plus heureux à parler de lui qu'à parler aux autres : si quelqu'un lui fait compliment et le loue, il s'excuse, prie qu'on l'épargne, et demande qu'on détourne la conversation de ce qui le touche; et, quand on lui obéit, il reprend lui-même le discours qu'il s'était pressé d'interrompre, se loue en termes plus forts, ne tarit plus, et rebute ceux qui l'écoutent par les fatuités et les forfanteries qu'il leur raconte; puis, lorsqu'il a épuisé son apologie, il déclare qu'il ne hait rien tant que de parler de soi. Il fait mettre dans la gazette les détails enflés d'une petite action de guerre où il a eu quelque part, et il écrit à ses amis : *Vous aurez peut-être*

*entendu parler de notre dernière aventure; je vous prie d'employer vos soins pour assoupir ces bruits; je n'aime point à faire parler de moi; et il apprend ainsi à tous ce qu'ils auraient toujours ignoré.]*

## XXXIII.

[L'ESPRIT DE MANÈGE<sup>1</sup>.]

[Celui qui a l'esprit de manège, et qui connaît les hommes, n'a pas besoin des artifices vulgaires de la flatterie pour surprendre les cœurs; il a l'air ouvert, ingénu et familier; il n'étale point non plus une vaine pompe d'expression, il ne sème pas ses discours de petites fleurs et de traits, qui ne serviraient qu'à faire paraître son esprit, sans intéresser celui des autres. Il ne raconte point, il ne plaisante point; il ne prend pas la parole dans un cercle pour arrêter sur lui seul l'attention de toute l'assemblée, et prévaloir sur les autres; mais, là où le hasard le fait rencontrer, à table, en voyage,

<sup>1</sup> Voici encore un portrait où il faut reconnaître Vauvenargues, ou, au moins, son idéal. Déjà, nous avons appelé sur ces *Caractères* l'attention du lecteur; nous l'appelons particulièrement sur ces deux pages, qui comptent parmi les meilleures. Ce style ne ressemble pas à celui de La Bruyère; il n'en a ni l'agrément ni les surprises; mais j'ose dire qu'il est aussi vigoureux peut-être, et, en tout cas, plus sobre, plus grave et plus sain. — G.

au chauffoir<sup>1</sup> de la Comédie, dans l'antichambre du ministre, ou dans les appartements du prince, s'il se trouve à côté d'un homme qui soit en état de l'écouter, il le joint, s'empare de lui, l'entame par l'endroit sérieux et sensible de son esprit, l'oblige à s'épancher, excite, réveille en son cœur des passions et des intérêts qui étaient endormis, ou qu'il ne se connaissait pas, prévient ses pensées ou les devine, et s'insinue, en un moment, dans son entière confiance. Il sait gagner ainsi ceux qu'il ne connaît pas, comme il sait conserver ceux qu'il s'est acquis. Il entre si avant dans le caractère des personnes qui l'écoutent, ce qu'il leur dit est si justement mesuré sur leurs pensées et leurs sentiments, que toute autre personne n'y entendrait rien, on n'y prendrait point de goût. Aussi aime-t-il les entretiens à deux; cependant, s'il est obligé par les circonstances de parler devant plusieurs personnes de mœurs ou d'opinions différentes, ou s'il doit prononcer entre deux hommes qui ne s'accordent point sur quelque objet, comme il connaît les diverses faces des choses humaines, comme il sait épuiser le pour et le contre du même sujet, mettre tout dans le meilleur jour, et rapprocher les contraires, il saisit en peu de temps le secret endroit par où l'on peut concilier des opinions extrêmes,

<sup>1</sup> On dirait aujourd'hui *au foyer*. — G.

et il conclut de manière qu'aucun de ceux qui s'en sont rapportés à ses lumières ne le désavoue. Il ne sait point briller dans un souper et dans une conversation coupée, interrompue, où chacun suit sans considération les vivacités de son imagination ou de son humeur; mais l'art de plaire et de dominer dans un entretien sérieux <sup>1</sup>, les douces complaisances, et les charmes d'un commerce engageant et séducteur, sont les dons aimables que la nature lui a dispensés; l'homme du monde le plus éloquent quand il faut fléchir une ame hautaine ou exciter un homme faible, consoler un malheureux ou inspirer du courage et de la confiance à une ame timide et réservée <sup>2</sup>, il sait attendrir, abattre, convaincre, échauffer, selon le besoin; il a cette sorte d'esprit qui sert à gouverner le cœur des hommes, et qui est propre à toutes les choses dont la fin est noble, utile et grande.]

<sup>1</sup> Dans une lettre à madame d'Espagnac, écrite le 6 octobre 1796, c'est-à-dire près de cinquante ans après la mort de Vauvenargues, Marmontel conserve un souvenir bien vif et bien présent des entretiens de Vauvenargues avec Voltaire. — Voyez cette lettre au tome 1<sup>er</sup>, parmi les pièces à la suite de la Notice sur Vauvenargues.

<sup>2</sup> Pour achever la ressemblance, notons que c'est là, précisément, l'objet que se propose Vauvenargues dans les *Conseils à un jeune homme*, dans les *Réflexions sur divers sujets*, dans les *Discours sur la Gloire*, sur les *Plaisirs*, dans les *Maximes*, on pourrait dire dans presque tous ses ouvrages. — G.

## XXXIV.

## ERGASTE, OU L'OFFICIEUX PAR VANITÉ.

Ergaste n'avait ni esprit ni passions, mais une excessive vanité qui lui tenait lieu d'ame, et qui était le principe de tout ce qu'on voyait en lui, sentiments, pensées, discours; c'était là tout son fonds et tout son être. Il n'aimait ni les femmes, ni le jeu, ni la musique, ni la conversation; tous les hommes, tous les pays, tous les livres lui étaient égaux, il n'aimait rien. Il n'avait que cette passion démesurée d'éblouir et de plaire, qui possède si souverainement les ames faibles; tout ce qui donne de la considération dans le monde lui était également propre, et il n'y cherchait que cela. Empressé, par cette raison, à faire valoir ses petits talents, servant beaucoup de gens sans obliger personne, facile et léger, il promettait en même temps à plusieurs personnes ce qu'il ne pouvait tenir qu'à une seule. Un étranger arrivait dans la ville; Ergaste, ne le connaissant point, allait le voir le premier, lui offrait ses chevaux et sa maison, et faisait redemander à son ami une remise<sup>1</sup> qu'il l'avait forcé de prendre peu auparavant. Toujours vain et pré-

<sup>1</sup> On dirait aujourd'hui *un remise*, ou mieux *une voiture de remise*. — G.

cipité dans ses actions, il ne peut faire aucune démarche avec profit, et il est aussi peu capable de bien faire que de bien penser.

## XXXV.

## CYRUS, OU L'ESPRIT AGITÉ.

Cyrus cache sous un extérieur simple et calme un esprit ardent et inquiet; il a, au dehors, cette insensibilité et cette indifférence qui couvrent si souvent une ame blessée et fortement occupée au dedans<sup>1</sup>. Plus agité dans le repos que dans l'action, son esprit remuant et ambitieux le tient appliqué sans relâche, et, lorsque les affaires lui manquent, il se lasse et se consume dans la réflexion. Trop libre et trop hardi dans ses idées pour donner des bornes à ses passions, plus près d'aimer les vices forts que les vertus faibles, il suit avec indépendance tous ses sentiments, et subordonne toutes les règles à son instinct<sup>2</sup>, comme un homme qui se croit maître de son sort et ne répond qu'à soi de sa conduite<sup>3</sup>. Dénué des petits talents, qui sou-

<sup>1</sup> VARIANTE : « Modéré au dehors, mais extrême; toujours occupé au dedans. »

<sup>2</sup> Rapprochez du XIV<sup>e</sup> Caractère (*Thyeste*). — G.

<sup>3</sup> VARIANTE : « Et se confie au penchant invincible de son naturel. » — AUTRE VARIANTE : « Et se confie à son naturel présomptueux et inflexible. »

lèvent les hommes médiocres dans les conditions subalternes, et qui ne se rencontrent pas avec des passions si sérieuses; supérieur à cette réputation qu'on acquiert par de frivoles agréments, et à cette fortune qui se renferme dans l'enceinte d'une ville ou d'une petite province, fruit ordinaire d'une sagesse assez bornée; éloquent, simple, véhément, profond, pénétrant, et impénétrable à ses amis mêmes; né avec le discernement des hommes, découvrant sans envie le mérite des autres, et confiant au sien; insinuant et hardi, également propre à persuader par la force de la raison et par les charmes de la séduction; fertile et puissant en moyens pour plier les faits et les esprits à ses fins; vrai par caractère, mais faisant de la vérité même un artifice, et plus dangereux lorsqu'il dit la vérité, que les plus trompeurs ne le sont par les déguisements et le mensonge, c'est un de ces hommes que les autres hommes ne comprennent point, que la médiocrité de leur fortune déguise et avilit, et que la prospérité seule peut développer et mettre à leur place<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Nos éditions de 1821 et de 1823 renferment, sous le titre de *CYRUS, ou l'Esprit extrême*, une variante incomplète de ce caractère; nous ne la reproduisons pas.



## XXXVI.

[MÉNALQUE, OU L'ESPRIT MOYEN<sup>1</sup>.]

[Ménalque était toujours heureux dans ses entreprises, parce qu'elles étaient toujours proportionnées à ses moyens. Il faisait peu de mal, parce qu'il faisait peu de bien; il commettait peu de fautes, parce qu'il n'avait pas cette chaleur de sentiment et cette hardiesse d'esprit qui poussent à tenter de grandes choses. Il avait l'esprit sâr et judicieux dans sa sphère, mais sans finesse et sans profondeur; le goût des détails, une assez longue expérience des choses du monde, la mémoire prompte, fidèle, et un coup d'œil assez vif, mais au delà duquel il ne voyait plus. Accoutumé à la clarté de ses propres idées, il ne démêlait qu'avec peine ce qui était fin et enveloppé, et l'on était étonné qu'un homme qui concevait et s'exprimait si nettement, ne pût guère aller plus loin que sa première idée et sa première vue. Incapable de se passionner dans les affaires, il conservait toujours une humeur libre qui se prêtait, sans effort, aux différents devoirs de son ministère; il avait tou-

<sup>1</sup> Voici encore une des meilleures pages de Vauvenargues. Le lecteur contemporain n'aura qu'à consulter ses souvenirs, ou à regarder autour de lui, pour s'assurer que le type de ce portrait si fin et si vrai n'est pas perdu. — G.

jours la possession de son esprit et de son jugement; la modération et l'égalité de son caractère le rendaient constant dans ses résolutions. Il changeait sans peine d'application et de travail; il paraissait né pour remplir avec distinction les emplois subalternes, qui renferment beaucoup de minuties; il n'imaginait point, n'inventait point; il allait aux routes battues, et se laissait porter sans résistance au cours capricieux des événements; mais il suivait avec célérité le fil des choses, et exécutait avec prudence tout ce qui ne demandait qu'un sens droit et une habitude ordinaire des affaires. Sa pénétration et son goût, joints au bonheur de sa mémoire, se portaient avec une indifférente facilité sur toutes choses; mais il n'avait point cette véritable étendue de génie qui, saisissant les objets avec leurs rapports, les embrasse tout entiers et réunis, et c'est ainsi qu'il avait des connaissances presque universelles, sans qu'on pût dire qu'il eût l'esprit vaste, contrariété assez ordinaire. Mais il rachetait ces défauts par les qualités qui donnent le succès; il était enjoué, plaisant, laborieux; d'une conversation légère et agréable, d'une repartie vive, quoiqu'il parlât sans feu et sans énergie; enfin à cette sagesse précieuse qui plaît aux esprits modérés, il joignait ces agréments variés qui usurpent si souvent la place des talents solides et leur enlève la faveur du monde et les récompenses des princes.]

## XXXVII.

## THÉOPHILE OU L'ESPRIT PROFOND.

Théophile a été touché, dès sa jeunesse, de cette grande et louable curiosité de connaître le genre humain et le différent caractère des nations<sup>1</sup>; mais, en remplissant cet objet, il n'a pas négligé les hommes avec qui il devait passer la plus grande partie de sa vie, car il ne ressemble point à ceux qui entreprennent de longs voyages, pour voir, disent-ils, d'autres mœurs, et qui n'ont jamais dé-mêlé celles de leur propre pays. Poussé par ce puissant instinct, et peut-être aussi par l'erreur de quelque ambition plus secrète, il a consumé ses beaux jours dans l'étude et dans les voyages, et sa vie, toujours laborieuse, a toujours été agitée. Né avec une pénétration singulière, profond et adroit, il ne parle point sans dessein, et il n'a pas de l'esprit pour ennuyer; son esprit perçant et actif a tourné de bonne heure son application du côté des grandes affaires et de l'éloquence solide; il est simple dans ses paroles, mais hardi et fort; il parle quelquefois avec une liberté qui ne peut lui nuire, et qui écarte la défiance de l'esprit d'autrui. La nature a mis dans son cœur ce désir de s'insinuer

<sup>1</sup> Vauvenargues avait un grand goût pour les voyages.

et de descendre dans le cœur des hommes, qui inspire et enseigne les séductions les plus secrètes de l'éloquence; il paraît d'ailleurs comme un homme qui ne cherche point à pénétrer les autres, mais qui suit la vivacité de son humeur. Quand il veut faire parler un homme froid, il le contredit vivement pour l'animer, il l'engage insensiblement à des discours où il est obligé de se découvrir, et si celui-ci dissimule, sa dissimulation et son silence parlent à Théophile, car il sait les choses que l'on cache, et il profite presque également de la confiance et de la dissimulation, de l'indiscrétion et du silence, tant il est difficile de lui échapper. Il tourne, il manie un esprit, il le feuillette, si j'ose ainsi dire, comme on parcourt un livre qu'on a dans ses mains, et qu'on ouvre à l'endroit qu'il plaît<sup>1</sup>; et cela d'un air si naïf, si peu préparé, si rapide, que ceux qu'il a surpris par ses paroles se flattent eux-mêmes de lire dans ses plus secrètes pensées. Comme il ne perd jamais de temps en vains discours, et ne fait ni fausses démarches ni préparations inutiles, il a l'art d'abrégger les affaires les plus contentieuses, les négociations les plus difficiles, et son génie flexible se prête à toute sorte de caractères, sans quitter le

<sup>1</sup> VARIANTE : « Comme on discute un livre qu'on a sous les yeux, et qu'on ouvre à divers endroits. »

sien; il est l'ami tendre, le père, le conseil et le confident de ceux qui l'entourent; on trouve en lui un homme simple, sans ostentation, familier, populaire; quand on a pu le voir une heure, on croit le connaître; mais son caractère est de dé mêler les autres hommes, et de n'en être pas dé mêlé<sup>1</sup>. Théophile est la preuve que l'habileté n'est pas uniquement un art, comme les hommes faux se le figurent; une forte imagination, un grand sens, une ame éloquente, subjuguent sans efforts et sans finesse les esprits les plus gardés, les plus défiants, et la supériorité d'esprit nous cache bien plus sûrement que le mensonge et la dissimulation, toujours inutiles au fourbe contre la prudence.

## XXXVIII.

[EURYMAQUE, OU LE FOURBE.]

[Eurymaque ne reconnaît pour vice que l'imprudence, et pour vertu que l'habileté, et ce qu'il entend par habileté, c'est la fourberie. Il s'est exercé

<sup>1</sup> VARIANTE : « Tous ceux qui l'entendent parler se contentent aussitôt à lui, parce qu'ils se flattent d'abord de le connaître; sa simplicité leur impose, son esprit profond ne peut être ainsi mesuré. La force et la droiture de son jugement lui suffisent pour pénétrer les autres hommes, mais il échappe à leur curiosité, sans artifice, par la seule étendue de son génie. »

de bonne heure à feindre et à tromper, et n'a jamais fait obéir ses passions qu'à la loi de son intérêt. Ni la haine, ni l'amitié, ni la reconnaissance, ni la vengeance, n'ont pu le détourner un moment de cette unique fin; il trahit son bienfaiteur, en même temps qu'il caresse son ennemi, et il sert sans aimer, comme il nuit sans haïr. Il cache ses noirs desseins sous une politesse étudiée; il est délié, souple et secret. Insolent avec ceux qui fléchissent, bas avec ceux qu'il peut craindre; complaisant pour le succès, et impitoyable pour l'infortune, il n'aspire qu'à profiter également du bien ou du malheur de tous, qu'à se prévaloir de leurs fautes, qu'à les engager dans ses pièges, qu'à les perdre par les fausses promesses, par la flatterie, par les dons intéressés, par le mensonge, par la calomnie, et, enfin, par la violence ouverte, quand les détours seraient inutiles. Si content qu'il soit de lui-même, et quoi qu'il puisse présumer de son mérite, je dirai à Eurymaque que le fourbe a ordinairement peu d'esprit; il est rempli de petites finesses inutiles ou pernicieuses; il veut perdre celui dont il a besoin, et, s'il est découvert, il est perdu lui-même; il ment, lorsqu'il lui serait plus avantageux d'être sincère; il fait un ridicule emploi de toutes ses ruses pour pénétrer un homme qui n'a nul dessein de se cacher, et, si celui-ci dédaigne de remarquer ses petites manœuvres, il a

la grossière vanité de l'en faire lui-même apercevoir, puis, il se glorifie de sa frivole et infructueuse habileté, qui n'a trompé que lui. Il blanchit ainsi dans l'art misérable de tromper, dominé et rampant, sans avancer d'un pas sa fortune ; la faiblesse effective de son caractère le réduit à craindre le courage de ceux dont il a méprisé la probité, et la prospérité inespérée de ses concurrents lui enseigne enfin, à sa ruine, combien la droiture naturelle d'une ame élevée, lorsqu'elle est soutenue de quelque vigueur, est plus redoutable que les sourds artifices et la basse industrie d'un malhonnête homme.]

## XXXIX.

## TURNUS, OU LE CHEF DE PARTI.

Turnus est le médiateur des esprits contraires, et, en quelque sorte, le centre de ceux qui, par le caractère de leurs sentiments ou par l'opposition de leur fortune, ont besoin d'un milieu qui les rapproche et qui les concilie. Deux hommes qui ne se comprennent point, ou qui se haïssent et s'envient, trouvent tous les deux auprès de lui la justice qu'ils se refusent, l'estime qu'ils se doivent, et, les prenant au point qui les réunit, Turnus s'empare également d'eux, et les fait concourir à une même fin. Sans quitter son caractère, il entre naturellement dans le secret des cœurs ; il se prête

aisément à tous , et sait supporter les défauts de ceux qui lui sont attachés. La sincérité, la bonne foi paraissent inspirer tous ses discours; il sait attendre , dissimuler, souffrir, entreprendre, oser, conseiller, parler et se taire; il mûrit longuement un dessein, ou se détermine sur-le-champ, quand il le faut; les événements ne le surprennent point; il les prévoit ou il les répare; il ne se décourage ni de ses mauvais succès, ni de ses fautes, ni des fautes de ses amis, qu'il n'abandonne ou ne désavoue jamais; enfin, il est aussi patient contre l'obstacle, qu'il est décidé dans l'exécution. Il estime les hommes, non pas selon leur fortune, mais selon leur courage et la force de leur caractère; il préfère les sages à ceux qui n'ont que de l'esprit, et les jeunes gens ambitieux aux vieillards qui n'ont que de la sagesse, parce que la jeunesse est plus agissante, plus hardie dans ses espérances, plus généreuse dans sa conduite, et plus sincère dans ses affections. Quiconque a de la résolution, et l'audace de bien faire, peut se jeter avec confiance entre ses bras; il sert ses amis dans leurs peines, dans leurs disgrâces, et dans leurs plaisirs; il entre dans l'intérêt de leurs affaires; son esprit, fécond en ressources, leur ouvre des voies faciles pour aller à leurs fins, et il engage tous ses amis à se servir les uns les autres, comme il les sert lui-même. Ceux qui sont pauvres ou dérangés tirent



des secours de ceux qui sont riches, et leur rendent d'autres offices par retour. Ainsi, sans orgueil et sans faste, Turnus est adoré d'un grand parti, avant que ceux qui le composent sachent même que c'est un parti; aucun n'a son secret, mais il est sûr de tous, et lorsqu'il sera temps d'agir, il n'aura qu'à se mettre à leur tête, et ils le suivront avec joie; nul ne manquera à son chef, à son bienfaiteur, à son ami. La réputation de son mérite et ses insinuations lui ont concilié un très-grand nombre de ces hommes sages, qui ont toujours de l'autorité dans le public, quoiqu'ils n'occupent pas les premières places. Si les ennemis de Turnus répandent qu'il trame quelque dessein contre la république, ses amis se rendent garants de son innocence, sollicitent pour lui quand il est accusé, et détournent contre ses délateurs l'indignation publique. Il parvient peu à peu à un tel degré d'autorité, qu'il peut, sans imprudence, faire confiance de ses desseins; celui qui songerait à le trahir ne trouverait point de créance dans le peuple; mais nul n'y songe, car tous ont intérêt à sa fortune. Persuadé qu'on ne trompe que rarement les hommes sur leurs intérêts, sa politique est à ne jamais faire de dupes, et il emploie tout son esprit et toutes ses démarches à faire en sorte que ses créatures n'aient jamais avec lui qu'une même vue et qu'un même sort. Comme il a compris de bonne

heure qu'on ne pouvait rien entreprendre d'extraordinaire sans faire la guerre, il a joint à tant d'autres qualités une connaissance profonde de ce dur métier, et s'est fait dans l'armée la réputation d'un homme intrépide, mais calme, modeste, et aussi sévère à soi-même qu'indulgent aux autres<sup>1</sup>. Quoiqu'il soit savant, éloquent, courageux, et d'un beau nom, on ne fait attention à aucune de ces choses, lorsqu'on est avec lui; on n'est point occupé de sa personne, ni de son langage, ni de son savoir, mais des choses mêmes dont il parle; il atteint naturellement et sans effort à l'esprit et aux sentiments des autres hommes; ses paroles fortes et ingénues surprennent et enlèvent le cœur de ceux que l'autorité de ses emplois a déjà attachés à sa fortune<sup>2</sup>; il les gagne d'autant mieux qu'il sait

<sup>1</sup> VARIANTE : « Il s'est fait d'ailleurs à la guerre une « haute réputation qui orne ses autres vertus; car il a « compris de bonne heure que ceux qui commandaient « avec succès dans les armées, éclipsaient aisément les « politiques, et faisaient tomber leur crédit; et de plus, il « n'ignore pas que l'on ne peut rien entreprendre d'extra- « ordinaire sans faire la guerre. Mais, malgré le nom qu'il « s'y est fait, les plus vils citoyens sont moins modestes et « moins populaires, et l'on ne rencontre que lui sur le « forum, sous les portiques, et dans les plus humbles « maisons. »

<sup>2</sup> VARIANTE : « Son humanité, ses services et son élo- « quence ingénue lui assujettissent les cœurs. »

écouter ce qu'on lui dit, comprendre ce qu'on ne peut dire, et deviner les talents les plus cachés. S'il rencontre, à l'armée ou en voyage, un homme qui peut paraître de peu de poids, et dont tout autre que lui ne s'occuperait point, Turnus pénètre d'un coup d'œil son caractère, ses qualités, ses défauts, l'emploi qu'on en peut faire, et il inspire aussitôt à cet inconnu une confiance qu'il n'a jamais eue pour personne<sup>1</sup>. S'il s'arrête un seul jour dans une ville, il s'y fait, dans ce peu de temps, des admirateurs et des partisans passionnés; quelques-uns abandonnent leur province, dans la seule espérance de le retrouver, d'en être protégés dans la capitale, et ils ne sont pas trompés dans leur attente; Turnus les reçoit parmi ses amis, et il leur tient lieu de patrie. Il ne ressemble point à ces hommes qui, capables de quelques mouvements de générosité, et industrieux, par vanité, à se faire des créatures, les perdent par paresse ou par inconstance; qui, promettant toujours plus qu'ils ne tiennent, se font de secrets ennemis de ceux qui se sont trop flattés, offensent sans retour ceux qu'ils n'ont servis qu'à demi, et, croyant abuser tous les hommes, n'abusent qu'eux-mêmes; Turnus ne se dégoûte point des gens de mérite qu'il a séduits

<sup>1</sup> Rapprochez des XXXIII<sup>e</sup> et XXXVII<sup>e</sup> Caractères : *L'esprit de manège et Théophile.*

par ses adresses, et, comme il ne recherche point les hommes sans dessein, il ne les néglige jamais par légèreté. Une ame si belle trouve un charme secret à satisfaire son génie bienfaisant et accessible; Turnus est bon et humain; son esprit flexible sait prendre des formes trompeuses, mais il est droit et sincère; il est moins touché de l'éclat de sa fortune que du juste ascendant que la nature donne aux grandes ames sur les cœurs, et il épure par la hauteur de ses sentiments la forte ambition dont il est épris<sup>1</sup>. Si cependant la fortune, qui peut tout contre la prudence, fait qu'il est prévenu dans ses desseins, il avoue la plupart des faits qu'on lui impute, et les justifie par les lois, ou par la force de son éloquence; ses juges sont étonnés de sa sécurité, et attendris par ses discours; la cabale qui le poursuit, et qui veut sa perte, n'ose le laisser reparâître, ni l'interroger en public. Quoiqu'il soit convaincu d'avoir attenté contre la liberté, on est

<sup>1</sup> VARIANTE: « Turnus ne cultive les hommes que pour  
 « satisfaire son génie bienfaisant et accessible, pour les  
 « dominer par l'esprit, pour les surpasser en vertu, pour  
 « jouir de cet ascendant que la nature donne à la bonté  
 « sur les cœurs. Il est amoureux de l'empire que l'on peut  
 « acquérir par la raison et par les séductions de l'éloquence;  
 « ses paroles sont plus aimables que ses bienfaits mêmes,  
 « et sa haute naissance moins considérée que ses qualités  
 « personnelles. »

obligé de le faire mourir secrètement, et le peuple, qui l'adorait, demeure persuadé de son innocence<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Il est remarquable que ce morceau, celui de Lentulus qui précède, et ceux de Cléon et de Clodius qui suivent, commencent, comme tous les autres, par la description morale, mais finissent par le roman. Presque toujours, quand il traite des affections ambitieuses, Vauvenargues emploie ce procédé, qui donne à penser non-seulement sur la part d'imagination qu'il mêlait à l'observation des caractères, mais aussi sur les sourdes aspirations et les secrètes blessures de son cœur. Tourmenté lui-même, pendant toute sa vie, d'une ambition que le temps et les occasions ont trompée, et qui souvent, d'ailleurs, allait au delà du possible, il aime à parler de cette passion malheureuse et toujours comprimée, comme on aime à parler des affections déçues : il se console de la réalité par la fiction ; il idéalise ses espérances ou plutôt ses regrets, dans de grandes scènes imaginaires, où, au milieu de traits évidemment impersonnels et grossis à dessein, son propre personnage se retrouve encore. Qu'on rapproche de ces *Caractères* plusieurs *Réflexions* que nous avons désignées à leur place, et quelques *Dialogues*, entre autres celui de *Brutus et le jeune Romain* ; tous ces morceaux se tiennent, répondent à une même pensée, et trahissent dans Vauvenargues une agitation intérieure que, comme *Cléon*, il a dissimulée au dehors, et qui jusqu'à présent n'avait pas été soupçonnée. Vauvenargues est d'autant mieux reconnaissable peut-être, qu'il se croit mieux déguisé sous le costume romain, et ne s'inquiète plus du lecteur, qu'il croit avoir suffisamment dérouté. — G.

## XL.

[HERMAS, OU LA SOTTE AMBITION.]

[Hermas, peu considéré dans sa province, où la vertu est traversée par l'envie et, d'ailleurs, ne trouve guère d'emploi, est venu demander justice à Paris, la patrie commune des talents. Sa secrète ambition était de se produire dans le monde, et dans ce qu'on appelle *bonne compagnie*; il n'a rien négligé dans ce dessein, et s'il connaissait un homme de qualité pour l'avoir rencontré à l'armée ou en voyage, il le priait à souper avec un cortège d'amis, et allait régulièrement se faire refuser à sa porte deux fois par semaine. Hermas voulait aussi qu'on lui crût de l'esprit, et faisait des avances aux gens de lettres; il les abordait au spectacle, et entrait en conversation avec eux, sans les connaître; il faisait, d'ailleurs, des romans copiés de l'abbé Prévost, et dès qu'il paraissait un nouveau poëme dans le monde, on avait aussitôt d'Hermas une longue critique en prose, qu'on vendait au bout du pont Neuf ou à la porte du Palais-Royal. Hermas jouait aussi un jeu considérable, sachant que de tout temps le jeu a donné une entrée gracieuse dans le monde; mais il était si malheureux qu'il perdait son argent en mauvaise compagnie, sans que personne lui en sût gré. Bien des gens accep-

taient ses soupers, dont aucun ne voulait se charger de le présenter; il attendait toujours du temps ce qu'on refusait à son mérite; mais, tandis qu'il attendait, la pauvreté et la vieillesse s'étant inopinément offertes à lui, son cœur s'est serré de douleur, et voyant que les mêmes hommes auxquels il avait tout sacrifié ne faisaient aucune attention à sa ruine, il s'est retiré à la campagne, sous un toit détruit, d'où il n'aurait jamais dû sortir; il y vit dans l'obscurité et dans la misère, aussi oublié parmi les hommes que s'il n'avait jamais tenté de se pousser auprès d'eux.]

## XLI.

### CLÉON, OU LA FOLLE AMBITION.

Cléon, dévoré d'ambition, et plus passionné que prudent, a passé sa jeunesse dans l'obscurité, entre la vertu et le crime. Vivement occupé de sa fortune avant de se connaître, et plein de projets chimériques dès l'enfance, il se repaissait de ces songes dans un âge mûr; son naturel ardent et mélancolique ne lui permettait pas de se distraire de cette sérieuse folie. Il comprenait à peine que les autres hommes pussent être touchés par d'autres biens; et, s'il voyait des gens qui allaient à la campagne dans l'automne pour jouir des présents de la nature, il ne leur enviait ni leur gaieté, ni leur bonne chère,

ni leur liberté, ni leurs plaisirs. Pour lui, il ne se promenait point, il ne chassait point, il ne faisait nulle attention au changement des saisons, et le printemps n'avait à ses yeux aucune grâce. S'il allait quelquefois à la campagne, c'était pendant la plus grande rigueur de l'hiver, afin d'être seul, et de méditer plus profondément quelque chimère. Il était triste, inquiet, rêveur, extrême dans ses espérances et dans ses craintes, immodéré dans ses chagrins et dans ses joies; peu de chose abattait son esprit violent, et les moindres succès le relevaient. Si quelque lueur de fortune le flattait de loin, alors il devenait plus solitaire, plus distrait et plus taciturne; il ne dormait plus, il ne mangeait point; la joie consumait ses entrailles, comme un feu ardent qu'il portait au fond de lui-même. Il avait cette fierté tendre d'une ame timide, qui ne veut avouer ni sa défaite, ni ses espérances, ni la vanité de ses vœux; qui dissimule dans un long silence les injures et les faveurs de la fortune, trop faiblement pour vaincre et pour produire les agitations de son cœur, et les témérités de son courage. Ainsi, les soucis et les espérances le tenaient également aliéné; sa cruelle et triste ambition dévorait la fleur de ses jours; et, dans sa plus grande jeunesse, si quelqu'un, trompé par son âge, essayait de le divertir et d'ouvrir son ame à la joie, il sentait aussitôt en lui je ne sais quelle humeur chagrine et



hautaine, qui inspirait de la retenue, et qui repoussait le plaisir. A cette ambition effrénée il joignait quelque humanité et quelque bonté naturelle. Ayant rencontré à Venise un Français<sup>1</sup> autrefois très-riche, alors misérable et proscrit, le cœur de Cléon fut ému; et comme il venait de gagner deux cents ducats à un sénateur, il dit en lui-même : *Il n'y a qu'une heure que je n'avais pas besoin de cet argent*; et il le donna aussitôt à ce réfugié, avec des paroles plus touchantes que le bienfait lui-même. Celui-ci, pénétré d'un procédé si généreux, ne pouvait retenir quelques larmes, et il racontait sans déguisement à son bienfaiteur les fautes et les erreurs de sa jeunesse; mais Cléon, qui écoutait en silence, comme quelqu'un qui cherche une ressource à une fortune si déplorable, s'écrie tout à coup d'un air inspiré : « Auriez-vous le courage de tuer un « homme dont la mort importe à l'État et pourrait « finir vos misères? » L'étranger pâlit, et Cléon, qui observait alors son visage : « Je vois bien, mon « ami, que la seule pensée du crime vous effraye; je « vous estime plus de cette délicatesse dans une si « grande adversité, que je n'estime toutes les vertus « d'un homme heureux. Vous êtes humain dans la « pauvreté, et vous préférez l'innocence à la fortune; puissiez-vous fléchir sa rigueur! Allez, vous

<sup>1</sup> VARIANTE : « Un Suédois. »

« n'êtes pas si malheureux qu'on peut le croire. » En achevant ces mots, il le quitta brusquement, et partit de Venise sans l'avoir revu, laissant cet étranger dans une grande incertitude de ses sentiments, qui n'étaient pas même connus de ses plus intimes amis<sup>1</sup>; car la médiocrité de sa fortune l'ayant obligé de cacher l'étendue de son ambition et la violence de ses désirs, son sérieux ardent et austère passait pour sagesse, son inquiétude pour curiosité, et sa rêverie opiniâtre pour indifférence, tant les hommes sont peu capables de se concevoir les uns les autres<sup>2</sup>! Tels étaient l'esprit et les sentiments de Cléon. On raconte qu'étant attaqué dans la force de son âge d'une maladie de langueur, et sentant la mort approcher, il se repentit de n'avoir point assez aimé la vertu, qui l'aurait consolé de ses disgrâces, et l'aurait rendu supérieur à sa fortune; il avoua que l'ambition

<sup>1</sup> VARIANTE : « Ses amis ne pénétraient point le profond secret de son cœur. »

<sup>2</sup> Dans une autre version de ce Caractère, Vauvenargues ajoute ici, au portrait de Cléon, toutes les qualités d'esprit qu'il a mises ensuite sous le nom d'*Égée* (voir plus loin); or, si dans la pensée première de Vauvenargues, *Égée* et Cléon n'étaient qu'un seul et même personnage, et si, comme on n'en peut douter d'ailleurs, *Égée* n'est autre que Vauvenargues lui-même, la conclusion est facile à tirer — G.

avait fait de lui, non-seulement le plus malheureux, mais le plus insensé de tous les hommes; qu'il ne regrettait point l'autorité et les richesses que l'aveugle fortune dispense au hasard, qui coûtent des soins, des soucis et des remords; mais qu'il regrettait la bonté, la sincérité, la sagesse, qu'il pouvait cultiver sans peine dans la pauvreté, et qui l'auraient suivi jusqu'au tombeau.

## XLII.

## CLODIUS, OU LE SÉDITIEUX.

Clodius assemble chez lui une troupe de libertins et de jeunes gens accablés de dettes. Le sénat a fait une loi pour réprimer le luxe de ces jeunes gens et l'énormité des emprunts. Clodius leur dit :

« Mes amis, le sénat étend chaque jour sa tyrannie ;  
 « pendant qu'on vous impose un gouvernement si  
 « dur et si austère, vous flatteriez-vous d'être libres ?  
 « Marius a rempli Rome de carnage ; mais, au  
 « moins, la liberté régnait dans son parti ; Sylla  
 « réprima la licence du bas peuple ; mais il mit les  
 « emplois dans les mains les plus dignes, et il  
 « affranchit ses amis du joug des lois. Aujourd'hui,  
 « Caton et Cicéron croient rétablir la liberté en ré-  
 « tablissant les mêmes lois qui la détruisent ; ou  
 « plutôt, ils veulent régner à leur tour au nom de

« ces lois, et mettre dans la servitude les hommes  
 « courageux qu'ils appréhendent. On défend aux  
 « uns les plaisirs, on ferme aux autres les chemins  
 « de la fortune; on ôte à tous l'espérance de la  
 « gloire, on étouffe enfin toute vigueur et tout cou-  
 « rage sous des chaînes pesantes<sup>1</sup>; et cette servi-  
 « tude de chaque particulier, on ose la nommer  
 « liberté publique! Mes amis, vous ne voulez pas  
 « que des hommes soient vos maîtres; et qu'im-  
 « porte d'être l'esclave des hommes ou des lois,  
 « quand les lois sont plus tyranniques que ceux qui  
 « les violent? Est-ce à nous à subir le joug de  
 « quelques vieillards languissants? Croyez-vous que  
 « la nature fasse les faibles pour l'autorité, et les  
 « forts pour l'obéissance? Les faibles ne sont point  
 « à plaindre dans la dépendance; mais les forts ne  
 « la peuvent subir sans une insupportable violence.  
 « Donnons à ce peuple quelque exemple qui le  
 « réveille; donnons-lui, à notre tour, des lois  
 « douces, déposées dans des mains fermes. Ne  
 « craignez pas de le remuer jusqu'au fond, et n'allez  
 « pas penser que le bonheur des nations dépende  
 « de leur repos : les hommes ne haïssent point  
 « d'être agités, et l'action leur est aussi bonne que

1 VARIANTE : « On s'efforce d'anéantir le courage et  
 « l'esprit de tous, en tenant sous des lois étroites leur  
 « génie captif. »

« nécessaire. Le repos n'est que la langueur des  
 « corps politiques; les ambitieux, qui donnent le  
 « mouvement à ces corps, sont au genre humain  
 « ce qu'est à chacun de nous la chaleur du sang,  
 « qui distribue et retient la vie dans nos membres<sup>1</sup>.  
 « L'activité ne se trouve point dans les caractères  
 « modérés; le courage pour entreprendre n'est pas  
 « naturel aux esprits doux; en un mot, il n'appar-  
 « tient qu'aux ambitieux de commander. Il n'y a  
 « pas d'état qui dure sous des maîtres sans action  
 « et sans vigueur. »

Ainsi s'explique Clodius avec ses amis. Quand il est avec des personnes qui l'obligent à plus de retenue, il leur dit qu'on fait bien de réprimer le vice, mais qu'il faut avoir attention que le remède qu'on y apporte ne soit pas lui-même un plus grand mal. « La vertu, dit-il, est aimable par elle-même; que sert d'employer la force pour la persuader? Toute violence est odieuse, quelque juste qu'en soit le motif. Il faut faire sentir aux hommes l'erreur des plaisirs, les dommages de l'oisiveté, et l'utilité de la vertu; mais, au lieu de contenir le mérite dans des bornes étroites, il faut l'animer par l'espérance de la gloire, et ne point gêner son essor; car, pendant que la nature a

<sup>1</sup> VARIANTE : « Les ambitieux sont l'ame des corps politiques. »

« mis tant de diversité dans les esprits, dans les  
 « goûts et dans les talents; pendant que les moyens  
 « des hommes sont divers, et leurs forces inégales,  
 « vouloir les renfermer tous dans la même voie, et  
 « les ranger à la même règle, ce n'est ni savoir  
 « gouverner, ni se proportionner aux besoins et  
 « aux intérêts de la république<sup>1</sup>. Tous les citoyens  
 « ne peuvent être sages, et ceux mêmes qui sont nés  
 « vertueux ne peuvent avoir toutes les vertus; est-  
 « il juste de demander le courage à qui montre de  
 « l'équité; ou un esprit exempt de passion, à qui  
 « montre des talents sublimes? N'est-on pas trop  
 « heureux que les vertus se partagent et se balan-  
 « cent parmi les hommes, et faut-il prétendre qu'un  
 « seul les réunisse? Ce n'est pas être aussi bon  
 « qu'on le pense, de vouloir que tous les hommes  
 « soient bons au même degré; ce n'est pas être  
 « sage, de vouloir réprimer toutes les folies, et ce  
 « n'est pas être humain, de rendre les vertus trop  
 « difficiles, ou de les établir par la force. On hait  
 « les tyrans qui exigent un culte extérieur pour  
 « leurs personnes, ou quelque soumission pour  
 « leurs faiblesses; mais sont-ils moins tyrans, ceux

<sup>1</sup> VARIANTE : « Voyez la diversité que la nature a mise  
 « entre les hommes : est-il juste d'assujettir à la même  
 « règle tant de différents caractères? Peut-on obliger tous  
 « les hommes à marcher dans la même voie? »

« qui veulent tenir toutes les passions en captivité,  
 « qui contraignent tous les plaisirs et tous les goûts ;  
 « qui , non contents d'opprimer le dehors des  
 « hommes , veulent encore opprimer l'intérieur , et  
 « dominer jusque dans les actions et les pensées  
 « les plus secrètes ? Y a-t-il , enfin , quelque huma-  
 « nité à prosterner la nature humaine sous un joug  
 « si rude <sup>1</sup> ? »

Tels sont les discours les plus modérés de Clodius ; mais s'il se forme un parti dans la république qui ne tend rien moins qu'à sa ruine <sup>2</sup>, il excite les conjurés à l'avancer, et tâche d'étouffer leurs scrupules ou leurs remords. Il leur dit qu'il faut que tout change , que rien n'est stable , que le mouvement est une fatalité invincible ; que les opinions , et les mœurs qui dépendent des opinions , les hommes en place , et les lois qui dépendent des hommes en place , les bornes des États et leur puissance , l'intérêt des États voisins , tout varie nécessairement : « Or , ajoute-t-il , il est impossible  
 « qu'un État où tout varie , et qui voit tout varier  
 « autour de lui , ne change pas à son tour de gou-  
 « vernement ; et , de tous ces changements inévi-  
 « tables , il n'y en a aucun qui ne se fasse par la

<sup>1</sup> Presque toutes ces idées se retrouvent , au moins en substance , dans les *Maximes* de Vauvenargues. — G.

<sup>2</sup> Il faudrait : « Qui ne *tende* à rien moins. » — G.

« force ; car la séduction et l'artifice ne méritent  
« pas moins ce nom que la violence déclarée et  
« manifeste. Mes amis, continue-t-il, que tardez-  
« vous ? que craignez-vous ? Allez, l'éloquent l'em-  
« porte sur le discoureur, le courageux sur le faible,  
« et celui qui sait oser de grandes choses sur celui  
« qui n'a ni la hardiesse de les concevoir, ni la  
« force de les exécuter. N'appréhendez pas d'ail-  
« leurs que le peuple vous manque : je sais, comme  
« vous, que la coutume est tout, que tout peuple se  
« fait à sa condition et supporte patiemment les  
« choses qu'il trouve établies, comme nos esclaves,  
« nés dans l'opprobre, portent leurs fers sans mur-  
« mure ; mais, si vous abattez la tyrannie, doutez-  
« vous que ce peuple, qui baise à présent sa chaîne,  
« ne s'accoutume bientôt de même à la liberté ? Ce  
« peuple est avili ; mais, mes amis, c'est le gouver-  
« nement qui forme le caractère des nations ; c'est  
« le gouvernement qui a fait autrefois, à Carthage  
« tant de marchands, à Athènes tant d'orateurs, à  
« Lacédémone tant de guerriers ; changez avec moi  
« le nôtre, et tout sera changé. Si vous osez me  
« croire, nous formerons sur les ruines de l'ancienne  
« Rome un État nouveau, propre à faire de grands  
« citoyens dans tous les genres, favorable à tous les  
« plaisirs, secourable à toutes les vertus, et surtout  
« indulgent à toutes les passions. Quelle vaine  
« prudence pourrait donc arrêter vos desseins et



« vos courages? Craindriez-vous de troubler la paix  
 « de la patrie? Quelle paix, qui énerve les cœurs,  
 « et qui avilit les âmes dans un misérable esclavage!  
 « Estimez-vous tant le repos? et la guerre est-elle  
 « plus onéreuse que la servitude<sup>1</sup>? »

Ainsi Clodius met tout en feu par ses discours séditieux, et cause de si grands désordres dans la république, qu'on ne peut y remédier que par sa perte<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Vauvenargues dit de même dans sa 21<sup>e</sup> *Maxime* : « La guerre n'est pas si onéreuse que la servitude. » — G.

<sup>2</sup> Voilà encore une de ces *chimères* dont se repaissait Cléon. (Voir plus haut, page 227.) Ce morceau, écrit vers 1740, est plein de singuliers pressentiments; la voix de la Révolution, qui devait éclater cinquante ans après, et que rien n'annonçait encore, y gronde déjà sourdement. M. Sainte-Beuve, devant les années, et voulant, par hypothèse, marquer la place probable de Vauvenargues dans la Révolution, l'a mis à côté d'André Chénier; nous croyons que cette page, presque entièrement inédite, ajoutera à la pensée de l'éminent critique; il y a ici tel mot qui dépasse de bien loin André Chénier, et qui va presque jusqu'à Saint-Just. Reconnaissons, d'ailleurs, que le discours de Clodius est plein de force et d'accent. Vauvenargues ne pouvait lire Tite-Live et Salluste dans leur langue; je ne sais s'il les avait lus dans quelque traduction; mais on peut dire hardiment que, dans cette harangue, il n'est pas loin d'eux. — G.

## XLIII.

[ LES GRANDS<sup>1</sup>. ]

[ Les grands remarquent à peine la misère, les mœurs, les talents, les vertus et les vices des autres hommes; ils sont pour cela trop occupés d'eux-mêmes. Ils n'aperçoivent même pas ce qui est sous leurs yeux; ils ne voient pas au delà de leurs parents, des gens en place, de leurs familiers, de leurs flatteurs, et de leurs domestiques; le genre humain se renferme pour eux dans ce petit cercle de gens qui leur appartiennent par leur dépendance, ou qui hantent les cours; le reste leur

<sup>1</sup> Cette pièce et les trois qui suivent sont d'une couleur plus générale, et montrent que Vauvenargues avait la noble curiosité et le coup d'œil étendu des esprits supérieurs. On remarquera avec quel détachement philosophique le *marquis* de Vauvenargues parle des gens de qualité, dans un temps où les nobles ne faisaient pas encore bon marché de leur noblesse. On remarquera aussi les nuances différentes des trois premiers morceaux : Vauvenargues est sévère pour les grands, impitoyable pour les bourgeois; mais quand il arrive à la peinture de ces hommes déclassés, qui sont le rebut des sociétés, et dont, à ce moment-là, lui seul peut-être s'inquiétait, on sent que son cœur est ému d'une pitié profonde, en même temps que son esprit est saisi de tristesse et d'étonnement. — G.

échappe , et ne peut exciter ni leur estime , ni leur compassion , ni même leur curiosité. Surtout , ils détournent la vue des misérables ; comme ils n'ont jamais senti la pauvreté ni la douleur , ou ils n'y réfléchissent point , ou ils craignent d'être obligés d'y réfléchir. Ainsi , ils ont rarement assez d'esprit pour jouir de leur fortune , en la comparant à celle des autres hommes , et ils paraissent eux-mêmes se donner des bornes à plaisir. Ils sont aussi plus sujets à se corrompre , et on en voit peu qui soutiennent les espérances qu'ils avaient pu donner d'abord. Quelques-uns , pendant leur jeunesse , ont daigné descendre jusqu'au simple peuple ; la vivacité de leur ame et la chaleur de leur naturel leur faisaient alors surmonter les fiers et injustes préjugés de leur condition ; ils étaient accessibles et populaires ; comme on les considérait moins dans le monde , à cause de leur jeune âge , ils recherchaient plus vivement tous les suffrages , et ne regardaient pas encore la bonté et l'amour des hommes comme inutiles , ou au-dessous d'eux. Mais , à la fin , ils n'ont pu soutenir leur cœur aussi haut que leur rang ; ils se sont laissé prendre , à leur tour , par la flatterie et par l'éclat de leur fortune ; à force de voir le mérite , dénué de biens et d'appui , réduit à rechercher leur protection , et à subir le joug pesant de leurs caprices , ils l'ont méprisé jusqu'au point de méconnaître ce qu'ils

lui devaient, et les avantages solides qu'ils auraient pu retirer de son commerce; enfin, dès qu'ils ont connu les privilèges de leur condition, ils ont dédaigné la vertu, et ils ont oublié jusqu'aux anciens services de leurs amis malheureux.]

## XLIV.

[LA BOURGEOISIE.]

[Il faut vivre avec tous les hommes dont on a besoin, mais c'est une erreur de chercher de la raison dans un état plutôt que dans un autre. La fatuité est chez les nobles, la grossièreté dans le peuple, et la bourgeoisie emprunte des deux. Quoique j'aie pu dire ailleurs des gens du monde, je suis fort éloigné de leur préférer le tiers état; j'aime mieux une impudence naïve et une légèreté sans bornes, qu'une maladroite et impertinente imitation de ces deux vices. Si j'entre dans une maison bourgeoise, j'y trouve une vanité plus grossière, un ridicule plus affecté, une ignorance plus profonde, et une conversation plus ennuyeuse; les femmes y sont ou précieuses, ou sottes, ou caillottes, ou folles; les hommes y sont impolis, grands parleurs, pesants et copistes. S'il hante quelque homme de lettres dans une telle maison, on peut s'assurer que c'est un pédant travesti en petit-

maître; mais si les véritables gens de lettres n'y sont pas reçus, ou plutôt, s'ils dédaignent de s'y présenter, vous verrez avec quel mépris on parle d'eux. Quelqu'un conte qu'un bel esprit a été mené à Vincennes; aussitôt plusieurs femmes disent à la fois que c'est à Bicêtre. On parle d'un poëte qui honore son siècle, qui d'ailleurs est un homme riche, et qui ne vit point avec la bourgeoisie<sup>1</sup>; le fils d'un notaire royal dit froidement que c'est un homme qu'il faudrait chasser de Paris, et faire sortir d'une bonne maison par les fenêtres. Là, revivent le vicomte de Jodelet, le marquis de Mascarille, et la comtesse d'Escarbagnas<sup>2</sup>; le fort de la conversation chez ces bourgeois, c'est de louer des sottises, de répéter de fausses nouvelles, de citer des hommes en place, et surtout de parler des gens de qualité et d'énumérer leurs titres. On fait adroitement entrer dans le discours le nom de tous les grands seigneurs que l'on connaît de vue, et les femmes n'ont point de honte de nommer quelques jeunes gens de la cour qu'elles n'ont jamais aperçus que dans la rue, ou à la promenade. Quelquefois, à propos d'un mariage ou d'un convoi funèbre, on fait la généalogie des grandes maisons; on demande quelle est la sœur du duc de Biron,

<sup>1</sup> Il s'agit ici de Voltaire; l'allusion est évidente.

<sup>2</sup> Personnages de Molière.

et, comme les uns prétendent que c'est madame de Bonnac, les autres madame de Bonneval, on s'évertue et l'on s'échauffe là-dessus, jusqu'à ce qu'il entre un homme de qualité qui, venant solliciter son rapporteur pour une affaire, met fin à la dispute; chacun fait un grand salut, personne n'ose plus parler de condition, et les plus glorieux ne disent mot.]

## XLV.

## [LES BAS-FONDS.]

[Il se trouve des hommes qui ont pris le crime comme un métier; qui, cachés au fond des grandes villes, y composent comme un peuple à part, vivant sans règle, sans frein, sans crainte des Dieux; sur qui l'honneur ne peut plus rien, en qui ne reste aucun sentiment de honte ou d'humanité; malheureux que l'attrait du mal a entièrement abrutis, que la misère et le goût du plaisir ont voués dès leur enfance à l'infamie, et qui ne semblent être sur la terre que pour la perte ou pour l'effroi des autres hommes. Qui pourrait croire que ces misérables soient attachés aux obscures pratiques de leur vie, et à leur ténébreuse dépravation? On leur dirait: Voulez-vous être bons, sortir de votre misère, et mener une vie moins troublée? ils abuseraient de

ce support et de cette compassion, mais ils ne changeraient point. Nés dans la pauvreté, l'habitude les a dès longtemps endurcis contre tous les traits du malheur, et ils supportent sans peine les extrémités les plus dures. On soupçonne à peine les excès où peuvent venir ces misérables, que les gens de bien redoutent, et qu'ils ne connaissent pas quoiqu'ils vivent à côté d'eux; mais ceux que la curiosité ou la pitié ont mis dans ces tristes secrets, ne peuvent voir sans étonnement de si étranges désordres, de si profondes misères, et de si funestes courages. ]

## XLVI.

[INCONSTANCE DES HOMMES.]

[Qui pourrait dire les changements que la réflexion, l'expérience, la prospérité ou les disgrâces apportent d'ordinaire dans l'esprit et dans les mœurs des hommes? Si vous avez passé quelques années loin de ceux que vous connaissiez, n'espérez pas de les retrouver les mêmes : celui qui vous aimait, vous a oublié et ne vous estime plus peut-être ; celui que vous aimiez et que vous estimiez vous-même, ne mérite plus ni amitié ni estime. Il est vrai qu'il y a un petit nombre d'hommes qui ne varient point, qui, tels on les a

vus dans leur jeunesse, vains, dissipés, dissolus, emportés, sans pudeur et sans gravité, tels on les retrouve dans la force ou dans le déclin de l'âge; mais la plupart changent, les uns pour le bien, les autres pour le mal. Celui-ci, que vous aviez cru de peu de sens et de conduite, est devenu raisonnable et sage, et la prospérité l'a rendu meilleur; j'en ai vu à qui l'intérêt avait enseigné la prudence, la justice et l'honnêteté qui n'étaient point dans leur fonds; ils étaient revenus des fautes de leur premier âge; ils s'étaient presque persuadé à eux-mêmes que les vertus qu'ils pratiquaient par ostentation leur étaient naturelles. D'autres, au contraire, étaient nés bons et droits, qui ont quitté, depuis, les sentiers et les engagements de leurs beaux jours; une fausse philosophie les a séduits, la mauvaise fortune les a aigris, et l'injustice et la dureté du monde les a achevés; ils ont trompé ceux qui se fiaient à la bonne réputation de leur jeunesse; ils se sont lassés de la vertu dans l'infortune, et le temps a emporté leur courage avec leurs espérances. Le changement est la loi des hommes, comme le mouvement est la loi de la terre.]



## XLVII.

[ANSELME<sup>1</sup>.]

[Anselme est outré que son fils témoigne du goût pour les sciences; il lui brûle ses papiers et ses livres, et comme il a su que ce jeune homme avait fait un souper avec des gens de lettres, il l'a menacé de l'envoyer à la campagne, s'il continuait à voir *mauvaise compagnie*. « Que ne lisez-vous, « lui dit-il, puisque vous aimez la lecture, l'histoire « de votre maison? Vous ne trouverez pas là des « savants, mais des hommes de la bonne sorte; « c'est vous qui serez le premier pédant de votre « race! »]

## XLVIII.

MIDAS, OU LE SOT QUI EST GLORIEUX.

Le sot qui a de la vanité est l'ennemi-né des talents. S'il entre dans une maison où il se trouve un homme d'esprit, et si la maîtresse du logis lui fait l'honneur de le lui présenter, Midas le salue légèrement, et ne répond point. Si l'on ose louer en sa

<sup>1</sup> Ici commencent les portraits qui se rapportent plus particulièrement à la période littéraire de la vie de Vauvenargues. — G.

présence le mérite qui n'est pas riche<sup>1</sup>, il s'assied auprès d'une table, et compte des jetons ou mêle des cartes sans rien dire. Lorsqu'il paraît un livre dans le monde qui fait quelque bruit, Midas jette d'abord les yeux sur la fin, puis sur le milieu du livre; ensuite il prononce que l'ouvrage manque d'ordre, et qu'il n'a jamais eu la force de l'achever. On parle devant lui d'une victoire que le héros du Nord<sup>2</sup> a remportée sur ses ennemis; et, sur ce qu'on raconte des prodiges de sa capacité et de sa valeur, Midas assure positivement que la disposition de la bataille a été faite par M. de Rottembourg, qui n'y était pas, et que le prince s'est tenu caché dans une cabane, jusqu'à ce que les ennemis fussent en déroute. Un homme, qui a été à cette action, l'assure qu'il a vu charger le Roi à la tête de sa maison; mais Midas répond froidement qu'on ne peut rien attendre de bon, et qu'on ne verra jamais que des folies, d'un prince qui fait des vers, et qui est l'ami de Voltaire<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> VARIANTE : « Si cet homme d'esprit ne s'en va pas, et qu'il attire, au contraire, l'attention à lui », *Midas s'assied*, etc.

<sup>2</sup> Nom que Voltaire a souvent employé pour désigner Frédéric le Grand. La bataille dont il s'agit ici est, sans doute, celle de Friedberg, gagnée par Frédéric, le 4 juin 1745, sur le prince Charles de Lorraine. — B.

<sup>3</sup> VARIANTE : « Il ne peut entrer dans sa tête qu'un

## XLIX.

## LACON, OU LE PETIT HOMME.

Je pourrais nommer d'autres hommes qui ne méprisent pas les lettres comme celui-ci, mais qui leur font plus de tort : ce sont ceux qui les cultivent avec peu de goût et avec un esprit très-limité. Lacon ne refuse pas son estime à tous les auteurs ; il y a même beaucoup d'ouvrages qu'il admire, et tels sont les vers de La Motte, l'*Histoire romaine* de Rollin<sup>1</sup>, les *Allégories* de Dracon<sup>2</sup>, le traité du *Vrai mérite*, qu'il préfère, dit-il, à La Bruyère, et beaucoup d'autres ouvrages semblables, qui sont à

« prince qui aime les arts, et qui honore de quelque  
« bonté ceux qui les cultivent, soit capable de concevoir  
« de grandes choses et de les exécuter avec sagesse. »

<sup>1</sup> ROLLIN (*Charles*), né à Paris le 30 janvier 1661, fut d'abord destiné à suivre la profession de son père, qui était coutelier ; un moine le fit placer au collège du Plessis, dont Gobinet était alors principal. Rollin devint professeur, puis recteur de l'Université, et mourut à Paris le 14 septembre 1741. — B.

<sup>2</sup> Vauvenargues n'a pas prononcé le nom de J. B. Rousseau, pour ne pas choquer l'admiration générale dont ce poète était alors en possession ; mais il est évident que c'est lui qu'il désigne sous ce pseudonyme. (Voir ci-dessus, dans les *Réflexions critiques sur quelques poètes*, le morceau intitulé *J. B. Rousseau*, pages 76 et suiv.) — G.

peu près à sa portée. Adorateur superstitieux de tous les morts qui ont eu quelque réputation, il met dans la même classe Bossuet et Fléchier, et croit faire honneur à Pascal de le comparer à Nicole, dont il a lu les *Essais* avec une patience tout à fait chrétienne. C'est une licence effrénée, devant son petit tribunal, de trouver des défauts à Péli-son<sup>1</sup>, et de ne pas mettre Patru<sup>2</sup> ou Chapelle<sup>3</sup> au rang des grands hommes. Il soutient qu'après Bayle et Fontenelle, l'abbé Desfontaines est le meilleur écrivain que nous ayons eu. On n'attaque point un auteur médiocre, que les gens de cette espèce ne se sentent atteints du même coup, et qu'ils ne demandent justice. Ils vantent, ils ap-

<sup>1</sup> PÉLISSON-FONTANIER (*Paul*), né à Béziers en 1624, mourut à Versailles le 7 février 1693. Écrivain élégant et facile, il a droit surtout à l'admiration de la postérité pour son généreux dévouement envers le malheureux Fouquet, dont il partagea la disgrâce. — B.

<sup>2</sup> PATRU (*Olivier*), surnommé le *Quintilien français*, naquit à Paris en 1604, et mourut dans la même ville le 16 janvier 1681. Boileau, Racine, et les plus célèbres de ses contemporains, le consultaient souvent, et le regardaient comme l'oracle du goût. — B.

<sup>3</sup> CHAPELLE (*Claude-Emmanuel* LULLIER), surnommé *Chapelle*, parce qu'il était né, en 1616, dans le village de ce nom, entre Paris et Saint-Denis, mourut à Paris en septembre 1681. Ses productions portent l'empreinte de son caractère, à la fois souple, fier, plaisant et malin. — B.

puient, ils défendent tous ceux des auteurs contemporains que le public réproouve; ils se liguent avec eux, et protestent contre le petit nombre des habiles; ils ne peuvent comprendre les grands hommes, et beaucoup moins les aimer; des ames si petites et si envieuses ne peuvent atteindre à sentir le grand, et elles ne se passionnent que pour les choses ou les personnes qui sont dans la sphère de leurs sentiments. Avons-nous un auteur célèbre qui soutient chez les étrangers l'honneur de nos lettres, à peine le connaissent-ils, quelques-uns ne l'ont jamais vu, et cependant ils le haïssent avec fureur. Le bruit se répand qu'il compose une tragédie<sup>1</sup> ou une histoire; ils annoncent au public que cet ouvrage sera ridicule; ils l'attendent avec impatience pour en relever les défauts; paraît-il, ils courent les rues pour le décrier dans le peuple; ils ramassent toutes les critiques qu'on en vend au pont Neuf, à la porte des Tuileries, au Palais-Royal; ils conservent précieusement tous les libelles qu'on a faits depuis trente ans contre cet auteur; ils les trouvent remplis de sel et de bonne plaisanterie; il n'y a point de si vile brochure, oubliée en naissant des autres hommes, qu'ils

<sup>1</sup> L'auteur veut ici parler de Voltaire et de la tragédie de *Sémiramis*. Voyez, au tome III, la lettre à *Voltaire*, datée de Paris, lundi matin, mai 1746. — B.

n'achètent et qu'ils n'estiment beaucoup, dès qu'elle attaque et calomnie un homme trop illustre. C'est par un effet de la même humeur qu'ils frondent la musique de Rameau, et qu'ils applaudissent toute autre : parlez - leur des *Indes galantes*, ou de l'opéra de *Dardanus*, ils chantent un morceau de *Tancrède*, ou d'un opéra de Mouret; ils n'épargnent pas même les acteurs qui ont succédé à Murer, à Thévenard, etc., qui remplissent sur nos théâtres les premiers rôles; et Poirier ne paraît jamais, qu'ils ne battent longtemps des mains, pour faire de la peine à Jélyotte : tant il est difficile de leur plaire dès qu'on prime en quelque art que ce puisse être!

## L.

## LE FLATTEUR INSIPIDE.

Un homme parfaitement insipide est celui qui loue indistinctement tout ce qu'il croit utile de louer, sans esprit ni pudeur; qui, lorsqu'on lui lit un mauvais roman, mais protégé d'une société, le trouve digne de l'auteur du *Sopha*<sup>1</sup>, et feint de le croire de lui; qui demande à un grand seigneur qui lui montre une ode, pourquoi il ne fait pas une tragédie ou un poëme épique; qui, du même

<sup>1</sup> Roman de Crébillon le fils, alors fort à la mode.— B.

éloge qu'il donne à Voltaire, régale un auteur qui s'est fait siffler sur les trois théâtres; qui, se trouvant à souper chez une femme qui a la migraine, lui dit tristement que la vivacité de son esprit la consume comme Pascal, et qu'il faut l'empêcher de se tuer. Un homme qui n'a point d'avis à soi, qui fait profession de suivre l'avis des autres, qui sait même, dans le besoin, associer les contraires, pour ne contredire personne; enfin, un esprit subalterne, qui est né pour céder, pour fléchir, et pour porter le joug des autres hommes, par inclination et par choix<sup>1</sup>. S'il arrive à un homme de ce caractère de faire une plaisanterie sur quelqu'un qui n'est pas riche, mais dont un homme riche prend le parti, aussitôt le flatteur change de langage, et dit que les petits défauts qu'il reprenait servent d'ombre au mérite distingué. C'est l'homme dont Rousseau disait :

Quelquefois même aux bons mots s'abandonne,  
Mais doucement, et sans blesser personne.

Cet homme, qui a loué toute sa vie jusqu'à ceux

<sup>1</sup> VARIANTE : [ « Enfin, un panégyriste éternel des  
« mœurs et des vices du monde, un complaisant timide  
« et servile, qui n'a d'autre goût ni d'autre sentiment que  
« celui du cercle qu'il fréquente, qui ne peut résister en  
« face à aucun homme, et qui est né pour fléchir, toute sa  
« vie, sous l'opinion et les préjugés des autres. » ]

qu'il aimait le moins, n'a jamais obtenu des autres la moindre louange, et tout ce que ses amis ont osé dire de plus fort pour lui, c'est ce vieux discours : *En vérité, c'est un honnête garçon, ou c'est un bon homme.*

## LI.

## CARITÈS, OU LE GRAMMAIRIEN.

Caritès est esclave de la construction, et ne peut souffrir la moindre hardiesse, ni en prose ni en vers. Il ne sait point ce que c'est qu'éloquence, et se plaint de ce que l'abbé d'Olivet a fait grâce à Racine de quatre cents fautes ; mais il sait admirablement la différence de *pas* et de *point* ; et il a fait des notes excellentes sur le petit *Traité des Synonymes*, ouvrage très-propre, dit-il, à former un grand orateur. Caritès n'a jamais senti si un mot était propre, ou ne l'était pas ; si une épithète était juste, et si elle était à sa place. Si pourtant il fait imprimer un petit ouvrage, il y fait, pendant l'impression, de continuel changements ; il voit, il revoit les épreuves, il les communique à ses amis ; et si, par malheur, le libraire a oublié d'ôter une virgule qui est de trop, quoiqu'elle ne change point le sens, il ne veut point que son livre paraisse jusqu'à ce qu'on ait fait un carton, et il se



vante qu'il n'y a point de livre si bien imprimé que le sien.

## LII.

## ISOCRATE, OU LE BEL ESPRIT MODERNE.

Le bel esprit moderne<sup>1</sup> n'est ni philosophe, ni poète, ni historien, ni théologien; il a toutes ces qualités réunies et beaucoup d'autres. Avec un talent très-borné, il a une teinture de toutes les sciences, sans en posséder aucune; il connaît les arts, la navigation, le commerce<sup>2</sup>; et, parler de tout sans rien savoir, tel est son système. Aussi mettons-nous à la tête des philosophes son illustre auteur, et je veux avouer qu'il y a peu d'hommes d'un esprit si philosophique, si fin, si facile, si net,

<sup>1</sup> RÉMOND DE SAINT-MARD (*Toussaint*). Il a fait imprimer, en 1743, trois volumes de littérature, où l'on trouve de l'esprit, mais point de goût, et un jugement souvent faux. C'était le frère de Rémond de Montmort, le mathématicien, de qui on a recueilli quelques lettres qu'il écrivait à mademoiselle de Launay (madame de Staal). — B.

Il est possible que Rémond de Saint-Mard soit l'occasion de ce portrait; mais nous croyons que Vauvenargues vise plus loin, et qu'il en a aux sceptiques, en général, et aux esprits dits universels. — G.

<sup>2</sup> Ici, les diverses éditions répètent un passage qui appartient à la XLII<sup>e</sup> *Réflexion*. (Voir tome 1<sup>er</sup>, p. 152.)

et d'une si grande surface ; mais nul n'est parfait ; et je crois que les plus sublimes esprits ont eux-mêmes des endroits faibles. Ce sage et subtil philosophe n'a jamais compris que la vérité nue pût intéresser ; la simplicité, la véhémence, le sublime ne le touchent point. *Il me semble*, dit-il, *qu'il ne faudrait donner dans le sublime qu'à son corps défendant ; il est si peu naturel !* Isocrate veut qu'on traite toutes les choses du monde en badinant ; aucune ne mérite, selon lui, un autre ton. Si on lui représente que les hommes aiment sérieusement jusqu'aux bagatelles, et ne badinent que des choses qui les touchent peu, il n'entend pas cela, dit-il ; pour lui, il n'estime que le naturel ; cependant son badinage ne l'est pas toujours, et ses réflexions sont plus fines que solides. Isocrate est le plus ingénieux de tous les hommes, et compte pour peu tout le reste. C'est un homme qui ne veut ni persuader, ni corriger, ni instruire personne ; le vrai et le faux, le frivole et le grand, tout ce qui lui est occasion de dire quelque chose d'agréable, lui est aussi propre. Si César vertueux peut lui fournir un trait, il peindra César vertueux ; sinon, il fera voir que toute sa fortune n'a été qu'un coup du hasard, et Brutus sera tour à tour un héros ou un scélérat, selon qu'il sera plus utile à Isocrate. Cet auteur n'a jamais écrit que dans une seule pensée ;  
est parvenu à son but : les hommes ont enfin

tiré de ses ouvrages ce plaisir solide de savoir qu'il a de l'esprit. Quel moyen après cela de condamner un genre d'écrire si intéressant et si utile ?

On ne finirait point sur Isocrate et sur ses pareils, si on voulait tout dire. Ces esprits si fins ont paru après les grands hommes du siècle passé. Chaque siècle a son caractère : le génie du nôtre est peut-être un esprit trop philosophique, enté sur un goût trop frivole, et dans un terrain très-léger. Ce génie nous rend susceptibles de toutes sortes d'impressions ; mais le pyrrhonisme nous plaît, parce qu'il nous met à notre aise, et il est aujourd'hui une de nos modes. Il ne leur était pas facile de donner à la vérité la même autorité et la même force que l'éloquence lui avait prêtées ; et, pour se faire remarquer après de si grands hommes, il fallait avoir leur génie, ou marcher dans une autre voie. Isocrate, né sans passions, privé de sentiment pour la simplicité et l'éloquence, s'attacha bien plus à détruire qu'à rien établir. Ennemi des anciens systèmes, et savant à saisir le faible des choses humaines, il voulut paraître à son siècle comme un philosophe impartial, qui n'obéissait qu'aux lumières de la plus exacte raison, sans chaleur et sans préjugés. Les hommes sont faits de manière que si on leur parle avec autorité, leurs passions et leur pente à croire les persuadent facilement ; mais si, au contraire, on badine, et si on

leur propose des doutes, ils écoutent également, ne se défiant pas qu'un homme qui raisonne de sang-froid puisse se tromper, car peu savent que le raisonnement n'est pas moins trompeur que le sentiment, et d'ailleurs l'intérêt des faibles, qui composent le plus grand nombre, est que tout soit cru équivoque. Isocrate n'a donc eu qu'à lever l'étendard de la révolte contre l'autorité et les dogmatiques, pour faire aussitôt beaucoup de prosélytes. Il a comparé le génie et l'esprit ambitieux des héros de la Grèce à l'esprit de ses courtisanes; il a méprisé les beaux-arts. *L'éloquence, a-t-il dit, et la poésie sont peu de chose*; et ces paradoxes brillants, il a su les insinuer avec beaucoup d'art, en se jouant, et sans paraître s'y intéresser. Qui n'eût cru qu'un pareil système n'eût fait un progrès pernicieux, dans un siècle si amoureux du raisonnement et du vice? Cependant la mode a son cours, et l'erreur périt avec elle : on a bientôt senti le faible d'un auteur qui, paraissant mépriser les plus grandes choses, ne méprisait pas de dire des pointes, et n'avait point de répugnance à se contredire, pour ne pas perdre un trait d'esprit<sup>1</sup>. Il a plu par la nou-

<sup>1</sup> VARIANTE : « Peut-on estimer un auteur qui, affectant  
« de mépriser les grandes choses, ne dédaigne pas de dire  
« des pointes; qui, pour conserver un trait d'esprit, aban-  
« donne une vérité, et n'a aucune honte de se contredire;

veauté et par la petite hardiesse de ses opinions; mais sa réputation précipitée a déjà perdu tout son lustre; il a survécu à sa gloire, et il sert à son siècle de preuve qu'il n'y a que la simplicité, la vérité et l'éloquence, c'est-à-dire toutes les choses qu'il a méprisées, qui puissent durer<sup>1</sup>.

## LIII.

## LYSIAS, OU LA FAUSSE ÉLOQUENCE.

Lysias sait orner une histoire de quelques couleurs, et de traits pleins d'esprit; il raconte agréablement, et il embellit ce qu'il touche<sup>2</sup>. Il aime à

« qui ne connaît que la faiblesse de l'esprit humain, et  
 « n'en peut comprendre la force; qui combat ridiculement  
 « l'éloquence par l'élégance, le génie par l'art, et la sa-  
 « gesse par la raillerie? Parce qu'il public qu'il n'estime  
 « aucune des choses du monde, pense-t-il que nous lui  
 « devons plus de respect? »

<sup>1</sup> VARIANTE : « Il ne faut pas s'étonner que l'erreur et  
 « le mauvais goût aient eu des progrès si rapides : il faut  
 « que la mode ait son cours; c'est un vent violent et im-  
 « pétueux qui agite les eaux et les plantes, et couvre, en  
 « un moment, toute la terre d'épaisses ténèbres; mais la  
 « lumière, qu'il a obscurcie, reparaît bientôt plus brillante.  
 « Rien n'efface la vérité. »

<sup>2</sup> VARIANTE : « Lysias sait orner ce qu'il pense, et raconte  
 « mieux qu'il ne juge. »

parler; il écoute peu, se fait écouter longtemps, et s'étend sur des bagatelles, afin d'y placer toutes ses fleurs. Il a quelque goût pour l'intrigue, et quelque activité dans les affaires, mais sans dextérité et sans profondeur; il ne pénètre point ceux à qui il parle; il ne cherche point à les pénétrer; il ne connaît ni leurs intérêts, ni leurs caractères, ni leurs desseins; il n'est occupé que de lui-même et de ses talents supérieurs. Bien loin de chercher à flatter ou les inclinations ou les espérances des autres hommes, il agit toujours avec eux comme s'ils n'avaient d'autre affaire que de l'écouter et de rire de ses contes et de ses saillies<sup>1</sup>. Il n'a de l'esprit que pour lui; il ne laisse pas même aux autres le temps d'en avoir pour lui plaire. Si quelqu'un d'étranger chez lui a la hardiesse de le contredire, Lysias continue à parler, ou, s'il est obligé

<sup>1</sup> VARIANTE : « Bien loin d'aspirer à flatter leurs passions ou leurs espérances, il paraît supposer que tous les hommes ne sont nés que pour l'admirer, et pour recueillir les paroles qui daignent sortir de sa bouche. »

AUTRE VARIANTE : [ « Trop plein de ses propres idées et de la persuasion de son mérite supérieur, il n'a ni égard à ceux qui peuvent s'apercevoir de ses défauts, ni curiosité pour ceux qu'il ne connaît point, ni politesse pour ceux qui l'écoutent, ni attention pour ceux qui lui parlent, et il prend en haine ceux qu'il ne croit pas dupes de sa loquacité. » ]

de répondre, il affecte d'adresser la parole à tout autre qu'à celui qui pourrait le redresser. Il prend pour juge de ce qu'il dit quelque complaisant qui n'a garde de penser autrement que lui, ou quelque sot qui ne peut répliquer. Il sort du sujet dont on parle, s'épuise en comparaisons, et se répand en vains discours. A propos d'une petite expérience physique, il parle de tous les systèmes de physique; il croit les orner, les déduire, et personne ne les entend; il finit en disant qu'un homme qui invente un fauteuil<sup>1</sup> plus commode, rend plus de services à l'État que celui qui a fait un nouveau système de philosophie. Ainsi, il affecte de mépriser lui-même les choses qu'il se pique cependant d'avoir apprises. Lysias ne veut pas toutefois qu'on croie qu'il ignore les sciences; il sait même beaucoup de choses que les habiles dédaignent de savoir; il a lu jusqu'aux voyageurs, et jusqu'aux relations des missionnaires; il raconte de point en point les coutumes du Mogol et les lois de l'empire de la Chine; il dit ce qui fait la beauté en Éthiopie et en Abyssinie, et il conclut que la beauté est arbitraire, puisqu'elle change selon les pays; sa conversation est le puéril et perpétuel étalage d'une érudition fastidieuse, et d'une éloquence aussi fausse que peu utile. Lysias, toujours pré-

<sup>1</sup> VARIANTE : [ « Une chaise percée. » ]

somptueux et confiant en lui, a été cependant plus modeste, plus traitable et plus complaisant, avant d'avoir fait sa fortune; il a même cherché à plaire aux autres, et sa grande mémoire, ses connaissances, et sa facilité singulière, ont fort bien servi son avancement dans sa jeunesse. Mais l'âge qui établit les fortunes, et fixe les espérances des hommes, détruit en même temps leurs vertus<sup>1</sup>. Lysias ne souffre plus aujourd'hui que des flatteurs et des complaisants; froid pour le mérite naissant et sans appui, il est jaloux de celui qui réussit et s'élève; il loue rarement, et, plus volontiers, ne loue point, si ce n'est lui-même. Ceux qui le voient aujourd'hui sont assez persuadés de son esprit, et peuvent être assez contents de lui; mais aucun n'est content de soi; aucun ne se souvient des discours de Lysias, nul n'en est touché, nul n'a envie de s'attacher à lui; il n'a autour de lui que quelques sots qui l'admirent et lui font la cour; et il est d'une vanité si petite, qu'il s'amuse et se contente d'un semblable cortège; il a, d'ailleurs, des équipages magnifiques, une table très-délicate,

<sup>1</sup> VARIANTE : « Ses années et ses dignités lui ont inspiré « cet orgueil qui lui fait dédaigner l'esprit des autres; « moins bien établi dans le monde, il parlait quelquefois « pour plaire et se faire mieux écouter; mais l'âge, en « fixant la fortune et les espérances des hommes, détruit « leurs vertus. »



pour les gens de basse extraction qui l'applaudissent; il habite dans un palais; et ce sont les seuls avantages qu'il retire de beaucoup d'esprit et d'une plus grande fortune.

## LIV.

LE LECTEUR-AUTEUR<sup>1</sup>.

Il n'y a point de si petit peintre qui ne porte son jugement du Poussin et de Raphaël; de même, un lecteur, qui a lui-même écrit, se regarde, sans hésiter, quel qu'il soit, comme le juge souverain de tout écrivain; il fait plus, il s'en rend partie, et le décrit autant qu'il peut. C'est assez que ce *barbouilleur de papier*<sup>2</sup> ait fait imprimer un petit roman ou quelques vers obscènes, qu'il ait lu le *Dictionnaire* de Bayle et quelques chapitres de Montaigne, pour qu'il se croie en droit de définir le beau et le sublime, et de prononcer despotiquement; il juge d'Homère, de Démosthènes, de Newton, de tous les auteurs et de tous les ouvrages qui sont fort au delà de sa portée. S'il y rencontre des opinions qui contrarient ou qui détruisent les

<sup>1</sup> C'est une version nouvelle et plus complète du morceau intitulé, dans les éditions précédentes : *Le Critique borné*. — G.

<sup>2</sup> C'est une des injures que Trissotin échange avec Vadius. (MOLIÈRE, *les Femmes savantes*, acte III, scène v.)

siennes, il est bien éloigné de penser qu'il a pu se tromper toute sa vie; lorsqu'il n'entend pas quelque chose, il déclare que l'auteur est obscur, quoiqu'il ne soit pour d'autres que concis; il condamne tout un livre sur quelques pensées qu'il n'a pas comprises, ou dont il n'a pénétré qu'un seul côté. S'il rencontre une réflexion fautive dans Pascal, il ne manque pas de se persuader, sur ce petit avantage, qu'il a le sens plus juste que ce rare esprit, et il se console aisément de n'avoir pas son éloquence<sup>1</sup>. Pour un mot qui lui paraît bas dans les *Oraisons funèbres* de Bossuet, et qui n'est peut-être que naïf, il dit que tous les hommes ont mal jugé de cet orateur, et il s'étonne qu'ils soient dupes de sa réputation. Si pourtant on lui parle d'un auteur moderne, il le ravale par la comparaison qu'il en fait avec les mêmes auteurs qu'il a critiqués, et il ne peut pas croire que la nature puisse encore produire de semblables génies. Cependant, cet homme, si chagrin et si difficile, ne laisse pas de louer quelquefois, mais c'est afin de contredire ceux qui blâment; et, d'ailleurs, pour qu'il loue un écrivain, il faut au moins que cet écrivain n'ait

<sup>1</sup> VARIANTE : « Parce qu'on démêle aujourd'hui les erreurs magnifiques de Descartes, qu'il n'aurait jamais aperçues de lui-même, il ne manque pas de se croire l'esprit bien plus juste que ce philosophe. »

jamais rien composé dans son genre. Parce qu'il a ouï dire que Quinault est le *poëte des Grâces*, il le croit le plus grand poëte qu'il y ait eu, et il assure que Boileau n'était qu'un sot; il avoue que Quinault doit quelque chose à Lulli, mais il ne sait pas que ce restaurateur de la musique est plus élevé que le poëte; il croit que c'est le poëte qui est sublime, et il n'accorde à Lulli que de la noblesse. Lui-même fait des vers et de la musique, que personne ne chante que lui, et, quoiqu'il sache à peine écrire une lettre de *bonne année*, il a donné au public quatre gros volumes de prose, qui ont fait grand tort à son libraire. C'est un homme qui n'a point un sentiment qui lui appartienne, presque point d'idée saine et développée, et qui, néanmoins, ne passerait pas à un autre auteur la plus petite faute de langage; on lui parle un idiome étranger, lorsqu'on sort du cercle des principes rebattus dans le monde, et qu'on apprend, en naissant, comme sa langue. Il est persuadé pourtant qu'il sait beaucoup plus qu'on ne peut lui en apprendre, et il se plaint continuellement qu'on ne lui dise rien de nouveau dans les livres; il est ennuyé d'y retrouver toujours les mêmes choses qu'il a déjà lues, et cependant il n'a jamais rien lu qu'il possède, ou dont il ait su profiter <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Rapprochez de la XLIV<sup>e</sup> *Réflexion* (t. I<sup>er</sup>, p. 154). — G.

## LV.

[EUMOLPE, OU LE MAUVAIS POÈTE.]

[Eumolpe est un versificateur entiché, qui ne sait rien, ne lit rien, et ne veut rien savoir ni lire; il dédaigne également la physique, la métaphysique, la géométrie, la morale, la médecine, etc.; et de l'histoire même, il ne veut savoir que la mythologie, dont il a besoin pour ses vers; il méprise jusqu'à l'éloquence, qui est pourtant la sœur de la poésie, et, quand on lui parle de Bossuet ou de Démosthènes, il n'est pas loin de rire. Il soupçonne à peine qu'il a existé un Newton; il demande si Pascal n'était pas un Père Jésuite, et il a ouï parler, dit-il, d'un certain Spinoza qui ne croyait point en Dieu, et que, pour cette raison, il a toujours eu envie de lire. Pour lui, il ne connaît que le *dieu des vers*, et, de toutes les antiquités sacrées, il ne respecte que quelques cantiques, traduits par L. F.<sup>1</sup>. L'application qu'il a donnée toute sa vie à la poésie lui a fait négliger, dit-il, les *dons de Plutus*, et, sans qu'il le dise, il n'y a personne qui ne le voie trop: il est maigre, défait, mal vêtu, et sale; il porte, au mois de novembre, un habit de droguet de soie, avec une chemise malpropre, mais une perruque

<sup>1</sup> Le Franc de Pompignan.

bien poudrée. Il entre, un jour de fête, chez un sous-fermier qui est à table, et qui, se doutant bien qu'Eumolpe n'a pas dîné, l'invite à s'asseoir près de lui; mais Eumolpe le remercie, disant qu'il mange trop, et qu'il a une indigestion qui le fatigue depuis plusieurs jours. Cependant, l'entremets disparaissant, et le dessert prenant la place, notre homme, qui voit bien qu'on va se lever de table : « Vous avez là, dit-il au maître du logis, de belles « pommes; celles du *jardin des Hespérides* n'étaient « pas, je crois, plus vermeilles. Je ne suis pas en « état de manger du fruit présentement, mais per-  
« mettez, Monsieur, que je mette dans ma poche « quelques-unes de ces pommes admirables, pour « les faire voir à mon jardinier. » Un moment après, il se lève doucement, et sort sans bruit, à l'insu de tout le monde, et comme il cherche toujours les aventures, il profite de la nuit qui commence, pour aller dans un de ces lieux où l'on n'entre guère le jour. Le *nourrisson des Muses*, qui vit depuis longtemps sur son crédit, n'avait pas un écu; un coquin ténébreux, qui faisait des armes, et qui était le génie tutélaire de ce lieu d'honneur, s'avisa de trouver mauvais qu'un *pédant crotté*, disait-il, osât se produire ainsi en bonne compagnie, et voulait user de quelque voie un peu violente pour le mettre dehors. Eumolpe, qui porte une épée, essayait de sauver sa gloire, et n'en ap-

pelait pas moins à son secours les gens qui passaient dans la rue ; mais comme c'était, par malheur, une escadre à cheval du guet, on l'arrête, et on le conduit en prison, tandis que l'agresseur se sauve. Là, notre poète écrit en vers une longue lettre à M. le lieutenant de police, dans laquelle il le nomme plusieurs fois le *lieutenant d'Apollon*, et le prie de venger l'*honneur des Muses*. La vie d'Eumolpe est pleine de semblables traits, et il y en a qu'on n'oserait écrire. Qui le croirait, cependant ? Cet homme si dérégé dans ses mœurs, et si extravagant dans sa conduite, n'est pas tout à fait sans mérite, et si la fortune l'eût voulu, il avait plus qu'il ne fallait d'esprit pour être honnête homme ; mais il est né pauvre et glorieux, et veut, à toute force, faire des vers ; là est la source de tous ses travers, et peut-être la seule cause de tous ses malheurs.]

## LVI.

[THÉOBALDE, OU LE GRIMAUD<sup>1</sup>.]

[Théobalde a vieilli dans l'art pénible de faire des vers médiocres ; c'est le seul art qui existe à ses yeux ; les sciences et ceux qui les ont illustrés

<sup>1</sup> *Théobalde*, c'est encore *Eumolpe*, mais moins ridicule, et plus méchant. — G.

n'entrent point dans son compte, et il a pour tout ce qu'il ignore ce mépris stupide qui est la marque infallible d'un esprit étroit<sup>1</sup>. Son incapacité pour les affaires, le désordre de sa fortune qui en est la suite, l'ont réduit à d'extrêmes besoins, et l'ont aigri contre tous les hommes; il se plaint qu'il n'a point d'amis, et, du fond de sa misère, il jette un regard plein de haine sur tous ceux qui font leur fortune; ainsi, le chagrin et l'envie implacable rongent son cœur et empoisonnent ses jours. Complaisant ou calomniateur, selon le besoin, il déchire, dans des satires qu'on ne lit point, ceux qu'il a inutilement loués dans ses épîtres; c'est lui qui est l'auteur ou l'entremetteur des libelles qu'on fait, de temps en temps, contre Virgile. Mais la méchanceté de ses écrits n'a pu même les mettre en lumière; à peine ils ont occupé pendant quelques jours la curiosité ou l'ennui des lecteurs oisifs, et ils ont aussitôt disparu dans l'ombre et dans le décri qu'ils méritent. Peu de gens savent son nom; il mourra dans l'obscurité à laquelle sa médiocrité le condamne, pauvre, délaissé, méprisé, comme il a vécu, mais aussi peu désabusé de la persuasion de son mérite, que de sa sourde colère contre le

<sup>1</sup> VARIANTE : [ « Ce mépris stupide, qui tient un peu à la nature de l'esprit humain, et que les passions augmentent, mais que les gens sages répriment. » ]

mérite des autres. Rien ne restera de lui, et l'exemple même de sa triste folie sera perdu pour les hommes, car il sera bientôt enseveli avec sa mémoire.]

## LVII.

## BATHYLLE, OU L'AUTEUR FRIVOLE.

Bathylle cite Horace et l'abbé de Chaulieu<sup>1</sup>, pour prouver qu'il faut égayer les sujets les plus sérieux, et mêler le solide et l'agréable; il donne pour règle du style ces vers *légers et délicats* :

Qu'est-ce qu'esprit ? raison assaisonnée ;  
 Par ce seul mot la dispute est bornée.  
 Qui dit esprit, dit sel de la raison ;  
 Donc, sur deux points roule mon oraison :  
 Raison, sans sel, est fade nourriture ;  
 Sel, sans raison, n'est solide pâture ;  
 De tous les deux se forme esprit parfait ;  
 De l'un, sans l'autre, un monstre contrefait.  
 Or, quel vrai bien d'un monstre peut-il naître ?  
 Sans la raison, puis-je vertu connaître ?  
 Et, sans le sel, dont il faut l'appréter,  
 Puis-je vertu faire aux autres goûter ?

(J. B. ROUSSEAU, *Ép. à Clément Marot*, liv. 1<sup>er</sup>, ép. 3.)

<sup>1</sup> CHAULIEU (Guillaume AMFRYE DE), abbé d'Aumale, né en 1639 à Fontenay, dans le Vexin normand, mourut dans sa maison du Temple le 27 juin 1720. Ses poésies ont été recueillies : elles se distinguent par l'abandon, l'enjouement et la naïveté. — B.



Selon ces principes, qu'il commente, il n'oserait parler avec gravité et avec force, sans bigarrer son discours de quelque plaisanterie hors de sa place; car il n'a pas compris encore que l'agrément peut naître de la solidité<sup>1</sup>. Ses pensées frivoles ont besoin d'un tour ingénieux pour se produire; mais ce soin de les embellir en fait mieux sortir la faiblesse; il ne sait donner à la vérité, ni ces couleurs fortes qui sont sa parure, ni cette profondeur et cette justesse qui font sa hauteur; il est précieux quand il se croit agréable, obscur quand il se croit précis, guindé quand il veut être fort, et toujours ridicule, parce qu'il veut être toujours plaisant. Il ne sait pas que toute expression vive et vraie d'une pensée juste porte son *sel* avec elle; il ne sait pas que la langue de la gaieté doit être plus impétueuse et plus naïve encore que toute autre, et il vise au plus petit de tous les genres, sans pouvoir même y atteindre. Trop faible pour pousser ses réflexions au delà de l'attente des lecteurs, pour étonner leur ame par ses images, ou pour la toucher par ses sentiments, il sème ses faibles écrits de petites grâces et de saillies concertées. Une imagination grande et vraie aime à se montrer toute nue, et sa

<sup>1</sup> VARIANTE : « Car il ne connaît pas les agréments qui peuvent naître d'une grande solidité, unie à la simplicité et à l'élégance. »

simplicité, toujours éloquente, dédaigne les traits et les fleurs.

## LVIII.

COTIN, OU LA FAUSSE GRANDEUR<sup>1</sup>.

Cotin se pique d'avoir le goût mâle, de n'aimer que les pensées imposantes, et de ne sentir que les grandes choses, parce qu'il est petit et vain. Il affecte de mépriser l'éloquence de l'expression et même la justesse des pensées, qui, à ce qu'il dit quelquefois, ne sont point *essentiell*es au sublime. Il ignore que le vrai génie ne se caractérise, en quelque sorte, que par l'expression<sup>2</sup>, qui, seule à peu près, établit les différences entre les écrivains. La seule éloquence qui lui plaise, c'est l'ostentation et l'enflure, et il réclame<sup>3</sup> ces vers pompeux, dans

<sup>1</sup> Dans le manuscrit autographe que nous avons suivi pour nos précédentes éditions, ce Caractère a pour sous-titre : *ou le bel esprit*. La version nouvelle donnée par M. Gilbert étant plus complète, nous la suivons. — B.

<sup>2</sup> Vauvenargues entend, d'ordinaire, par *expression*, ce que nous entendons par le terme plus général de *style*. — G.

<sup>3</sup> Dans le manuscrit, on lit *il réclame*; si l'auteur n'a pas voulu dire *il déclame*, il donnait au verbe *réclamer* une autre acception que celle reçue de nos jours. Il lui fait signifier, *il dit une seconde fois, il répète*. — B. Nous croyons que Vauvenargues a dit exactement ce qu'il vou-

ces magnifiques tirades qu'on a tant vantées autrefois :

Serments fallacieux, salutaire contrainte,  
 Que m'imposa la force, et qu'accepta ma crainte ;  
 Heureux déguisements d'un immortel courroux,  
 Vains fantômes d'État, évanouissez-vous !

.....  
 Et vous, qu'avec tant d'art cette feinte a voilée ,  
 Recours des impuissants, haine dissimulée,  
 Digne vertu des rois, noble secret de cour,  
 Éclatez, il est temps, et voici votre jour !

(CORNEILLE, *Rodogune*, acte II, scène I.)

Cotin ne se lasse pas d'admirer ces nobles déclamations ; mais il n'a point d'attention pour ces vers plus simples et plus grands de la même Cléopâtre :

Il m'imposa des lois, exigea des serments,  
 Et moi, j'accordai tout, pour obtenir du temps ;  
 Le temps est un trésor plus grand qu'on ne peut croire ;  
 J'en obtins...

(*Scène suivante.*)

Tout ce qui n'est pas gigantesque paraît petit à Cotin. Il convient qu'il y a de *bonnes choses* dans

lait dire, et qu'il emploie le mot comme on l'employait sans doute de son temps. On dirait aujourd'hui : *Il se réclame de ces vers.* — G.

Racine, mais il assure que dans *Athalie*, le grand prêtre, après avoir instruit Joas de sa naissance, fait une espèce de capucinade, quand il ajoute :

O mon fils, de ce nom j'ose encor vous nommer,  
 Souffrez cette tendresse, et pardonnez aux larmes  
 Que m'arrachent pour vous de trop justes alarmes.  
 Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,  
 Hélas! vous ignorez le charme empoisonneur;  
 De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,  
 Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.  
 Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,  
 Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois;  
 Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même,  
 Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême;  
 Qu'aux larmes, au travail, le peuple est condamné,  
 Et d'un sceptre de fer veut être gouverné;  
 Que s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime:  
 Ainsi, de piège en piège, et d'abîme en abîme,  
 Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,  
 Ils vous feront enfin haïr la vérité,  
 Vous peindront la vertu sous une affreuse image;  
 Hélas! ils ont des rois égaré le plus sage.  
 Promettez sur ce livre, et devant ces témoins,  
 Que Dieu sera toujours le premier de vos soins;  
 Que, sévère aux méchants, et des bons le refuge,  
 Entre le pauvre et vous, vous prendrez Dieu pour juge;  
 Vous souvenant, mon fils, que, caché sous ce lin,  
 Comme eux, vous fûtes pauvre, et, comme eux, orphelin.

(RACINE, *Athalie*, acte IV, scène 3.)

Pour sentir la beauté et la tendresse de tels vers,

il faudrait avoir des entrailles; mais l'heureux Cotin n'a point d'ame, et met la grandeur dans l'esprit; il sait admirer des sentences et des antithèses, même hors de leur place; mais il ne connaît ni la force, ni les mouvements des passions, ni leur désordre éloquent, ni leurs hardiesses, ni ce sublime simple qui éclaire sans éblouir, et qui saisit d'autant plus, qu'il cache la hauteur de son essor sous les expressions les plus naturelles. Cependant, la folie de Cotin est de croire qu'il a le goût juste et des connaissances universelles; il se vante de posséder toutes les littératures, et il fait des parallèles d'auteurs français avec des auteurs étrangers qu'il n'entend point; il veut aussi faire penser qu'il possède toutes les langues; il n'estime pas que quelqu'un qui les ignore puisse avoir l'esprit étendu, et il croirait volontiers qu'Homère savait le latin. Les hommes de ce caractère n'admirent dans un écrivain que l'ostentation et le faste dont ils sont eux-mêmes remplis; trompés par de fausses lueurs et par la sécheresse de leur cœur, ils n'ont point d'égard au pouvoir et au charme du sentiment. Ils chargent leur mémoire d'un amas de connaissances inutiles; ils confondent l'érudition et l'étalage avec l'étendue du génie, et ils aiment les sciences abstraites, parce qu'elles sont épineuses et supposent un esprit profond. Partisans, par vanité, de tous les arts, ils parlent avec la même emphase d'un

statuaire, qu'ils pourraient parler de Milton; tous ceux qui ont excellé dans quelque genre reçoivent de leur bouche les mêmes éloges; et, si le métier de danseur s'élevait au rang des beaux-arts, ils diraient de quelque sauteur : *ce grand homme, ce grand génie*, et ils l'égaleraient à Homère, à Démosthènes et à Voltaire<sup>1</sup>.

## LIX.

ÉGÉE, OU LE BON ESPRIT<sup>2</sup>.

Égée, au contraire, est né simple, et paraît ne se piquer de rien; il estime peu les sciences qui n'ont pour objet qu'une vaine spéculation, et il n'est ni savant ni curieux. Tout ce qui est grand le transporte; le vice hardi des grands hommes et leur gloire le frappent comme leur vertu, et Cromwell, d'Amboise et Vauban lui inspirent le même respect; il hait cette grandeur d'ostentation que les esprits faux idolâtrant, et qui impose à leur petitesse; mais la véritable l'enchanté et s'empare de tout son cœur. Son ame, obsédée des images du sublime et de la vertu, ne peut être attentive aux arts qui peignent

<sup>1</sup> VARIANTE : « A Virgile, à Horace et à Démosthènes. »

<sup>2</sup> Ce portrait est la contre-partie de ceux qui précèdent; on en devinera aisément l'original. — G.

de petits objets. Le pinceau naïf de Dancourt<sup>1</sup> le surprend sans le passionner, parce que cet auteur comique n'a saisi que les petits traits et les grossièretés de la nature. Ainsi, il met une fort grande différence entre ces peintures sublimes qui ne peuvent être inspirées que par les sentiments qu'elles expriment, et celles qui n'exigent ni élévation ni grandeur d'esprit dans le peintre, quoiqu'elles demandent autant de travail et de génie, si l'on n'entend par génie que ce talent naturel, que l'art perfectionne, mais qu'il ne peut suppléer. C'est aux artisans, dit-il, d'adorer l'artisan plus habile qu'eux, de compter pour peu la vertu, de ne respecter que les arts, et de préférer la statue d'Alcibiade à son courage; mais, pour lui, il ne peut estimer les talents que par le caractère qu'ils annoncent<sup>2</sup>. Il respecte le cardinal de Richelieu

<sup>1</sup> DANCOURT (*Florent Carton*), né à Fontainebleau le 1<sup>er</sup> novembre 1661, mort à Courcelles-le-Roi en Berry le 16 décembre 1726, fit d'excellentes études sous le P. La Rue, qui voulait l'attacher à son ordre; mais Dancourt préféra le barreau au cloître. Dégoûté de la profession d'avocat, il se fit comédien, et devint en même temps acteur et auteur distingué. — B.

<sup>2</sup> VARIANTE : « Différent de ceux qui estiment les grandes choses par réflexion, et qui aiment les petites par inclination, il sépare peu son estime de ses goûts; son ame, obsédée des images du sublime et de la vertu, ne peut

comme un grand homme, et il admire Raphaël comme un grand peintre; mais il n'oserait égaler des mérites d'un prix si inégal. Il ne donne point à des bagatelles ces louanges démesurées que dictent quelquefois aux gens de lettres l'intérêt ou la politique; mais il loue très-sincèrement tout ce qu'il loue, et parle toujours comme il pense. Le seul défaut qui lui fasse du tort, est de ne pas aimer assez les petites choses, et de trop s'enflammer pour les grandes.

## L X.

SÉNÈQUE, OU L'ORATEUR DE LA VERTU<sup>1</sup>.

Celui qui n'est connu que par les lettres, n'est pas infatué de sa réputation, s'il est vraiment ambitieux; bien loin de vouloir faire entrer les jeunes gens dans sa propre carrière, il leur montre lui-

« faire cas des arts qui peignent de petits objets : le pin-  
« ceau de Molière le surprend sans le passionner, etc. » ]  
(Voir, ci-dessus, page 51, la note 2 de l'article *Molière*.)  
— G.

<sup>1</sup> C'est une version plus complète de l'*Orateur chagrin* des éditions précédentes; notre titre est celui des manuscrits. — Rappelons, pour l'intelligence de ce morceau, que Vauvenargues emploie rarement le mot *vertu* dans son acception usuelle, et qu'il lui fait signifier tantôt *force de caractère*, tantôt *action*. C'est dans ce dernier sens qu'il faut ici le prendre. — G.



même une route plus noble, s'ils osent la suivre :  
« Le riche insolent, leur dit-il, méprise les écrivains  
« les plus sublimes, et le vertueux ignorant ne les  
« connaît pas. O mes amis! pendant que des  
« hommes médiocres exécutent de grandes choses,  
« ou par un instinct particulier, ou par la faveur  
« des occasions, voulez-vous vous réduire à les  
« écrire? Si vous faites attention aux hommages  
« qu'on met aux pieds d'un homme que le prince  
« élève à un poste, croirez-vous qu'il y ait des  
« louanges pour un écrivain, qui approchent de ces  
« respects? Qui ne peut ni aider la vertu, ni punir  
« le crime, ni venger l'injure du mérite, ni con-  
« fondre l'orgueil des riches, autrement qu'en pa-  
« roles, se contentera-t-il d'un peu d'estime? Il  
« appartient à un artisan d'être enivré de régner au  
« barreau, ou sur nos théâtres, ou dans les écoles  
« des philosophes; mais vous qui aspirez à la vraie  
« gloire, pouvez-vous la mettre à ce prix? Regardez  
« de près, mes amis : celui qui a gagné des ba-  
« tailles, qui a repoussé l'ennemi des frontières  
« qu'il ravageait, et donné aux peuples, par ses  
« victoires, l'espérance d'une paix glorieuse, s'il  
« efface tout à coup la réputation des ministres et  
« le faste des favoris, qui daignera encore jeter les  
« yeux sur vos poètes et vos philosophes? Mes  
« amis, ce n'est point par des paroles qu'on peut  
« s'élever sur les ruines de l'orgueil des grands, et

« forcer l'hommage du monde; c'est par l'activité  
 « et l'audace, c'est par le sacrifice de la santé et  
 « des plaisirs, c'est par le mépris du danger, et  
 « par les grandes actions que ces vertus produisent.  
 « Celui qui compte sa vie pour quelque chose, ne  
 « doit pas prétendre à la gloire; il n'est capable  
 « de rien de grand. » Ainsi parle un esprit chagrin,  
 que la réputation des lettres ne peut satisfaire; il  
 paraît assez, par ses discours, qu'il lutte intérieure-  
 ment avec violence contre les dégoûts et les  
 humiliations de son métier, et il semble quelque-  
 fois que la médiocrité de son état l'irrite contre les  
 riches et les puissants : « Ce n'est rien encore, mes  
 « amis, reprend-il, de souffrir d'extrêmes besoins,  
 « et d'être privé des plaisirs; mais quel est celui  
 « qui, étant pauvre, a évité le mépris, n'a pas été  
 « opprimé par les puissants, moqué par les faibles,  
 « fui et abandonné par tous les hommes? et quel  
 « est celui qui s'est sauvé, par les lettres, de ces  
 « humiliations? A-t-on pris garde à ses talents?  
 « a-t-on fait attention à sa vertu? La nécessité l'a  
 « poussé, l'infortune l'a avili, et le sort s'est joué  
 « de sa prudence. Toutefois, ni l'adversité, ni la  
 « honte, ni la misère, ni ses fautes, s'il en a  
 « faites<sup>1</sup>, ni l'injustice d'autrui, n'ont abattu son

<sup>1</sup> Tel est le texte, non-seulement des éditions précédentes, mais aussi du manuscrit; il faudrait : *s'il en a fait*. — G.

« courage. Qui voudrait être riche mais avare, « respecté mais faible, craint mais haï, servi mais « méprisé? et, au contraire, qui ne voudrait être « pauvre avec de la vertu et du courage<sup>1</sup>? Celui « qui peut vivre sans crime, et qui sait oser et « souffrir, sait aussi se passer de la fortune qu'il a « méritée : les heureux et les insensés pourront « insulter sa misère; mais l'injure de la folie ne « saurait flétrir la vertu; l'injure est l'opprobre du « fort qui abuse des dons du hasard, et l'arme du « lâche insolent. » Ces discours d'un homme éloquent et inquiet, qui s'est fait un nom par ses écrits, échauffent l'esprit des jeunes gens prompts à s'enflammer; ils ne songent plus à la stérile gloire des lettres; ils veulent sortir de pair par des actions, non par des livres; mais la fortune laisse rarement aux hommes le choix de leurs vertus et de leur travail<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Voir les deux premiers Caractères (*Clazomène et Phé-récide*); tous ces portraits se rapportent à un même original. — G.

<sup>2</sup> Rapprochez des LII<sup>e</sup> et LIII<sup>e</sup> *Réflexions sur divers sujets*. — Lorsque Vauvenargues quitta l'armée, sa famille, pour le retenir en Provence, lui refusa les moyens de vivre à Paris; il s'obstina à s'y fixer, et, malgré la résistance, les scrupules, les moqueries même de ses parents et de ses amis, il y prit le métier d'écrivain, non-seulement comme dernière chance de réputation, mais comme ressource. Ce

## LXI.

[L'IMPORTANT.]

[Un homme qui a médiocrement d'esprit et beaucoup d'amour-propre, appréhende le ridicule comme un déshonneur; quoiqu'il soit pénétré de son mérite, la plus légère improbation l'aigrit, et la plaisanterie la plus douce l'embarrasse; lui-même a cependant cette sincérité désagréable qui vient de l'humeur et de la sécheresse de l'esprit,

ne fut pas, toutefois, sans regret, et l'on voit par ce morceau que ses illusions n'ont pas longtemps duré. Dans sa lettre à Saint-Vincens, du 1<sup>er</sup> mars 1744, il lui dit à ce sujet : *Je suis au désespoir d'être réduit à un parti qui me répugne, dans le fond, autant qu'il déplaira à ma famille, et il ajoute : mais la nécessité n'a point de loi.* Remarquons que, dans les lignes qui précèdent, Sénèque dit de même : *La nécessité l'a poussé*, et que le morceau se termine par cette réflexion transparente : *La fortune laisse rarement aux hommes le choix de leurs vertus et de leur travail.* C'est le cas de rappeler ici l'excellente remarque de M. Sainte-Beuve, que nous avons citée plus haut; il est clair que la réputation littéraire n'est pas celle que Vauvenargues eût préférée; on sait, d'ailleurs, que cette dernière consolation lui a manqué, et que sa gloire est posthume. Ajoutons qu'après cette détermination prise contre l'avis de sa famille, il mourut dans la rue du Paon, à l'hôtel de Tours, non-seulement dans la souffrance, mais dans un état de détresse dont ses amis de Paris, et Voltaire lui-

source de la raillerie la plus amère. Il a l'esprit net, mais étroit, et plus juste dans ses expressions que dans ses idées; la roideur de son caractère fait haïr ses sincérités et sa probité fastueuse : ses manières dures l'ont aussi empêché de réussir auprès des femmes. Ce sont là les plus grands chagrins qu'il ait éprouvés dans sa vie; mais ils ne l'ont pu corriger de ses défauts; suivi de toutes les erreurs de la jeunesse dans un âge déjà avancé, il joue encore l'important parmi les siens, et ne peut se passer du monde qui est son idole.]

même, n'eurent le secret qu'après sa mort. Comme *Cléon* (voir le *XLI<sup>e</sup> Caractère*), il ne voulait pas avouer sa défaite. Trop ferme aussi pour se plaindre en son nom, il se plaint seulement sous le nom de personnages que, par une préoccupation bien naturelle, il choisit, ou, plutôt, il place dans une situation analogue à la sienne; et c'est le douloureux intérêt de la plupart de ces *Caractères*, dont quelques-uns paraîtraient fort obscurs et fort étranges, si l'on n'était averti qu'il y a déposé la triste confiance des déceptions et des amertumes, en même temps que des aspirations et des rêves de sa vie. En somme, malgré quelques cris de douleur dont l'accent est fier encore, dissimulés, d'ailleurs, sous l'anonyme, cette âme *stoïque et tendre*, comme a dit Marmontel, ne s'est pas démentie; son courage a duré jusqu'au bout, et Voltaire savait qu'en penser, lorsqu'il écrivait, le 13 mars 1764, à Leclerc de Montmercy : *Il est mort en héros, sans que personne en ait rien su.* — G.

---



**DIALOGUES.**





# DIALOGUES.

---

## DIALOGUE PREMIER.

### ALEXANDRE ET DESPRÉAUX.

ALEXANDRE.

Eh bien, mon ami Despréaux, me voulez-vous toujours beaucoup de mal? Vous parais-je toujours aussi fou que vous m'avez peint dans vos satires?

DESPRÉAUX.

Point du tout, seigneur, je vous honore et je vous ai toujours connu mille vertus. Vous vous êtes laissé corrompre par la prospérité et par les flatteurs; mais vous aviez un beau naturel et un génie élevé.

ALEXANDRE.

Pourquoi donc m'avez-vous traité de fou<sup>1</sup> et de

<sup>1</sup> Ce n'est pas sans raison qu'Alexandre reproche à Boileau la manière dont celui-ci l'a traité dans sa huitième satire. Voici ce qu'il dit :

Quoi donc! à votre avis, fut-ce un fou qu'Alexandre?  
Qui? cet écervelé qui mit l'Asie en cendre!

bandit dans vos satires? Serait-il vrai que vous autres poètes, vous ne réussissez que dans les fictions?

Ce fougueux l'Angéli, qui, de sang altéré \*,  
 Maître du monde entier, s'y trouvait trop serré \*\* ?  
 L'enragé qu'il était, né roi d'une province  
 Qu'il pouvait gouverner en bon et sage prince,  
 S'en alla follement, et pensant être dieu,  
 Courir comme un bandit qui n'a ni feu ni lieu ;  
 Et traînant avec soi les borreurs de la guerre,  
 De sa vaste folie emplir toute la terre ;  
 Heureux, si de son temps, pour cent bonnes raisons,  
 La Macédoine eût eu des petites-maisons ;  
 Et qu'un sage tuteur l'eût en cette demeure,  
 Par avis de parents, enfermé de bonne heure.

\* Desmarets et Pradon ne manquèrent pas de relever l'espèce d'inconvenance qu'il y avait à faire un fou, un *écervelé*, un l'Angéli enfin, du héros auquel on compare si noblement Louis XIV, dans le vers 250 du troisième chant de l'*Art poétique* :

Qu'il soit tel que César, *Alexandre* ou Louis.

C'est, à la vérité, une petite inadvertance que Boileau aurait dû corriger, mais que Louis XIV était trop grand pour apercevoir. — Charles XII, indigné, arracha, dit-on, ce feuillet des œuvres de Boileau. Qu'eût-il donc fait à la lecture du vers de Pope (épître IV, vers 220), qui ne met aucune différence entre le *fou de Macédoine* et celui de Suède ?

*From Macedonia's madman to the Swede.* — B.

\*\* Juvénal, dans son admirable satire X, v. 169, s'écrie, à propos du conquérant macédonien : « Il sue, il étouffe, le malheureux ! le monde est trop étroit pour lui. »

*Æstuat infelix, angusto in limine mundi.*

Vers bien autrement énergique que celui de Boileau, qui trouve, en général, un adversaire plus redoutable dans Juvénal que dans Horace, sous le rapport de la verve et de l'expression poétique. — B.

DESPRÉAUX.

J'ai soutenu toute ma vie le contraire, et j'ai prouvé, je crois, dans mes écrits, que rien n'était beau en aucun genre que le vrai.

ALEXANDRE.

Vous avouez donc que vous aviez tort de me blâmer si aigrement ?

DESPRÉAUX.

Je voulais avoir de l'esprit; je voulais dire quelque chose qui surprît les hommes; de plus, je voulais flatter un autre prince qui me protégeait : avec toutes ces intentions, vous voyez bien que je ne pouvais pas être sincère.

ALEXANDRE.

Vous l'êtes du moins pour reconnaître vos fautes, et cette espèce de sincérité est bien la plus rare : mais poussez-la jusqu'au bout. Avouez que vous n'aviez peut-être pas bien senti ce que je valais, quand vous écriviez contre moi ?

DESPRÉAUX.

Cela peut être. Je suis né avec quelque justesse dans l'esprit; mais les esprits justes qui ne sont point élevés, sont quelquefois faux sur les choses de sentiment et dont il faut juger par le cœur.

ALEXANDRE.

C'est apparemment par cette raison que beaucoup d'esprits justes m'ont méprisé ; mais les grandes ames m'ont estimé ; et votre Bossuet, votre Fénelon, qui avaient le génie élevé, ont rendu justice à mon caractère, en blâmant mes fautes et mes faibles.

DESPRÉAUX.

Il est vrai que ces écrivains paraissent avoir eu pour vous une extrême vénération ; mais ils l'ont poussée peut-être trop loin. Car enfin, malgré vos vertus, vous avez commis d'étranges fautes : comment vous excuser de la mort de Clitus<sup>1</sup>, et de vous être fait adorer ?

<sup>1</sup> Clitus, frère d'Hellanice, nourrice d'Alexandre le Grand, se signala sous ce prince, et lui sauva la vie au passage du Granique en coupant d'un coup de cimeterre le bras d'un satrape qui allait abattre de sa hache la tête du héros macédonien. Cette action lui gagna l'amitié d'Alexandre.

Dans un accès d'ivresse ce roi se plaisait un jour à exalter ses exploits et à rabaisser ceux de Philippe son père ; Clitus osa relever les actions de Philippe aux dépens de celles d'Alexandre : *Tu as vaincu*, lui dit-il, *mais c'est avec les soldats de ton père*. Il alla même jusqu'à lui reprocher la mort de Philotas et de Parménion ; Alexandre, échauffé par le vin et la colère, suivit un premier mouvement, et le perça d'un javelot, en lui disant : *Va donc rejoindre Philippe, Parménion et Philotas*. Revenu à la raison, à la

ALEXANDRE.

J'ai tué Clitus dans un emportement que l'ivresse peut excuser. Combien de princes, mon cher Despréaux, ont fait mourir de sang-froid leurs enfants, leurs frères ou leurs favoris, par une jalousie excessive de leur autorité! La mienne était blessée par l'insolence de Clitus, et je l'en ai puni dans le premier mouvement de ma colère : je lui aurais pardonné dans un autre temps. Vous autres particuliers, mon cher Despréaux, qui n'avez nul droit sur la vie des hommes, combien de fois vous arrive-t-il de désirer secrètement leur mort, ou de vous en réjouir lorsqu'elle est arrivée? et vous seriez surpris qu'un prince qui peut tout avec impunité, et que la prospérité a enivré, se soit sacrifié dans sa colère un sujet insolent et ingrat!

DESPRÉAUX.

Il est vrai : nous jugeons très-mal des actions d'autrui ; nous ne nous mettons jamais à la place de ceux que nous blâmons. Si nous étions capables d'une réflexion sérieuse sur nous-mêmes et sur la faiblesse de l'esprit humain, nous excuserions plus de fautes ; et contents de trouver quelques vertus

vue de son ami baigné de sang, honteux et désespéré, il voulut se donner la mort, mais les philosophes Callisthènes et Anaxarque l'en empêchèrent. — B.

dans les meilleurs hommes, nous saurions les estimer et les admirer malgré leurs vices<sup>1</sup>.

---

## DIALOGUE II.

## FÉNELON ET BOSSUET.

BOSSUET.

Pardonnez-moi, aimable prélat; j'ai combattu un peu vos opinions, mais je n'ai jamais cessé de vous estimer.

FÉNELON.

Je méritais que vous eussiez quelque bonté pour moi. Vous savez que j'ai toujours respecté votre génie et votre éloquence.

BOSSUET.

Et moi j'ai estimé votre vertu jusqu'au point d'en être jaloux. Nous courions la même carrière; je vous avais regardé d'abord comme mon disciple, parce que vous étiez plus jeune que moi; votre modestie et votre douceur m'avaient charmé, et la beauté de votre esprit m'attachait à vous; mais,

<sup>1</sup> Voir, tome I<sup>er</sup>, p. 146, la XXXVIII<sup>e</sup> *Réflexion* (*Sur la tolérance*), et au tome III, la 322<sup>e</sup> *Maxime posthume*. — B.

lorsque votre réputation commença à balancer la mienne, je ne pus me défendre de quelque chagrin ; car vous m'aviez accoutumé à me regarder comme votre maître.

FÉNELON.

Vous étiez fait pour l'être à tous égards : mais vous étiez ambitieux ; je ne pouvais approuver vos maximes en ce point.

BOSSUET.

Je n'approuvais pas non plus toutes les vôtres. Il me semblait que vous poussiez trop loin la modération, la piété scrupuleuse, et l'ingénuité.

FÉNELON.

En jugez-vous encore ainsi ?

BOSSUET.

Mais j'ai bien de la peine à m'en défendre. Il me semble que l'éducation que vous avez donnée au duc de Bourgogne<sup>1</sup> était un peu trop asservie à

<sup>1</sup> Louis, Dauphin, fils aîné du *Grand Dauphin* et petit-fils de Louis XIV, père de Louis XV, naquit à Versailles le 6 août 1682, et reçut en naissant le nom de *duc de Bourgogne*. Il eut le duc de Beauvilliers, un des plus honnêtes hommes de la cour, pour gouverneur, et Fénelon, qui était un des plus vertueux et des plus aimables, pour précepteur. Digne élève de tels maîtres, ce prince fut un modèle de vertus, il l'eût été des Rois! — B.

ces principes. Vous êtes l'homme du monde qui avez parlé aux princes avec le plus de vérité et de courage ; vous les avez instruits de leurs devoirs ; vous n'avez flatté ni leur mollesse , ni leur orgueil , ni leur dureté<sup>1</sup>. Personne ne leur a jamais parlé avec tant de candeur et de hardiesse ; mais vous avez peut-être poussé trop loin vos délicatesses sur la probité. Vous leur inspirez de la défiance et de la haine pour tous ceux qui ont de l'ambition ; vous exigez qu'ils les écartent , autant qu'ils pourront , des emplois ; n'est-ce pas donner aux princes

<sup>1</sup> Qu'il nous soit permis de confirmer le jugement de Vauvenargues par un trait que l'histoire nous a transmis. Le duc de Bourgogne était fort enclin à la colère, voici un des moyens que Fénelon employa pour réprimer ce penchant :

Un jour que le prince avait battu son valet de chambre, il s'amusait à considérer les outils d'un menuisier qui travaillait dans son appartement. L'ouvrier, instruit par Fénelon, dit brutalement au prince de passer son chemin et de le laisser travailler. Le prince se fâche, le menuisier redouble de brutalité, et, s'emportant jusqu'à le menacer, lui dit : *Retirez-vous, mon prince, quand je suis en colère, je ne connais personne.* Le prince court se plaindre à son précepteur de ce qu'on a introduit chez lui le plus méchant des hommes. *C'est un très-bon ouvrier, dit froidement Fénelon, son unique défaut est de se livrer à la colère.* Leçon admirable, et qui fit mieux comprendre au prince combien la colère est une chose hideuse, que ne l'auraient fait les discours les plus éloquents. — B.



un conseil timide? Un grand Roi ne craint point ses sujets, et n'en doit rien craindre <sup>1</sup>.

FÉNELON.

J'ai suivi en cela mon tempérament, qui m'a peut-être poussé un peu au delà de la vérité. J'étais né modéré et sincère ; je n'aimais point les hommes ambitieux et artificieux. J'ai dit qu'il y avait des occasions où l'on devait s'en servir, mais qu'il fallait tâcher peu à peu de les rendre inutiles.

BOSSUET.

Vous vous êtes laissé emporter à l'esprit systématique. Parce que la modération, la simplicité, la droiture, la vérité vous étaient chères, vous ne vous êtes pas contenté de relever l'avantage de ces vertus, vous avez voulu décrier les vices contraires. C'est ce même esprit qui vous a fait rejeter si sévèrement le luxe. Vous avez exagéré ses inconvénients, et vous n'avez point prévu ceux qui pourraient se rencontrer dans la réforme et dans les règles étroites que vous proposiez.

FÉNELON.

Je suis tombé dans une autre erreur dont vous ne parlez pas. Je n'ai tâché qu'à inspirer de l'hu-

<sup>1</sup> Voir, au tome III, la 31<sup>e</sup> *Maxime posthume*, où Vauvenargues exprime la même pensée. — B.

manité aux hommes dans mes écrits; mais par la rigidité des maximes que je leur ai données, je me suis écarté moi-même de cette humanité que je leur enseignais. J'ai trop voulu que les princes contraignent les hommes à vivre dans la règle, et j'ai condamné trop sévèrement les vices. Imposer aux hommes un tel joug, et réprimer leurs faiblesses par des lois sévères, dans le même temps qu'on leur recommande le support et la charité, c'est en quelque sorte se contredire, c'est manquer à l'humanité qu'on veut établir.

BOSSUET.

Vous êtes trop modeste et trop aimable dans votre sincérité. Car, malgré ces défauts que vous vous reprochez, personne, à tout prendre, n'était si propre que vous à former le cœur d'un jeune prince. Vous étiez né pour être le précepteur des maîtres de la terre.

FÉNELON.

Et vous, pour être un grand ministre sous un roi ambitieux <sup>1</sup>.

BOSSUET.

La fortune dispose de tout. Je pouvais être né avec quelque génie pour le ministère, et j'étais in-

<sup>1</sup> Voyez, tome III, la 37<sup>e</sup> *Maxime posthume*.

struit de toutes les connaissances nécessaires; mais je me suis appliqué dès mon enfance à la science des Anciens et à l'éloquence. Quand je suis venu à la cour, ma réputation était déjà faite par ces deux endroits : je me suis laissé amuser par cette ombre de gloire. Il m'était difficile de vaincre les obstacles qui m'éloignaient des grandes places, et rien ne m'empêchait de cultiver mon talent. Je me laissais dominer par mon génie; et je n'ai pas fait peut-être tout ce qu'un autre aurait entrepris pour sa fortune, quoique j'eusse de l'ambition et de la faveur.

## FÉNELON.

Je comprends très-bien ce que vous dites. Si le cardinal de Richelieu avait eu vos talents et votre éloquence, il n'aurait peut-être jamais été ministre.

## BOSSUET.

Le cardinal de Richelieu avait de la naissance<sup>1</sup>; c'est en France un avantage que rien ne peut suppléer : le mérite n'y met jamais les hommes au niveau des grands. Vous aviez aussi de la naissance,

<sup>1</sup> RICHELIEU (*Armand-Jean du Plessis*), né à Paris le 5 septembre 1585, sacré évêque de Luçon à l'âge de vingt-deux ans, premier ministre de Louis XIII en novembre 1616, descendait d'une des plus anciennes familles du Poitou. Il mourut à Paris le 4 décembre 1642. — B.

mon cher Fénelon, et par là vous me primiez en quelque manière. Cela n'a pas peu contribué à me détacher de vous, car je suis peut-être incapable d'être jaloux du mérite d'un autre; mais je ne pouvais souffrir que le hasard de la naissance prévalût sur tout; et vous conviendrez que cela est dur.

FÉNELON.

Oui, très-dur; et je vous pardonne les persécutions que vous m'avez suscitées par ce motif, car la nature ne m'avait pas fait pour vous dominer.

---

### DIALOGUE III.

#### DÉMOSTHÈNES ET ISOCRATE.

ISOCRATE<sup>1</sup>.

Je vois avec joie le plus éloquent de tous les hommes. J'ai cultivé votre art toute ma vie, et votre nom et vos écrits m'ont été chers.

<sup>1</sup> Isocrate naquit à Athènes, l'an 436 avant Jésus-Christ. Il devint, dans l'école de Gorgias et de Prodicus, l'un des plus grands maîtres dans l'art de la parole. Sa voix était faible et sa timidité excessive : aussi il ne parla jamais en public dans les grandes affaires de l'État; mais ses leçons lui procurèrent une fortune immense. — B.

DÉMOSTHÈNES <sup>1</sup>.

Vous ne me l'êtes pas moins, mon cher Isocrate, puisque vous aimez l'éloquence ; c'est un talent que j'ai idolâtré. Mais il y avait de mon temps des philosophes qui l'estimaient peu, et qui le rendaient méprisable au peuple.

ISOCRATE.

N'est-ce pas plutôt que de votre temps l'éloquence n'était point encore à sa perfection <sup>2</sup>?

DÉMOSTHÈNES.

Hélas ! mon cher Isocrate, vous ne dites que trop vrai. Il y avait de mon temps beaucoup de déclamateurs et de sophistes, beaucoup d'écrivains ingénieux, harmonieux, fleuris, élégants, mais peu d'orateurs véritables. Ces mauvais orateurs avaient accoutumé les hommes à regarder leur art comme un jeu d'esprit sans utilité et sans consistance.

ISOCRATE.

Est-ce qu'ils ne tendaient pas tous, dans leurs discours, à persuader et à convaincre ?

<sup>1</sup> Le nom par lequel Isocrate désigne Démosthènes, en l'appelant *le plus éloquent de tous les hommes*, est celui que la postérité a confirmé à ce célèbre orateur, qui naquit à Athènes l'an 381 avant Jésus-Christ. — B.

<sup>2</sup> Cette phrase donnerait à penser qu'Isocrate est postérieur à Démosthènes ; or, quand Démosthènes est né, Isocrate avait déjà cinquante-cinq ans. — G.

## DÉMOSTHÈNES.

Non, ils ne pensaient à rien moins. Pour ménager notre délicatesse, ils ne voulaient rien prouver; pour ne pas blesser la raison, ils n'osaient rien passionner : ils substituaient dans tous leurs écrits la finesse à la véhémence, l'art au sentiment, et les traits aux grands mouvements. Ils discutaient quelquefois ce qu'il fallait peindre, et ils effleuraient en badinant ce qu'ils auraient dû approfondir : ils fardaient les plus grandes vérités par des expressions affectées, des plaisanteries mal placées, et un langage précieux. Leur mauvaise délicatesse leur faisait rejeter le style décisif dans les endroits même où il est le plus nécessaire : aussi laissaient-ils toujours l'esprit des écoutants dans une parfaite liberté et dans une profonde indifférence. Je leur criais de toute ma force : Celui qui est de sang-froid n'échauffe pas; celui qui doute ne persuade pas. Ce n'est pas ainsi qu'ont parlé nos maîtres<sup>1</sup>! Nous flatterions-nous de connaître plus parfaitement la vérité que ces grands hommes, parce que nous la traitons plus délicatement? C'est parce que nous ne la possédons pas comme eux,

<sup>1</sup> Voir, tome II, p. 257, le LIII<sup>e</sup> *Caractère* (*Lysias*); et aussi tome III, la 113<sup>e</sup> *Maxime*, et la 5<sup>e</sup> *Maxime posthume*. — B.

que nous ne savons pas lui conserver son autorité et sa force.

ISOCRATE.

Mon cher Démosthènes, permettez-moi de vous interrompre. Est-ce que vous pensez que l'éloquence soit l'art de mettre dans son jour la vérité?

DÉMOSTHÈNES.

On peut s'en servir quelquefois pour insinuer un mensonge, mais c'est par une foule de vérités de détail qu'on parvient à faire illusion sur l'objet principal. Un discours tissu de mensonges et de pensées fausses, fût-il plein d'esprit et d'imagination, serait faible et ne persuaderait personne<sup>1</sup>.

ISOCRATE.

Vous croyez donc, mon cher Démosthènes, qu'il ne suffit point de peindre et de passionner pour faire un discours éloquent?

DÉMOSTHÈNES.

Je crois qu'on peint faiblement, quand on ne peint pas la vérité; je crois qu'on ne passionne point, quand on ne soutient point le pathétique de ses discours par la force de ses raisons. Je crois que peindre et toucher sont des parties nécessaires

<sup>1</sup> Voyez, tome III, la 276<sup>e</sup> *Maxime*. — B.

de l'éloquence; mais qu'il y faut joindre, pour persuader et pour convaincre, une grande supériorité de raisonnement.

## ISOCRATE.

On n'a donc, selon vous, qu'une faible éloquence lorsqu'on n'a pas en même temps une égale supériorité de raison, d'imagination et de sentiment; lorsqu'on n'a pas une ame forte et pleine de lumières, qui domine de tous côtés les autres hommes.

## DÉMOSTHÈNES.

Je voudrais y ajouter encore l'élégance, la pureté et l'harmonie; car, quoique ce soient des choses moins essentielles, elles contribuent cependant beaucoup à l'illusion et donnent une nouvelle force aux raisons et aux images<sup>1</sup>.

## ISOCRATE.

Ainsi vous voudriez qu'un orateur eût d'abord l'esprit profond et philosophique pour parler avec solidité et avec ascendant; qu'il eût ensuite une grande imagination pour étonner l'ame par ses images, et des passions véhémentes pour entraîner les volontés. Est-il surprenant qu'il se trouve si

<sup>1</sup> Voir sur ce sujet, au tome I<sup>er</sup>, p. 28-30, le XIII<sup>e</sup> chapitre de l'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain*. — B.



peu d'orateurs, s'il faut tant de choses pour les former?

DÉMOSTHÈNES.

Non, il n'est point surprenant qu'il y ait si peu d'orateurs; mais il est extraordinaire que tant de gens se piquent de l'être. Adieu, je suis forcé de vous quitter; mais je vous rejoindrai bientôt, et nous reprendrons, si vous le voulez, notre sujet.

---

## DIALOGUE IV<sup>1</sup>.

DÉMOSTHÈNES ET ISOCRATE.

ISOCRATE.

Je vous retrouve avec plaisir, illustre orateur : vous m'avez presque persuadé que je ne connaissais guère l'éloquence; mais j'ai encore quelques questions à vous faire.

DÉMOSTHÈNES.

Parlez; ne perdons point de temps, je serais ravi de vous faire approuver mes maximes.

<sup>1</sup> Rapprochez du LII<sup>e</sup> Caractère (*Isocrate, ou le bel esprit moderne*), ci-dessus, p. 253.

ISOCRATE.

Croyez-vous que tous les sujets soient susceptibles d'éloquence ?

DÉMOSTHÈNES.

Je n'en doute pas ; il y a toujours une manière de dire les choses, quelles qu'elles soient, plus insinuante, plus persuasive : le grand art est, je crois, de proportionner son discours à son sujet ; c'est avilir un grand sujet, lorsqu'on veut l'orner, l'embellir, le semer de fleurs et de fruits. C'est encore une chose plus choquante, lorsqu'en excitant de petits intérêts, on veut exciter de grands mouvements, lorsqu'on emploie de grandes figures, des tours pathétiques. Tout cela devient ridicule lorsqu'il n'est point placé. C'est le défaut de tous les déclamateurs, de tous les écrivains qui n'écrivent point de génie, mais par imitation.

ISOCRATE.

J'ai toujours été choqué plus que personne de ce défaut.

DÉMOSTHÈNES.

Ceux qui y tombent en sont choqués eux-mêmes lorsqu'ils l'aperçoivent dans les autres. Il y a peu d'écrivains qui ne sachent les règles, mais il y a peu qui puissent les pratiquer. On sait, par exemple, qu'il faut écrire simplement, mais on ne pense pas

des choses assez solides pour soutenir la simplicité. On sait qu'il faut dire des choses vraies; mais comme on n'en imagine pas de telles, on en suppose de spéciieuses et d'éblouissantes; en un mot, on n'a pas le talent d'écrire, et on veut écrire<sup>1</sup>.

## ISOCRATE.

De là, non-seulement le mauvais style, mais le mauvais goût; car, lorsqu'on s'est écarté des bons principes par faiblesse, on cherche à se justifier par vanité, et on se flatte d'autoriser les nouveautés les plus bizarres, en disant qu'il ne faut donner l'exclusion à aucun genre, comme si le faux, le frivole et l'insipide méritaient ce nom<sup>2</sup>.

## DÉMOSTHÈNES.

Il y a plus, mon cher Isocrate; on ne se contente pas de dire des choses sensées, on veut dire des choses nouvelles.

## ISOCRATE.

Mais ce soin serait-il blâmable? les hommes ont-ils besoin qu'on les entretienne de ce qu'ils savent?

## DÉMOSTHÈNES.

Oui, très-grand besoin; car il n'y a rien qu'ils

<sup>1</sup> Voir ci-dessus, p. 117, le X<sup>e</sup> Fragment (*Sur les mauvais écrivains*). — B.

<sup>2</sup> Voir la 272<sup>e</sup> Maxime. — B.

ne puissent mieux posséder qu'ils ne le possèdent, et il n'y a rien non plus qu'un homme éloquent ne puisse rajeunir par ses expressions.

ISOCRATE.

Selon vous, rien n'est usé ni pour le peuple, ni pour ses maîtres<sup>1</sup>.

DÉMOSTHÈNES.

Je dis plus, mon cher Isocrate, l'éloquence ne doit guère s'exercer que sur les vérités les plus palpables et les plus connues. Le caractère des grandes vérités est l'antiquité : l'éloquence qui ne roule que sur des pensées fines ou abstraites, dégénère en subtilité. Il faut que les grands écrivains imitent les pasteurs des peuples ; ceux-ci n'annoncent point aux hommes une nouvelle doctrine et de nouvelles vérités. Il ne faut pas qu'un écrivain ait plus d'amour-propre ; s'il a en vue l'utilité des hommes, il doit s'oublier, et ne parler que pour enseigner des choses utiles.

ISOCRATE.

Je n'ai point suivi, mon cher maître, ces maximes, J'ai cherché, au contraire, avec beaucoup de soin à m'écarter des maximes vulgaires. J'ai voulu étonner les hommes en leur présentant sous de nou-

<sup>1</sup> Voir, au tome III, la 283<sup>e</sup> *Maxime posthume*. — B.

velles faces les choses qu'ils croyaient connaître. J'ai dégradé ce qu'ils estimaient, j'ai loué ce qu'ils méprisaient; j'ai toujours pris le côté contraire des opinions reçues, sans m'embarrasser de la vérité; je me suis moqué surtout de ce qu'on traitait sérieusement. Les hommes ont été la dupe de ce dédain affecté; ils m'ont cru supérieur aux choses que je méprisais: je n'ai rien établi; mais j'ai tâché de détruire. Cela m'a fait un grand nombre de partisans, car les hommes sont fort avides de nouveautés.

## DÉMOSTHÈNES.

Vous aviez l'esprit fin, ingénieux, profond. Vous ne manquiez pas d'imagination. Vous saviez beaucoup. Vos ouvrages sont pleins d'esprit, de traits d'élégance, d'érudition. Vous aviez un génie étendu qui se portait également à beaucoup de choses. Avec de si grands avantages, vous ne pouviez manquer d'imposer à votre siècle, dans lequel il y avait peu d'hommes qui vous égalassent.

## ISOCRATE.

J'avais peut-être une partie des qualités que vous m'attribuez; mais je manquais d'élévation dans le génie, de sensibilité et de passions. Ce défaut de sentiment a corrompu mon jugement sur beaucoup de choses; car, lorsqu'on a un peu d'esprit, on croit être en droit de juger de tout.

## DÉMOSTHÈNES.

Vous avouez là des défauts que je n'aurais jamais osé vous faire connaître.

## ISOCRATE.

Je n'aurais pas pardonné, tant que j'ai vécu, à quiconque aurait eu la hardiesse de me les découvrir. Les hommes désirent souvent qu'on leur dise la vérité; mais il y a beaucoup de vérités qui sont trop fortes pour eux, et qu'ils ne sauraient supporter. Il y en a même qu'on ne peut pas croire, parce qu'on n'est point capable de les sentir. Ainsi on demande à ses amis qu'ils soient sincères, et lorsqu'ils le sont, on les croit injustes ou aveugles, et on s'éloigne d'eux<sup>1</sup>; mais ici on est guéri de toutes les vaines délicatesses, et la vérité ne blesse plus. Mais revenons à notre sujet; dites-moi quelles sont les qualités que vous exigeriez dans un orateur.

## DÉMOSTHÈNES.

Je vous l'ai déjà dit : un grand génie, une forte imagination, une ame sublime. Je voudrais donc qu'un homme qui est né avec cette supériorité de génie qui porte à vouloir régner sur les esprits, approfondît d'abord les grands principes de la morale : car toutes les disputes des hommes ne

<sup>1</sup> Voyez, au tome III, la 175<sup>e</sup> *Maxime*, et l'*Addition* qui s'y rapporte. — G.

roulent que sur le juste et l'injuste, sur le vrai et le faux; et l'éloquence est la médiatrice des hommes, qui termine toutes ces disputes. Je voudrais qu'un homme éloquent fût en état de pousser toutes ces idées au delà de l'attente de ceux qui l'écoutent, qu'il sortît des limites de leur jugement, et qu'il les maîtrisât par ses lumières, dans le même temps qu'il les domine par la force de son imagination et par la véhémence de ses sentiments. Il faudrait qu'il fût grand et simple, énergique et clair, véhément sans déclamation, élevé sans ostentation, pathétique et fort sans enflure. J'aime encore qu'il soit hardi et qu'il soit capable de prendre un grand essor; mais je veux qu'on soit forcé de le suivre dans ses écarts, qu'il sorte naturellement de son sujet, et qu'il y rentre de même, sans le secours de ces transitions languissantes et méthodiques qui refroidissent les meilleurs discours. Je veux qu'il n'y ait jamais d'art, ou du moins que son art consiste à peindre la nature plus fidèlement, à mettre les choses à leur place, à ne dire que ce qu'il faut, et de la manière qu'il le faut. Tout ce qui s'écarte de la nature est d'autant plus défectueux qu'il s'en éloigne davantage. Le sublime, la véhémence, le raisonnement, la magnificence, la simplicité, la hardiesse, toutes ces choses ensemble ne sont que l'image d'une nature forte et vigoureuse : quiconque n'a point cette nature ne peut

l'imiter. C'est pourquoi il vaut mieux écrire froidement que de se guinder et de se tourmenter pour dire ou de grandes choses ou des choses passionnées.

ISOCRATE.

Je pense bien comme vous, mon cher Démosthènes; mais cela étant ainsi, les règles deviennent inutiles : les hommes sans génie ne peuvent les pratiquer, et les autres les trouvent dans leur propre fonds, d'où elles ont été tirées<sup>1</sup>.

DÉMOSTHÈNES.

Quelque génie qu'on puisse avoir, on a besoin de l'exercer et de le corriger par la réflexion et par les règles, et les préceptes ne sont point inutiles.

ISOCRATE.

Quelle est donc la manière la plus courte de s'exercer à l'éloquence?

DÉMOSTHÈNES.

La conversation, lorsque l'on s'y propose quelque objet.

ISOCRATE.

Ainsi, c'est en traitant de ses plaisirs et de ses affaires, en négociant journallement avec les hommes, qu'on peut s'instruire de cet art aimable.

<sup>1</sup> Voir, au tome III, la 30<sup>e</sup> *Maxime posthume*.



## DÉMOSTHÈNES.

Oui, c'est dans ce commerce du monde qu'on puise ces tours naturels, ces insinuations, ce langage familier, cet art de se proportionner à tous les esprits, qui demande un génie si vaste. C'est là qu'on apprend sans effort à déployer les ressources de son esprit et de son ame<sup>1</sup> : l'imagination s'échauffe par la contradiction ou par l'intérêt, et fournit un grand nombre de figures et de réflexions pour persuader.

## ISOCRATE.

Cependant, mon cher Démosthènes, je crois qu'il faut aussi un peu de solitude et d'habitude d'écrire dans son cabinet : c'est dans le silence de la retraite que l'ame, plus à soi et plus recueillie, s'élève à ces grandes pensées et à cet enthousiasme naturel qui transportent l'esprit, mènent au sublime, et produisent tous ces grands mouvements que l'art n'a jamais excités. La lecture des grands poètes n'y est pas inutile ; mais il faut avoir le génie poétique pour saisir leur esprit, et il faut en même temps avoir de la sagesse pour accorder leur style à la

<sup>1</sup> Voir, au tome I<sup>er</sup>, p. 119, la XVII<sup>e</sup> Réflexion (*Sur la familiarité*) ; et, dans le même volume, p. 177, le IV<sup>e</sup> Conseil à un jeune homme ; voir encore, au tome III, la 105<sup>e</sup> Maxime. — B.

simplicité des sujets qu'on traite ; ainsi voilà bien des mérites à rassembler. Mais après tout cela, mon cher Démosthènes, on ne persuadera jamais au peuple que l'éloquence soit un art utile.

## DÉMOSTHÈNES.

Je prétends qu'il n'en est aucun qui le soit davantage : il n'y a ni plaisir, ni affaire, ni conversation, ni intrigue, ni discours public, où l'éloquence n'ait de l'autorité ; elle est nécessaire aux particuliers, dans tous les détails de la vie ; elle est plus nécessaire aux gens en place, parce qu'elle leur sert à mener les esprits, à colorer leurs intentions, à gouverner les peuples, à négocier avec avantage vis-à-vis des étrangers : de plus, elle répand sur toute une nation un grand éclat, elle éternise la mémoire des grandes actions. Les étrangers sont obligés de chercher dans ses chefs-d'œuvre l'art de penser et de s'exprimer ; elle élève et instruit, en même temps, l'esprit des hommes ; elle fait passer peu à peu dans leurs pensées la hauteur et les sentiments qui lui sont propres. Des hommes qui pensent grandement et fortement sont toujours plus disposés que les autres à se conduire avec sagesse et avec courage.

## ISOCRATE.

Je désire plus que personne que les hommes puissent vous croire.

## DÉMOSTHÈNES.

Ils ne me croiront point, mon cher Isocrate ; car il y a bien des raisons pour que l'éloquence ne se relève jamais. Mais la vérité est indépendante des opinions et des intérêts des hommes, et, enfin ; le nombre de ceux qui peuvent goûter de certaines vérités est bien petit ; mais il mérite qu'on ne le néglige pas, et c'est pour lui seul qu'il faut écrire.

---

## DIALOGUE V.

## PASCAL ET FÉNELON.

## FÉNELON.

Dites-moi, je vous prie, génie sublime, ce que vous pensez de mon style ?

## PASCAL.

Il est enchanteur, naturel, facile, insinuant. Vous avez peint les hommes avec vérité, avec feu et avec grâce<sup>1</sup> : les caractères de votre *Télémaque* sont très-variés ; il y en a de grands, et même de forts, quoique ce ne fût point votre étude de les faire tels. Vous ne vous êtes point piqué de rassembler en peu de mots tous les traits de vos caractères ; vous

<sup>1</sup> Voyez ci-dessus, p. 103, le 1<sup>er</sup> Fragment (*Sur les Orateurs*). — B.

avez laissé courir votre plume, et donné un libre essor à votre imagination vive et féconde.

FÉNELON.

J'ai cru qu'un portrait rapproché annonçait trop d'art. Il ne m'appartenait point d'être en même temps concis et naturel; je me suis borné à imiter la naïveté d'une conversation facile où l'on présente, sous des images différentes, les mêmes pensées, pour les imprimer plus vivement dans l'esprit des hommes.

PASCAL.

Cela n'a pas empêché qu'on ne vous ait reproché quelques répétitions; mais il est aisé de vous excuser<sup>1</sup>. Vous n'écriviez que pour porter les hommes à la vertu et à la piété; vous ne croyiez point qu'on pût trop inculquer de telles vérités, et vous vous êtes trompé en cela; car la plupart des hommes ne lisent que par vanité et par curiosité; ils n'ont aucune affection pour les meilleures choses, et ils s'ennuient bientôt des plus sages instructions.

FÉNELON.

J'ai eu tort, sans doute, de plusieurs manières; j'avais fait un système de morale; j'étais comme tous les esprits systématiques, qui ramènent sans cesse toutes choses à leurs principes.

<sup>1</sup> Voyez ci-dessus, p. 110, le IV<sup>e</sup> Fragment (*Sur Fénelon*). — B.

PASCAL.

J'ai fait un système tout comme vous, et, en voulant ramener à ce système toutes choses, je me suis peut-être écarté quelquefois de la vérité, et on ne me l'a point pardonné.

FÉNELON.

Au moins, ne s'est-il trouvé encore personne qui n'ait rendu justice à votre style. Vous aviez joint à la naïveté du vieux langage une énergie qui n'appartient qu'à vous, et une brièveté pleine de lumière ; vos images étaient fortes, grandes et pathétiques. Mais ce qu'il y a eu d'éminent en vous, ce en quoi vous avez surpassé tous les hommes, c'est dans l'art de mettre chaque chose à sa place, de ne jamais rien dire d'inutile, de présenter la vérité dans le plus beau jour qu'elle pût recevoir, de donner à vos raisonnements une force invincible, d'épuiser en quelque manière vos sujets sans être jamais trop long, et enfin de faire croître l'intérêt et la chaleur de vos discours jusqu'à la fin. Aussi Despréaux a-t-il dit que vous étiez également au-dessus des Anciens et des modernes, et beaucoup de gens sensés sont persuadés que vous aviez plus de génie pour l'éloquence que Démosthènes<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Voyez ci-dessus, p. 111, le Ve Fragment (*Sur Pascal et Bossuet*). — B.

PASCAL.

Vous me surprenez beaucoup; je n'ai vu encore personne qui ait égalé les modernes aux Anciens pour l'éloquence.

FÉNELON.

Connaissez-vous la majesté et la magnificence de Bossuet? croyez-vous qu'il n'ait pas surpassé, au moins en imagination, en grandeur et en sublimité, tous les Romains et les Grecs? *Vous étiez mort avant qu'il parût dans le monde*<sup>1</sup>; et vous n'avez point vu ces *Oraisons funèbres* admirables où il a égalé peut-être les plus grands poètes, et par cet enthousiasme singulier dont elles sont pleines, et par cette imagination toujours renaissante qui n'a été donnée qu'à lui, et par les grands mouvements qu'il sait exciter, et, enfin, par la hardiesse de ses transitions, qui, plus naturelles que celles de nos odes, me paraissent aussi surprenantes et plus sublimes.

PASCAL.

J'ai encore ouï parler ici avec estime de son *Discours sur l'Histoire universelle*.

<sup>1</sup> PASCAL (*Blaise*), né à Clermont en Auvergne, le 19 juin 1623, mourut à Paris le 19 août 1662. — BOSSUET (*Jacques-Bénigne*), naquit à Dijon, le 27 septembre 1627, et mourut à Meaux, le 12 avril 1704. — B.

## FÉNELON.

C'est peut-être le plus grand tableau qui soit sorti de la main des hommes; mais il n'est pas si admirable dans tous ses ouvrages. Il a fait une *Histoire des variations* qui est estimable; mais si vous aviez traité le même sujet, vous auriez réduit ses quatre volumes à un seul, et vous auriez combattu les hérésies avec plus de profondeur et plus d'ordre; car ce grand homme ne peut vous être comparé du côté de la force du raisonnement et des lumières de l'esprit; aussi a-t-il fait une foule d'autres ouvrages que vous n'auriez pas même daigné lire. C'est que les plus grands génies manquent tous par quelque endroit; mais il n'y a que les petits esprits qui prennent droit de les mépriser pour leurs défauts.

## PASCAL.

Tout ce que vous me dites me paraît vrai; mais permettez-moi de vous demander ce que c'est qu'un certain évêque qu'on a égalé à Bossuet pour l'éloquence.

## FÉNELON.

Vous voulez parler sans doute de Fléchier<sup>1</sup>;

<sup>1</sup> FLÉCHIER (*Esprit*), né le 10 juin 1632, à Pernes, petite ville du diocèse de Carpentras, devint en 1687 évêque de Nîmes, et mourut à Montpellier le 16 février 1710. — B.

c'est un rhéteur qui écrivait avec quelque élégance, qui a semé quelques fleurs dans ses écrits, et qui n'avait point de génie. Mais les hommes médiocres aiment leurs semblables, et les rhéteurs le soutiennent encore dans le déclin de sa réputation.

PASCAL.

N'y a-t-il point sous le beau règne de Louis XIV d'autre écrivain de prose, de génie?

FÉNELON.

C'est un mérite qu'on ne peut refuser à La Bruyère <sup>1</sup>. Il n'avait ni votre profondeur, ni l'élé-

<sup>1</sup> Une note inexacte, mise sur le catalogue de la Bibliothèque du Roi, par le conservateur Nicolas Clément, note reproduite en 1729 par l'abbé d'Olivet, dans son *Histoire de l'Académie françoise*, a fait maintenir, jusqu'en 1867, Dourdan ou ses environs comme lieu de naissance de La Bruyère.

M. Jal, dans le précieux ouvrage qu'il a publié sous le titre de *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, 1 vol. in-8°, Paris, H. Plon, 1867, a donné l'acte authentique qui rétablit et le lieu et la date de la naissance de l'auteur des *Caractères*.

Voici cet acte, extrait des Registres de la paroisse de Saint-Christophe dans la Cité, près de Notre-Dame :

« Le jeudi dix-septiesme aoust 1645, a été baptisé Jehan,  
 « fils de noble homme Loys de la Brière (*sic*), contrôleur  
 « des rentes de la ville de Paris;  
 « Et de demoiselle Elisabeth Hamouyn, ses père et mère,



vation de Bossuet, ni les grâces que vous me trouvez ; mais il était un peintre admirable.

PASCAL.

En vérité, ce nombre est bien petit ; mais le génie est rare dans tous les temps et dans tous les genres : on a vu passer plusieurs siècles sans qu'il parût un seul homme d'un vrai génie.

## DIALOGUE VI.

### MONTAGNE ET CHARRON.

CHARRON.

Expliquons-nous, mon cher Montagne<sup>1</sup>, puisque nous le pouvons présentement. Que vouliez-vous

« lequel a esté tenu et eslevé sur les saints fonts baptis-  
 « maux de St Xp(isto)phe par noble Jean de la Brière  
 « (parain) ; la maraine fut dame de Geneviefve du Boys,  
 « espouse de M. Daniel Hamouyn ; et ont signé : DE LA  
 « BRUYÈRE. — DE LA BRUYÈRE. G. DU BOIS. »

<sup>1</sup> MONTAGNE (*Michel de*), plus souvent désigné sous le nom de Montaigne, naquit au château de ce nom, dans le Périgord, le 8 février 1538, de Pierre Eyquem, écuyer, seigneur de Montagne, maire de la ville de Bordeaux. Nous avons de lui le livre admirable qu'il a publié sous le modeste titre d'*Essais*. Il mourut le 15 septembre 1592. — B.

insinuer quand vous avez dit : *Plaisante justice qu'une rivière ou une montagne borne ! Vérité au delà des Pyrénées, erreur au deçà*<sup>1</sup> ? Avez-vous prétendu qu'il n'y eût pas une vérité et une justice réelle ?

## MONTAGNE.

J'ai prétendu, mon cher ami<sup>2</sup>, que la plupart des lois étaient arbitraires, que le caprice des hommes les avait faites, ou que la violence les avait imposées ; ainsi, elles se sont trouvées fort différentes selon les pays, et quelquefois très-peu conformes aux lois de l'équité naturelle. Mais, comme il n'est pas possible que l'égalité se maintienne parmi les hommes, je prétends que c'est justement qu'on soutient les lois de son pays, et que c'est à bon titre qu'on en fait dépendre la justice. Sans

<sup>1</sup> L'auteur cite inexactement ici les paroles de Pascal. Voyez ses *Pensées*, Article IV, § IV, tome I<sup>er</sup>, p. 163, édition du Prince Impérial. Montaigne, de qui Pascal a emprunté cette idée, s'est servi des expressions suivantes : « *Quelle bonté est-ce que ie voyois hier en credit, et demain ne l'estre plus ? Quelle verité est-ce que ces montagnes bornent ? Mensonge au monde qui se tient au delà.* » (*Essais*, liv. II, chap. XII, tome II, p. 507, édition Charpentier, 1870.)

<sup>2</sup> CHARRON (*Pierre*), auteur du livre de *la Sagesse*, fils du libraire Thibault Charron, naquit à Paris en 1541, et mourut subitement d'apoplexie en 1603. — B.

cela, il n'y aurait plus de règle dans la société, ce qui serait un plus grand mal que celui des particuliers lésés par les lois.

CHARRON.

Mais, dites-moi, parmi ces lois et ces coutumes différentes, croyez-vous qu'il s'en trouve quelques-unes de plus conformes à la raison et à l'équité naturelle que les autres?

MONTAGNE.

Oui, mon ami, je le crois; et cependant je ne pense pas que ce fût un bien de changer celles qui paraissent moins justes; car, en général, le genre humain souffre moins des lois injustes que du changement des lois; mais il y a des occasions et des circonstances qui le demandent.

CHARRON.

Et quelles sont ces circonstances où l'on peut justement et sagement changer les lois?

MONTAGNE.

C'est sur quoi il est difficile de donner des règles générales; mais les bons esprits, lorsqu'ils sont instruits de l'état d'une nation, sentent ce que l'on peut et ce qu'on doit tenter; ils connaissent le génie des peuples, leurs besoins, leurs vœux, leur puissance, ils savent quel est l'intérêt général et

dominant de l'État; ils règlent là-dessus leurs entreprises et leur conduite.

CHARRON.

Il faut avouer qu'il y a bien peu d'hommes assez habiles pour juger d'un si grand objet; peser les fruits et les inconvénients de leurs démarches, et embrasser d'un coup d'œil toutes les suites d'un gouvernement qui influe quelquefois sur plusieurs siècles, et qui est assujetti, pour son succès, à la disposition et au ministère des États voisins.

MONTAGNE.

C'est ce qui fait, mon cher Charron, qu'il y a si peu de grands Rois et de grands ministres.

CHARRON.

S'il vous fallait choisir entre les hommes qui ont gouverné l'Europe depuis quelques siècles, auquel donneriez-vous la préférence?

MONTAGNE.

Je serais bien embarrassé<sup>1</sup>. Charles-Quint,

<sup>1</sup> On est étonné de ne pas rencontrer dans cette liste de souverains et de ministres les noms de Sully et de Henri IV, dont les principes de gouvernement étaient par leur sagesse et leur simplicité si conformes à la raison et à la justice. On ne trouve pas dans ce dialogue tout ce qu'on pouvait attendre des deux philosophes introduits comme

Louis XII, Louis XIV, le cardinal de Richelieu, le chancelier Oxenstiern<sup>1</sup>, le duc d'Olivarès<sup>2</sup>, Sixte-Quint et la reine Elisabeth, ont tous gouverné avec succès et avec gloire, mais avec des principes, des moyens et une politique différente.

## CHARRON.

C'est que l'État, la puissance, les mœurs, la religion, etc., des peuples qu'ils gouvernaient, diffé-

interlocuteurs. En général, les idées de Vauvenargues sur la politique ne sont ni étendues ni arrêtées. Il n'est vraiment supérieur que lorsqu'il traite de la morale et de la haute littérature, et c'est sans doute un assez beau partage. — S.

<sup>1</sup> OXENSTIERN (*Axel*), grand chancelier de Suède, premier ministre du roi Gustave-Adolphe, naquit en 1583, et mourut à l'âge de soixante et onze ans, en 1654. La mort de Gustave-Adolphe, tué à la bataille de Lutzen en 1632, laissa reposer sur lui tout le fardeau des affaires : il déploya dans cette circonstance difficile un caractère qui l'a placé au rang des plus grands hommes d'État. — B.

<sup>2</sup> OLIVARÈS (*Gaspard de Guzman, comte d'*), duc de San-Lucar, naquit à Rome, où son père était ambassadeur d'Espagne auprès du pape Sixte-Quint. L'inflexibilité de son caractère le fit comparer à Néron. Très-jeune encore, il étudiait alors dans l'université de Salamanque, il laissa échapper un mot qui suffit à lui seul pour peindre son caractère ambitieux. *J'apprends ici*, dit-il à son cousin qui étudiait avec lui, *j'apprends à gouverner le royaume, me destinant à guider un jour les Rois.* — B.

raient aussi beaucoup, et qu'ils ne se sont point trouvés dans les mêmes circonstances.

## MONTAGNE.

Quand ils se seraient trouvés dans la même position, et qu'ils auraient eu à gouverner dans les mêmes circonstances les mêmes peuples, il ne faut pas croire qu'ils eussent suivi les mêmes maximes et formé les mêmes plans; car il ne faut pas croire qu'on soit assujetti à un seul plan pour régner avec gloire. Chacun, en suivant son génie particulier, peut exécuter de grandes choses. Le cardinal Ximénès<sup>1</sup> n'aurait point gouverné la France comme celui de Richelieu<sup>2</sup>, et l'aurait vraisemblablement bien gouvernée. Il y a plusieurs moyens d'arriver au même but. On peut même se proposer un but différent, et que celui qu'on se propose et celui qu'on néglige soient accompagnés de biens et d'inconvénients égaux; car vous savez qu'il y a en toutes choses des inconvénients inévitables.

<sup>1</sup> XIMENÈS (*don Francois*), né à Torrelaguna dans la Vieille-Castille en 1437, devint archevêque de Tolède en 1495. Le roi Ferdinand le Catholique, dont il avait été ministre, le nomma en mourant régent de Castille. Il mourut empoisonné le 8 novembre 1517. — B.

<sup>2</sup> *Comme celui de Richelieu*; cette incorrection se trouve dans le manuscrit; il faudrait répéter *le cardinal*, ou dire, *comme Richelieu*. — B.

## DIALOGUE VII.

## UN AMÉRICAIN ET UN PORTUGAIS.

L'AMÉRICAIN.

Vous ne me persuaderez point. Je suis très-convaincu que votre luxe, votre politesse et vos arts n'ont fait qu'augmenter nos besoins, corrompre nos mœurs, allumer davantage notre cupidité, en un mot, corrompre la nature dont nous suivions les lois avant de vous connaître.

LE PORTUGAIS.

Mais qu'appellez-vous donc les lois de la nature? Suiviez-vous en toutes choses votre instinct? Ne l'aviez-vous pas assujetti à de certaines règles pour le bien de la société?

L'AMÉRICAIN.

Oui, mais ces règles étaient conformes à la raison.

LE PORTUGAIS.

Je vous demande encore ce que vous appelez la raison. N'est-ce pas une lumière que tous les hommes apportent au monde en naissant? Cette lumière ne s'augmente-t-elle point par l'expérience, par l'application? N'est-elle pas plus vive dans quelques esprits que dans les autres? De plus, ce concours de réflexions et l'expérience d'un grand

nombre d'hommes ne donnent-ils pas plus d'étendue et plus de vivacité à cette lumière?

L'AMÉRICAIN.

Il y a quelque chose de vrai à ce que vous dites. Cette lumière naturelle peut s'augmenter, et la raison par conséquent se perfectionner.....

LE PORTUGAIS.

Si cela est ainsi, voilà la source de nouvelles lois; voilà de nouvelles règles prescrites à l'instinct, et par conséquent un changement avantageux dans la nature. Je parle ici de la nature de l'homme, qui n'est autre chose que le concours de son instinct et de sa raison.

L'AMÉRICAIN.

Mais nous appelons la nature le sentiment et non la raison.

LE PORTUGAIS.

Est-ce que la raison n'est pas naturelle à l'homme comme le sentiment? N'est-il pas né pour réfléchir comme pour sentir? et sa nature n'est-elle pas composée de ces deux qualités?

L'AMÉRICAIN.

Oui, j'en veux bien convenir; mais je crois qu'il y a un certain degré au delà duquel la raison s'égaré lorsqu'elle veut pénétrer. Je crois que le genre



humain est parvenu de bonne heure à ce point de lumière qui est à la raison ce que la maturité est aux fruits.

LE PORTUGAIS.

Vous comparez donc le génie du genre humain à un grand arbre qui n'a porté des fruits mûrs qu'avec le temps, mais qui ensuite a dégénéré et a perdu sa fécondité avec sa force?

L'AMÉRICAIN.

Cette comparaison me paraît juste.

LE PORTUGAIS.

Mais qui vous a dit que vous eussiez atteint en Amérique ce point de maturité? qui vous a dit qu'après l'avoir acquis, vous ne l'aviez pas perdu? Ne pourrais-je pas comparer les arts que nous vous avons apportés d'Europe, à la douce influence du printemps qui rapime la terre languissante, et rend aux plantes leurs fleurs et leurs fruits? L'ignorance et la barbarie avaient ravagé la raison dans vos contrées comme l'hiver désole les campagnes. Nous vous avons rapporté la lumière que la barbarie avait éteinte dans vos ames.

L'AMÉRICAIN.

Je prétends, au contraire, que vous avez obscurci celle dont nous jouissions. Mais je sens que j'aurais de la peine à vous en convaincre; il faudrait en-

trer dans de grands détails; et, enfin, n'ayant point vécu dans les mêmes principes et dans les mêmes habitudes, nous aurions de la peine à nous accorder sur ce qu'on nomme la vérité, la raison et le bonheur.

## LE PORTUGAIS.

Nous aurions moins de disputes là-dessus que vous ne pensez; car je conviendrais de très-bonne foi que la coutume peut plus que la raison même pour le bien des hommes, et que la nature, le bonheur, la vérité même dépendent d'elle<sup>1</sup>. Mais je suis content des principes que vous m'accordez. Il me suffit que vous croyiez que la nature a pu recevoir du temps sa maturité et sa perfection, ainsi que tous les autres êtres de la terre; car nous ne voyons rien qui n'ait sa croissance, sa maturité, ses changements et son déclin. Mais il ne m'appartient point de déterminer si les arts et la politesse ont apporté le vrai bien aux hommes, et enfin si la nature humaine a attendu longtemps sa perfection, et en quel lieu ou en quel siècle elle y est parvenue.

<sup>1</sup> Voir au tome I<sup>er</sup>, p. 102, la II<sup>e</sup> *Réflexion* (*Sur la nature et la coutume*). — B.

---

## DIALOGUE VIII.

## PHILIPPE SECOND ET COMINES.

## PHILIPPE SECOND.

On dit que vous avez écrit l'histoire de votre maître <sup>1</sup>. Mais comment pouvez-vous le justifier de sa familiarité avec des gens de basse extraction?

## COMINES.

Le roi Louis XI était populaire <sup>2</sup> et accessible. Il avait, à la vérité, de la hauteur, mais sans cette fierté sauvage qui fait mépriser aux princes tous les autres hommes. Le Roi, mon maître, ne se bor-

<sup>1</sup> COMINES (*Philippe de La Clite de*), d'autres écrivent à tort *Commynes*, historien de Louis XI, naquit au château de ce nom, à quelques lieues de Lille, en 1445, et mourut en 1509 au château d'Argenton, le 17 août, suivant Swertius, le 17 octobre, suivant Vossius. — B.

<sup>2</sup> Oui, sans doute, il fut populaire; mais aussi ce fut un tyran soupçonneux, implacable dans ses vengeances, avide du sang des grands, et qui mérite à tous égards le nom de *Tibère de la France*. Cependant il est juste de dire pour sa défense, qu'il avait à combattre la féodalité, qui avait jeté de si profondes racines en France, que les grands étaient presque devenus des Rois, et avaient réduit les maîtres de l'État à plier devant eux au gré de leurs caprices; et ce fut envers eux seuls que Louis XI fut cruel et soupçonneux. — B.

nait point à connaître sa cour et les grands du royaume ; il connaissait le caractère et le génie des ministres et des princes étrangers ; il avait des correspondances dans tous les pays ; il avait continuellement les yeux ouverts sur le genre humain, sur toutes les affaires de l'Europe ; il recherchait le mérite dans les sujets les plus obscurs ; il savait vivre familièrement avec ses sujets sans perdre rien de sa dignité, et sans rien relâcher de l'autorité de sa couronne. Les princes faibles et vains comme vous ne voient que ce qui les approche ; ils ne connaissent jamais que l'extérieur des hommes, ils ne pénètrent jamais le fond de leur cœur ; et comme ils ne les connaissent point assez, ils ne savent point s'en servir. Louis XI choisissait lui-même tous les gens qu'il employait dans les affaires. Il avait une ame profonde qui ne pouvait se contenter de connaître superficiellement les dehors des hommes, et de quelques hommes ; il aimait à descendre dans les derniers replis du cœur ; il cherchait, dans tous les états, des gens d'esprit ; il démêlait leurs talents, il les employait. Pour tout cela, vous sentez bien qu'il fallait se familiariser avec les hommes. C'était dans ce commerce familier, dans ces soupers qu'il faisait, à Paris, avec la bourgeoisie, dans les entretiens secrets qu'il avait avec des personnes de tous les états, qu'il apprenait à déployer toutes les ressources de son génie,

qu'il tirait du fond du cœur de ses sujets la vérité, qu'on cache aux princes orgueilleux et impraticables. C'est ainsi qu'il avait cultivé ce génie simple et pénétrant qu'il avait reçu de la nature : aussi s'était-il rendu plus habile qu'aucun des ministres qu'il employait. Il était l'ame de tous ses conseils ; savait tout ce qui se passait dans son État ; avait un esprit vaste qui ne perdait point de vue les petits objets au milieu des grandes affaires ; qui suivait tout, qui voyait tout, qui ne laissait rien échapper. C'était une ame qui, par son activité et son étendue, paraissait se multiplier pour suffire à tout ; qui jouissait véritablement de la royauté, parce qu'il animait tous les ressorts de son Empire, et qu'il suivait toutes choses jusqu'à leur racine. Un esprit borné et pesant ne voit que ce qui l'environne ; il ne regarde jamais ni le passé, ni l'avenir ; il voit disparaître autour de lui ses amis, ses supports, ses connaissances presque sans s'en apercevoir. Son ame est toute concentrée sur elle-même ; elle ne sort point de la sphère étroite que la nature lui a prescrite ; elle s'appesantit sur elle-même ; tous les événements du monde passent devant elle comme des songes légers qui se perdent sans retour. Une grande ame au contraire ne perd rien de vue ; le passé, le présent et l'avenir sont immobiles devant ses yeux. Elle porte sa vue loin d'elle ; elle embrasse cette distance énorme qui est entre les grands

et le peuple, entre les affaires générales de l'univers et les intérêts des particuliers les plus obscurs : elle incorpore à soi toutes les choses de la terre ; elle tient à tout ; tout la touche : rien ne lui est étranger ; ni la différence infinie des mœurs, ni celle des conditions, ni celle des pays, ni la distance des temps ne l'empêchent de rapprocher toutes les choses humaines, de s'unir d'intérêt à tout<sup>1</sup>. Mais les hommes de ce caractère ne font

<sup>1</sup> Il n'y a dans ce discours de Comines que quelques traits qui conviennent à Louis XI. Il était populaire et accessible, mais par nécessité plutôt que par inclination. Dans la lutte qui s'était engagée entre le souverain et les grands vassaux de la couronne, ceux-ci commirent une faute dont les conséquences ont été funestes pour eux et pour la nation : ils séparèrent leurs intérêts de l'intérêt du peuple, et se crurent assez forts par eux-mêmes pour maintenir les prérogatives qu'ils avaient usurpées dans des temps d'anarchie, et sous des rois faibles. S'ils s'étaient appuyés du peuple, comme les barons d'Angleterre avaient fait dans des circonstances semblables, ils auraient pu conserver comme eux une influence directe sur le gouvernement, et la nation aurait joui de ses anciens privilèges ; l'équilibre se serait établi naturellement entre les divers ordres de l'État, et aurait prévenu les guerres et les révolutions qui depuis trois siècles ont tourmenté la France.

Nos Rois furent plus habiles que la haute noblesse ; ils se concilièrent l'amour et l'estime du tiers état : ils accordèrent quelques privilèges aux communes, mais ils ne donnèrent pas au peuple toute la liberté et les droits dont

rien d'inutile, savent employer tout leur temps, ont un esprit vif qui rencontre d'abord le nœud et

il aurait dû jouir d'après les constitutions primitives de la monarchie. Toutefois ces concessions les rendirent populaires, et, dans aucun pays de l'Europe, les souverains n'ont été plus aimés de leurs sujets qu'en France. Ce fut donc par des vues politiques que Louis XI se familiarisait avec les bourgeois de Paris, et ne dédaignait point de les admettre dans sa confiance. Leur affection lui fut plus d'une fois utile dans les différentes guerres qu'il eut à soutenir; mais il les fit servir à ses projets sans rien faire pour eux et pour la nation en général.

Quelques historiens, entre autres Duclos, ont cherché à nous donner une haute idée du génie politique de Louis XI: il est vrai qu'il réunit à la couronne plusieurs provinces, et qu'il abaissa l'orgueil des grands; mais il commit deux fautes capitales qui suffiraient pour faire douter s'il ne dut pas ses succès à la fortune plutôt qu'à sa prudence. La première fut de se livrer entre les mains de Charles le Téméraire, qui le força d'assister à la prise de la ville de Liège dont il était l'allié et le protecteur; la seconde, plus grave encore, fut de ne pas prévenir le mariage de Marie de Bourgogne avec l'empereur Maximilien, union qui a été pour la France, pendant plusieurs siècles, une source de guerres et de calamités.

Louis XI rapportait tout à son intérêt. L'amitié ni la reconnaissance n'entrèrent jamais dans son cœur. Fils ingrat, père dénaturé, maître cruel, Roi sanguinaire et superstitieux, il ne fut vraiment habile que dans l'art de tromper. On le soupçonne d'avoir fait empoisonner son frère le duc de Berry. Il est le seul Roi dans l'histoire qui,

la source de chaque chose, qui marche légèrement et rapidement <sup>1</sup>.

par le raffinement de sa cruauté, ait rendu la justice même odieuse. Enfin il vécut en tyran et mourut en lâche. Il aurait fallu un Tacite ou un Montesquieu pour écrire son histoire. On dit que ce dernier s'en était occupé, et que, par mégarde, son secrétaire avait jeté le manuscrit au feu. C'est une perte qui peut-être ne sera jamais réparée. — S.

<sup>1</sup> Nous avons entre les mains une copie des dialogues de Vauvenargues; cette copie, donnée à M. Suard par M. Jay, est remplie d'inexactitudes : on s'est permis des changements tout à fait coupables; on peut en juger par la dernière phrase que l'on vient de lire, conforme au manuscrit autographe, et qui, dans la copie faite à Aix en 1811, est remplacée par celle-ci : *Mais les hommes de ce caractère ne font rien d'inutile, ils savent employer tout leur temps; et par la puissance et l'activité de leur génie, ils dirigent tous les événements et dominent sur les destinées du monde.* Nous avons cru devoir signaler cette infidélité pour échapper nous-même à une semblable accusation, si un jour cette copie, que nous possédons, tombait entre les mains d'un éditeur qui ne connaîtrait pas le manuscrit autographe, que nous possédons également. La phrase de la copie peut être mieux écrite et plus intelligible; mais ce n'est point là-dessus que nous avons à prononcer, et c'est au texte de son auteur que doit s'attacher un éditeur de bonne foi. — B.

---



## DIALOGUE IX.

## CÉSAR ET BRUTUS.

CÉSAR.

Mon ami, pourquoi me fuis-tu? N'as-tu pas éteint dans mon sang la haine que tu m'as portée?

BRUTUS.

César, je ne t'ai point haï : j'estimais ton génie, ton courage.

CÉSAR.

Mais je t'aimais tendrement, et tu m'as arraché la vie.

BRUTUS.

C'est une cruauté barbare où j'ai été poussé par l'erreur de la gloire, et par les principes d'une vertu fausse et farouche.

CÉSAR.

Tu étais né humain et compatissant : tu n'as été cruel que pour moi seul, qui t'aimais avec tendresse.

BRUTUS.

D'où naissait dans ton cœur cette amitié que j'avais si peu méritée?

CÉSAR.

Ta jeunesse m'avait séduit, et ton ame fière et sensible avait touché la mienne.

BRUTUS.

J'ai fait ce que j'ai pu pour reconnaître ta bonté pour moi : je me reprochais mon ingratitude ; je sentais que tu méritais d'être aimé ; tu me faisais pitié lorsque je songeais à t'immoler à la liberté, et je me reprochais ma barbarie.

CÉSAR.

Et avec tout cela je n'ai jamais fléchi ton cœur !

BRUTUS.

Je n'ai jamais pu t'aimer : ton génie, ton âge, le mien, te donnaient sur moi trop d'ascendant. Je t'admirais, et je ne t'aimais point.

CÉSAR.

Est-ce que l'estime empêche l'amitié ?

BRUTUS.

Non, mais le respect l'affaiblit ; et peut-être qu'il y a un âge où l'on ne peut plus être aimé.

CÉSAR.

Tu dis vrai : le mérite inspire du respect ; mais il n'y a que la jeunesse qui soit aimable. C'est une vérité affreuse. Il est horrible d'avoir encore un

cœur sensible à l'amitié, et d'être privé des grâces qui l'inspirent.

BRUTUS.

Voilà la source de l'ingratitude des jeunes gens. L'amitié de leurs parents, de leurs bienfaiteurs, leur est souvent onéreuse<sup>1</sup>. Cependant je crois que les belles ames peuvent surmonter leur instinct, ou sortir en ce point des règles générales.

CÉSAR.

La tienne était haute et sensible, et cependant...

BRUTUS.

Je m'étais laissé imposer par les discours et la philosophie de Caton ; j'aimais ardemment la gloire : cette passion étouffa dans mon cœur toutes les autres. Mais daigne croire qu'il m'en a coûté pour trahir ce que je devais à ton amitié et à ton mérite.

CÉSAR.

Va, je t'ai pardonné même en mourant. L'amitié va plus loin que la vertu, et passe en magnanimité la philosophie que tu as professée.

BRUTUS.

Tu parles de l'amitié des grandes ames telles

<sup>1</sup> Rapprochez de la 474<sup>e</sup> *Maxime posthume*, et de la note qui s'y rapporte, tome III.

que la tienne. Mais ce pardon généreux que tu m'accordes augmente encore mon repentir; et je n'ai de regret à la vie que par l'impuissance où me met la mort de te témoigner ma reconnaissance <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Le caractère de Brutus me semble mieux apprécié par Shakspeare, quand il lui fait dire :

« S'il est dans cette assemblée quelque ami tendre de  
 « César, je lui dis que l'amour de Brutus pour César n'était  
 « pas moindre que le sien. Si cet ami demande pourquoi  
 « Brutus s'est élevé contre César, voici ma réponse : Ce  
 « n'est pas que j'aimasse moins César, mais j'aimais Rome  
 « davantage. Vaudrait-il mieux à votre gré que César fût  
 « vivant et mourir tous esclaves, au lieu que César mort  
 « vous vivez tous libres? César m'aimait, je le pleure; il  
 « fut heureux, je m'en réjouis; il était vaillant, je l'honore;  
 « mais il fut ambitieux, et je l'ai tué. Il y a en moi  
 « des larmes pour son amitié, du respect pour sa vaillance,  
 « de la joie pour sa fortune, et la mort pour son ambition.  
 « — Quel est ici l'homme assez abject pour vouloir être esclave?  
 « s'il en est un, qu'il parle, car pour lui je l'ai offensé.  
 « Quel est ici l'homme assez stupide pour ne vouloir pas être un Romain?  
 « s'il en est un, qu'il parle, car pour lui je l'ai offensé.  
 « Quel est ici l'homme assez vil pour ne pas aimer sa patrie?  
 « s'il en est un, qu'il parle, car pour lui je l'ai offensé. » SHAKSPEARE,  
*Jules César*, acte III, scène II. — B.

## DIALOGUE X.

MOLIÈRE, ET UN JEUNE HOMME.

LE JEUNE HOMME.

Je suis charmé de vous voir, divin Molière. Vous avez rempli toute l'Europe de votre nom, et la réputation de vos ouvrages augmente de jour à autre dans le monde.

MOLIÈRE.

Je ne suis point touché, mon cher ami, de cette gloire. J'ai mieux connu que vous, qui êtes jeune, ce qu'elle vaut.

LE JEUNE HOMME.

Seriez-vous mécontent de votre siècle, qui vous devait tant ?

MOLIÈRE.

Quelques-uns de mes contemporains m'ont rendu justice; c'étaient même les meilleurs esprits : mais le plus grand nombre me regardait comme un comédien qui faisait des vers. Le prince me protégeait; quelques courtisans m'aimaient; cependant j'ai souffert d'étranges humiliations.

LE JEUNE HOMME.

Cela est-il possible? Je ne fais que de quitter le

monde ; on y fait très-peu de cas des talents : mais j'y ai ouï dire que ceux qui avaient ouvert la carrière avaient joui de plus de considération.

MOLIÈRE.

Ceux qui ont ouvert la carrière en méritaient peut-être davantage, et en ont obtenu, comme je vous l'ai dit, des esprits justes ; mais elle n'a jamais été proportionnée à leur mérite, et a été contre-pesée par de grands dégoûts.

LE JEUNE HOMME.

Sans doute ils étaient traversés, persécutés, calomniés par leurs envieux ; mais les gens en place et les grands ne leur rendaient-ils pas justice ?

MOLIÈRE.

Les grands riaient des querelles des auteurs : plusieurs se laissaient prévenir par les gens de lettres subalternes qu'ils protégeaient ; ils avaient la faiblesse d'épouser leurs passions et leur injustice contre les grands hommes qui étaient moins dans leur dépendance.

LE JEUNE HOMME.

C'est au moins une consolation que la postérité vous ait rendu justice.

MOLIÈRE.

La postérité ne me la rendra point telle que j'ai

pu la mériter. Ne vois-je pas ici les plus grands hommes de l'antiquité, Homère, Virgile, Euripide, qui sont encore poursuivis dans le tombeau par ce même esprit de critique qui les a dégradés pendant leur vie? Dans le même temps qu'ils sont adorés de quelques personnes sensées dont ils enchantent l'imagination, ils sont méprisés et tournés en ridicule par les esprits médiocres qui manquent de goût<sup>1</sup>. Je voyais passer le Tasse, il y a quelques jours, suivi de quelques beaux esprits qui lui faisaient leur cour : plusieurs ombres de grands seigneurs qui étaient avec moi, me demandèrent qui c'était? Sur cela le duc de Ferrare prit la parole, et répondit que c'était un poète auquel il avait fait donner des coups de bâton pour châtier son insolence. Voilà comme les gens du monde et les grands savent honorer le génie.

## LE JEUNE HOMME.

J'ai souvent ouï dans le monde de pareils dis-

<sup>1</sup> Si les grands génies de l'antiquité qui *enchantent l'imagination des personnes sensées*, sont méprisés et tournés en ridicule par les médiocres, je ne vois pas trop de quoi ils ont à se plaindre, et Molière avec eux : car, comme Vauvenargues l'a si bien dit lui-même dans la 65<sup>e</sup> *Maxime* : « Nous sommes moins offensés du mépris des sots que d'être médiocrement estimés des gens d'esprit. » — B.

cours, et j'en étais indigné. Car, enfin, qu'est-ce qu'un grand poëte, sinon un grand génie, un homme qui domine les autres hommes par son imagination; qui leur est supérieur en vivacité; qui connaît, par un sentiment plein de lumière, les passions, les vices et l'esprit des hommes; qui peint fidèlement la nature, parce qu'il la connaît parfaitement, et qu'il a des idées plus vives de toutes choses que les autres; une ame qui est capable de s'élever, un génie ardent, laborieux, éloquent, aimable; qui ne se borne point à faire des vers harmonieux, comme un charpentier fait des cadres et des tables dans son atelier, mais qui porte dans le commerce du monde son feu, sa vivacité, son pinceau et son esprit, et qui conserve, par conséquent, parmi les hommes, le même mérite qui le fait admirer dans son cabinet?

MOLIÈRE.

Les gens qui réfléchissent savent tout cela, mon cher ami; mais ces gens-là sont en petit nombre.

LE JEUNE HOMME.

Hé! pourquoi s'embarrasser des autres?

MOLIÈRE.

Parce qu'on a besoin de tout le monde; parce qu'ils sont les plus forts; parce qu'on en souffre du mal quand on n'en reçoit pas de bien; enfin, parce



qu'un homme qui a les vues un peu grandes voudrait régner, s'il pouvait, dans tous les esprits, et qu'on est toujours inconsolable de n'obtenir que la moindre partie de ce qu'on mérite <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Dans le temps où Vauvenargues écrivait ce dialogue, il y avait encore en France beaucoup de ces esprits médiocres qui croyaient se distinguer de la foule en méprisant les plus beaux chefs-d'œuvre de l'antiquité qu'ils étaient incapables de comprendre et de juger : ils s'imaginaient montrer de la force d'esprit et de la philosophie en affectant de dédaigner ce qui avait été consacré par l'admiration des siècles. L'origine de cette manie ridicule remonte aux dernières années du dix-septième siècle ; elle se perpétua dans le dix-huitième par l'influence de La Motte, qui n'était point un écrivain sans mérite, mais dont la littérature était très-bornée, et surtout par l'influence de Fontenelle, qui fut pendant cinquante ans à la tête des hommes de lettres. Fontenelle était un homme extrêmement adroit, qui avait d'autres titres à la renommée que ses travaux purement littéraires, et qui, sentant ce qui lui manquait, aurait volontiers rabaissé les chefs-d'œuvre qu'il ne pouvait égaler. Il suffisait d'ailleurs que Boileau et Racine, contre lesquels il nourrit une inimitié séculaire, se fussent prononcés en faveur de la raison et des Anciens, pour qu'il penchât du côté opposé. On peut rapporter à ce philosophe, si modéré en apparence, la plupart des hérésies littéraires qui ont obtenu quelque crédit dans le dernier siècle ; et peut-être même le goût se serait-il entièrement corrompu si des hommes tels que Voltaire, Montesquieu, Buffon, Rousseau n'eussent maintenu ses principes par leurs leçons et par leurs exemples.

## DIALOGUE XI.

## RACINE ET BOSSUET.

BOSSUET.

Je récitais tout à l'heure, mon cher Racine, quelques-uns de vos vers que je n'ai pas oubliés. Je suis enchanté de la richesse de vos expressions, de la vérité de votre pinceau et de vos idées, de votre simplicité, de vos images, et même de vos caractères qui sont si peu estimés; car je leur

— Les écrivains du dix-septième siècle n'étaient pas mieux traités par Fontenelle que les Anciens. Il ne pardonna jamais à Racine et à Boileau les épigrammes qu'ils avaient lancées contre sa malheureuse tragédie d'*Aspar*. Il ne rendait pas au premier la justice qui lui était due, et refusait le génie à l'auteur de l'*Art poétique*. Il aurait même volontiers attaqué Voltaire, si la crainte des représailles n'eût un peu refroidi son ressentiment contre un homme qui avait tant de supériorité sur lui.

Nous sommes très-heureusement délivrés de ces opinions fausses et ridicules qui ont fait tant de mal dans le dernier siècle : on est revenu à l'étude et à l'admiration des Anciens avec une ardeur qui promet à la littérature française une nouvelle époque de génie et de gloire. Je pourrais citer des traductions et des ouvrages originaux où l'on retrouve les grâces et le charme du génie antique. On a banni de la prose cette pompe indigente de paroles, cette recherche puéride d'antithèses, cette affectation du

trouve un très-grand mérite, et le plus rare, celui d'être pris dans la nature. Vos personnages ne disent jamais que ce qu'ils doivent, parlent avec noblesse, et se caractérisent sans affectation. Cela est admirable.

## RACINE.

Je ne suis pas surpris que vous m'aimiez un peu, Je vous ai toujours admiré; vous aviez le génie poétique et l'invention dans l'expression, qui est le talent même que mes ennemis sont obligés de m'accorder. Il y a plus d'impétuosité et de plus

bel esprit qui déshonorait, il n'y a pas encore longtemps, même les productions de quelques membres de l'Académie. On s'est également débarrassé de cette sécheresse que l'esprit d'analyse, porté à l'excès, avait introduite dans notre littérature. Il ne faut pas confondre cet abus de l'analyse avec l'esprit vraiment philosophique, dont aucun genre ne peut se passer : c'est lui seul qui peut donner de la force au raisonnement, de la justesse aux idées. Sans son secours, l'imagination ne produirait que des monstres semblables à celui que nous dépeint Horace dans les premiers vers de l'épître aux Pisons. Montaigne, Boileau, Molière, La Fontaine, Voltaire, Montesquieu, Rousseau, ont allié l'esprit philosophique à l'imagination, et l'on ne voit pas que l'un ait jamais nui à l'autre. On peut abuser de l'esprit philosophique comme on abuse de l'imagination et des meilleures choses; mais, après tout, il faudra toujours en revenir à cet axiome d'un poète philosophe : « *Le bien penser est la source du bien écrire.* » — S.

grands traits dans vos ouvrages que dans ceux des plus grands poètes <sup>1</sup>.

BOSSUET.

Hélas! mon ami, mes ouvrages ne sont presque plus connus que d'un très-petit nombre de gens de lettres et d'hommes pieux. Les matières que j'ai traitées ne sont nullement du goût des gens du monde.

RACINE.

Ils devraient du moins admirer vos *Oraisons funèbres*.

BOSSUET.

Ce titre seul les rebute; on n'aime ni les louanges, ni les choses tristes.

RACINE.

Que dites-vous donc? je ne puis vous croire; le genre dont nous parlons est le plus terrible: car les hommes ne sont effrayés que de la mort. Or, qu'est-ce que le sujet de vos oraisons funèbres, sinon la mort, c'est-à-dire, la seule chose qui inspire de la terreur à l'esprit humain? Se pourrait-il que les hommes ne fussent pas frappés par des discours qui ne s'exercent que sur le sujet le plus frappant et le plus intéressant pour l'humain?

<sup>1</sup> Voyez au tome III, la 303<sup>e</sup> *Maxime posthume*.

nité? J'avais cru que c'était le véritable champ du pathétique et du sublime.

BOSSUET.

La nation française est légère; on aime mieux le conte du *Bélier*<sup>1</sup> ou celui de *Joconde*<sup>2</sup> que tout ce pathétique dont vous parlez.

RACINE.

Si cela est, Corneille et moi, nous ne devons pas nous flatter de conserver longtemps notre réputation.

BOSSUET.

Vous vous trompez; les bons auteurs du théâtre ne mourront jamais, parce qu'on les fait revivre tous les ans, et on empêche le monde de les oublier; d'ailleurs les poètes se soutiennent toujours mieux que les orateurs, parce qu'il y a moins de gens qui font des vers, qu'il n'y en a qui écrivent en prose; parce que les vers sont plus faciles à retenir et plus difficiles à faire; parce qu'enfin les poètes traitent des sujets toujours intéressants, au lieu que les orateurs, dont l'éloquence ne s'exerce ordinairement que sur de petits sujets, périssent avec la mémoire de ces sujets mêmes.

<sup>1</sup> Conte d'Hamilton. — B.

<sup>2</sup> Conte de La Fontaine. — B.

RACINE.

Les vrais orateurs, comme vous, devraient du moins se soutenir par les grandes pensées qu'ils ont semées dans leurs écrits, par la force et la solidité de leurs raisonnements : car tout cela doit se trouver dans un ouvrage d'éloquence. Nous autres poètes, nous pouvons quelquefois manquer par le fond des choses; si nous sommes harmonieux, si nous avons de l'imagination dans l'expression, il nous suffit, d'ailleurs, de penser juste sur les choses de sentiment, et on n'exige de nous ni sagacité ni profondeur : il faut être un grand peintre pour être poète, mais on peut être un grand peintre sans avoir une grande étendue d'esprit et des vues fines.

BOSSUET.

On peut aussi avoir cette étendue d'esprit, cette finesse, cette sagesse, cet art qui est nécessaire aux orateurs, et y joindre le charme de l'harmonie et la vivacité du pinceau : vous êtes la preuve de ce que je dis.

RACINE.

De même un orateur peut avoir toutes les parties <sup>1</sup> d'un poète, et il n'y a même que l'harmonie

<sup>1</sup> Je sais gré à Vauvenargues d'avoir employé cette expression; elle était bannie du langage depuis le siècle de

qui en fasse la différence; encore faut-il qu'il y ait une harmonie dans la bonne prose.

BOSSUET.

Je pense comme vous, et comme un grand poète qui vous a suivi<sup>1</sup>, mon cher Racine : la poésie est *l'éloquence harmonieuse*.

RACINE.

L'auteur dont vous parlez est aussi éloquent en prose qu'en vers; il a cet avantage sur tous les poètes, qui n'ont point su écrire en prose; ainsi on peut s'en rapporter à son jugement : c'est lui qui a dit de vous, que vous étiez *le seul écrivain français en prose qui fût éloquent*<sup>2</sup>. Si ce grand homme ne

Montaigne, qui s'en est souvent servi dans ses *Essais*, et toujours à propos. Je crois que Voltaire a réclamé en sa faveur en quelque endroit de ses ouvrages, et les Anglais, accoutumés depuis longtemps à vivre de pillage, l'ont empruntée de nos premiers écrivains, et l'ont soigneusement conservée. On trouverait dans Amyot et dans Montaigne d'autres expressions aussi énergiques qu'on pourrait rajeunir avec succès. Nous ne connaissons pas toutes les ressources et toutes les richesses de notre langue, et en général on ne lit pas assez les écrivains du seizième siècle. — S.

<sup>1</sup> Voltaire. — B. (Voir le XIII<sup>e</sup> *Fragment*, ci-dessus, p. 123.)

<sup>2</sup> Vauvenargues, ci-dessus; p. 95, nous donne comme positif ce jugement de Voltaire sur Bossuet, et l'exprime

s'est point trompé, il faudrait convenir que le génie de l'éloquence est plus rare que celui de la poésie.

BOSSUET.

Je ne crois pas qu'il soit moins commun, mais je crois qu'il l'est bien autant : les véritablement grands hommes dans tous les genres sont toujours très-rares.

RACINE.

Qu'appellez-vous, je vous prie, de grands hommes?

BOSSUET.

Tous ceux qui surpassent les autres par le cœur et par l'esprit, qui ont la vue plus nette et plus fine, qui discernent mieux les choses humaines, qui jugent mieux, qui s'expriment mieux, qui ont l'imagination plus forte et le génie plus vaste.

RACINE.

Voilà en effet ce qui fait de très-grands hommes.

de cette manière : *Bossuet, le seul éloquent entre tant d'écrivains qui ne sont qu'élegants.* On remarque bien que Voltaire, dans son *Temple du Goût*, a donné à Bossuet seul l'épithète d'*éloquent*; mais on ne trouve dans aucune édition la phrase que cite Vauvenargues. Voltaire, prenant en considération la critique de Vauvenargues, n'aurait-il pas réformé dans ses Oeuvres un jugement dont il aurait reconnu la fausseté? — B.



De tels esprits sont faits pour s'estimer et pour s'aimer, malgré la différence de leur travail et de leurs objets; c'est aux petits esprits à dégrader ou les uns ou les autres, selon le parti qu'ils ont pris<sup>1</sup>; comme ceux qui sont attachés à quelque faction décrivent les chefs du parti contraire, tandis que ces mêmes chefs s'estiment et se craignent réciproquement.

---

## DIALOGUE XII.

LE CARDINAL DE RICHELIEU  
ET LE GRAND CORNEILLE.

CORNEILLE.

Est-il vrai que Votre Éminence ait été jalouse de mes écrits?

RICHELIEU.

Pourquoi ne l'aurais-je pas été? Un ministre de peu d'esprit aurait pu être assez ébloui de sa puissance pour mépriser vos talents; mais, pour moi, je connaissais le prix du génie, et j'étais jaloux d'une gloire où la fortune n'avait point de part. Avais-je donc tant de tort?

<sup>1</sup> Rapprochez de la 286<sup>e</sup> *Maxime*, et de ses *variantes* 48 et 70 *posthumes*, tome III.

CORNEILLE.

Cette jalousie honorait Corneille, et ne devait pas nuire à la réputation de son protecteur; car vous daigniez l'être, et vous *récompensiez*, dit un auteur<sup>1</sup>, *comme ministre, ce même génie dont vous étiez jaloux comme poète*. La seule chose qui m'ait étonné, c'est que Votre Éminence ait favorisé des écrivains indignes de sa protection<sup>2</sup>.

RICHELIEU.

Je suis venu dans un mauvais temps, mon cher Corneille; il y avait peu de gens de mérite pen-

<sup>1</sup> Voltaire a dit dans son *Commentaire sur Corneille* au sujet du mot *bienfaits* employé par l'auteur d'*Horace* dans l'Épître dédicatoire de cette pièce au cardinal de Richelieu : *Ce mot bienfaits fait voir que le cardinal de Richelieu savait récompenser en premier ministre, ce même talent qu'il avait persécuté dans l'auteur du Cid*. — Voltaire a encore dit quelque chose d'analogue dans le *Temple du Goût*. Voyez les Variantes de ce poëme, t. X, p. 188, de l'édition de ses Oeuvres complètes en 66 vol., Paris, Renouard, 1819. — B.

<sup>2</sup> On peut citer parmi ces écrivains Desmarests, Colletet, Faret et Chapelain. Il admit quelque temps le grand Corneille dans cette troupe, mais le mérite de Corneille se trouva incompatible avec ces poëtes, et il fut aussitôt exclu. Richelieu faisait des vers, et ce fut même pour faire représenter la tragédie de *Mirame* dont il avait donné le sujet, et dans laquelle il avait fait plus de cinq cents vers, qu'il fit bâtir la salle du Palais-Royal. — B.

dant mon ministère, et je voulais encourager les hommes à travailler, en accordant une protection marquée à tous les arts; il est vrai que je ne vous ai pas assez distingué : en cela je suis très-blâmable.

## CORNEILLE.

Moins que veut bien avouer Votre Éminence. Il est vrai que j'avais quelque génie; mais je ne fus pas courtisan. J'avais naturellement cette inflexibilité d'esprit que j'ai donnée si souvent à mes héros. Comme eux, j'avais une vertu dure, un esprit sans délicatesse, et trop resserré dans les bornes de mon art; il n'est pas étonnant qu'un grand ministre, accoutumé aux devoirs et à la flatterie des plus puissants de l'État, ait négligé un homme de mon caractère.

## RICHELIEU.

Ajoutez que je n'ai point connu tout ce que vous valiez. Mon esprit était peut-être resserré, comme le vôtre, dans les bornes de son talent. Vous n'aviez pas l'esprit de la cour, et moi, je n'avais pour les lettres qu'un goût défectueux<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> On veut absolument que le cardinal de Richelieu ait été jaloux des succès de Corneille : cela me paraît aussi vraisemblable que si Racine eût été jaloux des victoires

du grand Condé. Boileau est le premier qui ait accrédité cette opinion en disant :

En vain contre le Cid un ministre se ligue,  
Tout Paris, pour Chimène, a les yeux de Rodrigue.

On en conclut, ce qui n'était peut-être pas dans la pensée du poëte, que Richelieu n'avait pu voir sans jalousie le triomphe de Corneille. Fontenelle a été plus loin que Boileau. Il dit expressément que le cardinal fut aussi alarmé du succès prodigieux du *Cid* que s'il eût vu les Espagnols aux portes de Paris. Cette exagération de la part du petit-neveu de Corneille s'est généralement répandue, et elle prête tant à la déclamation, elle est si favorable à la vanité des auteurs, qu'il est difficile d'en douter sans soulever une foule d'esprits qui la regardent comme une vérité historique. Cela ne m'empêchera pas d'en dire mon sentiment d'après l'opinion que j'ai conçue du cardinal de Richelieu et de l'esprit de son ministère, l'une des époques les plus intéressantes de notre histoire.

Le souvenir des guerres civiles n'était pas encore effacé du cœur des Français; la paix était rétablie dans l'État, mais il était aisé de voir qu'il existait dans les esprits une fermentation sourde qui aurait éclaté sous une administration moins énergique que celle du cardinal de Richelieu. Ce ministre avait trop de lumières pour ne pas apercevoir cette agitation générale et les conséquences qui pouvaient en résulter. Il prit une résolution digne de son génie, se mit à la tête de l'opinion publique pour la diriger, et fournit un aliment à l'activité des esprits. Ce fut alors qu'il fonda l'Académie française, qu'il encouragea les lettres, les sciences et les arts, protégea ceux qui les cultivaient, les appela autour de lui, leur donna de la considération, et fixa tous les regards sur la gloire littéraire et

les travaux de la pensée. Cette impulsion donnée surpassa les espérances du cardinal. Les Français, accoutumés aux querelles de religion, s'occupèrent alors de débats et de discussions littéraires. Un sonnet, un madrigal attirèrent l'attention de la cour et de la ville. A cette époque parut le premier chef-d'œuvre de Corneille; il excita un enthousiasme et une admiration générale. On ne s'entretenait que du *Cid*, on ne se lassait point de le voir. Tout fut oublié pour le *Cid*. Le ministre saisit cette occasion pour suivre son plan. Il fit faire la critique de cette tragédie, comme Alcibiade fit couper la queue de son chien afin que les Athéniens, occupés de cette bizarrerie, ne cherchassent point à contrarier ses vues politiques \*. Je ne vois dans la conduite du cardinal de Richelieu que beaucoup d'adresse et point du tout un sentiment d'envie, indigne d'un grand ministre. Observez, de plus, qu'à cette époque même, Corneille jouissait d'une pension que lui faisait le cardinal. L'envie n'est pas si généreuse. Au reste, le mouvement imprimé aux esprits par la politique de Richelieu ne s'est pas arrêté : il a élevé la France à un haut degré de gloire littéraire, et c'est peut-être à cette conception politique que nous devons les chefs-d'œuvre qui ont illustré le règne de Louis XIV et celui de son successeur. — S.

\* Cette assertion de Suard, qui n'est pas présentée comme une simple conjecture, mais comme un fait hors de doute, peut paraître au moins hasardée, et plus charitable que juste. — G.

## DIALOGUE XIII.

RICHELIEU, MAZARIN.

MAZARIN<sup>1</sup>.

Est-il possible, mon illustre ami, que vous n'ayez jamais usé de tromperie dans votre ministère?

RICHELIEU.

Hé! croyez-vous vous-même, mon cher cardinal, qu'on puisse gouverner les hommes sans les tromper?

MAZARIN.

Je n'ai que trop montré, par ma conduite, que je ne le croyais pas; mais on m'en a fait un grand crime.

RICHELIEU.

C'est que vous poussiez un peu trop loin la tromperie; c'est que vous trompiez par choix et par faiblesse, plus que par nécessité et par raison.

MAZARIN.

Je suivais en cela mon caractère timide et défiant.

<sup>1</sup> MAZARIN (*Jules*), né à Piscina, dans l'Abruzze, le 14 juillet 1602, de la famille des Martinuzzi, mourut le 8 mars 1661. — B.

Je n'avais pas assez de fermeté pour résister en face aux courtisans; mais je reprenais ensuite par ruse ce que j'avais cédé par faiblesse.

RICHELIEU.

Vous étiez né avec un esprit souple, délié, profond, pénétrant; vous connaissiez tout ce qu'on peut tirer de la faiblesse des hommes, et vous avez été bien loin dans cette science.

MAZARIN.

Oui, mais on m'a reproché de n'avoir pas connu leur force.

RICHELIEU.

Très-injustement, mon ami. Vous la connaissiez et vous la craigniez; mais vous ne l'estimiez point. Vous étiez vous-même trop faible pour vous en servir ou pour la vaincre; et, ne pouvant la combattre de front, vous l'attaquiez par la finesse, et vous lui résistiez souvent avec succès.

MAZARIN.

Cela est assez singulier, que je la méprisasse, et que, cependant, je la craignisse.

RICHELIEU.

Rien n'est plus naturel, mon cher ami : les

hommes n'estiment guère que les qualités qu'ils possèdent.

MAZARIN.

Après tout cela, que pensez-vous de mon ministère et de mon génie?

RICHELIEU.

Votre ministère a souffert de justes reproches, parce que vous aviez de grands défauts. Mais vous aviez, en même temps, un esprit supérieur à ces défauts mêmes; vous joigniez à la vivacité de vos lumières une ambition vaste et invincible. Par là vous avez surmonté tous les obstacles de votre carrière, et vous avez exécuté de grandes choses.

MAZARIN.

Je ne laisse pas de reconnaître que vous aviez un génie supérieur au mien. Je vous surpassais peut-être en subtilité et en finesse; mais vous m'avez primé par la hauteur et par la vigoureuse hardiesse de votre ame.

RICHELIEU.

Nous avons bien fait l'un et l'autre; mais la fortune nous a bien servis.

MAZARIN.

Cela est vrai, mais de moindres esprits n'auraient



pas profité de leur fortune. La prospérité n'est qu'un écueil pour les ames faibles <sup>1</sup>.

---

## DIALOGUE XIV.

## FÉNELON ET RICHELIEU.

FÉNELON<sup>2</sup>.

Je n'ai qu'une seule chose à vous reprocher, votre ambition sans bornes et sans délicatesse.

<sup>1</sup> Nous rapprochons ici le jugement de Voltaire sur ces deux grands ministres, de celui de Vauvenargues ; le lecteur ne sera sans doute pas fâché de les comparer :

Richelieu, Mazarin, ministres immortels,  
 Jusqu'au trône élevés de l'ombre des autels,  
 Enfants de la Fortune et de la Politique,  
 Marcheront à grands pas au pouvoir despotique.  
 Richelieu, grand, sublime, implacable ennemi ;  
 Mazarin, souple, adroit, et dangereux ami ;  
 L'un, fuyant avec art, et cédant à l'orage ;  
 L'autre, aux froids irrités opposant son courage ;  
 Des princes de mon sang ennemis déclarés ;  
 Tous deux haïs du peuple et tous deux admirés,  
 Enfin, par leurs efforts ou par leur industrie,  
 Utiles à leurs Rois, cruels à la patrie.

VOLTAIRE, *Henriade*, chant VII, v. 335. — B.

<sup>2</sup> FÉNELON (*François de Salignac de La Motte ou Mothe*), naquit au château de Fénelon, en Quercy, le 6 août 1651, fut nommé archevêque de Cambrai en 1695, et mourut le 7 janvier 1715. — B.

RICHELIEU.

C'est cette ambition des grands hommes, aimable philosophe, qui fait la grandeur des États<sup>1</sup>.

FÉNELON.

C'est elle aussi qui les détruit, et qui les abîme sans ressource.

RICHELIEU.

C'est-à-dire qu'elle fait toutes choses sur la terre ; c'est elle qui domine partout, et qui gouverne l'univers.

FÉNELON.

Dites plutôt que c'est l'activité et le courage.

RICHELIEU.

Oui, l'activité et le courage ; mais l'un et l'autre ne se trouvent guère qu'avec une grande ambition et avec l'amour de la gloire.

FÉNELON.

Eh quoi ! Votre Éminence croirait-elle que la prudence et la vertu ne pourraient résister à l'ambition, gouverner sans elle et l'assujettir !

<sup>1</sup> Voir, au tome III, les 31<sup>e</sup> et 308<sup>e</sup> *Maximes posthumes* ; voir aussi le II<sup>e</sup> *Dialogue*. — B.

RICHELIEU.

Cela n'est guère arrivé, mon cher ami; et il y a bien de l'apparence que ce qui n'arrive point ou ce qui n'arrive que rarement, n'est point selon les lois de la nature.

FÉNELON.

N'a-t-on pas vu des ministres et des princes sans ambition?

RICHELIEU.

Ces ministres et ces princes, mon aimable ami, ne gouvernaient point par eux-mêmes; les plus habiles avaient sous eux des esprits ambitieux qui les conduisaient à leurs fins, sans qu'ils le sussent.

FÉNELON.

Je vous en nommerai plusieurs qui ont gouverné par eux-mêmes.

RICHELIEU.

Hé! qui vous a dit que ceux que vous me nommeriez n'avaient pas, dans le cœur, une ambition secrète qu'ils cachaient aux peuples? Les grandes affaires, l'autorité, élèvent les ames les plus faibles, et fécondent ce germe d'ambition que tous les hommes apportent au monde avec la vie. Vous, qui vous êtes montré si ami de la modération dans vos écrits, ne vouliez-vous pas vous insinuer dans

les esprits, faire prévaloir vos maximes? N'étiez-vous pas fâché qu'on les négligeât?

FÉNELON.

Il est vrai que j'étais zélé pour mes maximes; mais parce que je les croyais justes, et non parce qu'elles étaient miennes.

RICHELIEU.

Il est aisé, mon cher ami, de se faire illusion là-dessus. Si vous aviez eu un esprit faible, vous auriez laissé le soin à tout autre de redresser le genre humain; mais, parce que vous étiez né avec de la vertu et de l'activité, vous vouliez assujettir les hommes à votre génie particulier. Croyez-moi, c'est là de l'ambition.

FÉNELON.

Cela peut bien être. Mais cette ambition qui va en tout au bien des peuples, est bien différente de celle qui rapporte tout à soi et que j'ai combattue.

RICHELIEU.

Ai-je prétendu le contraire, mon aimable ami? L'ambition est l'ame du monde; mais il faut qu'elle soit accompagnée de vertu, d'humanité, de prudence et de grandes vues pour faire le bonheur des peuples et assurer la gloire de ceux qui gouvernent.

---

## DIALOGUE XV.

BRUTUS ET UN JEUNE ROMAIN<sup>1</sup>.

LE JEUNE HOMME.

Ombre illustre, daignez m'aimer. Vous avez été mon modèle tant que j'ai vécu : j'étais ambitieux comme vous; je m'efforçais de suivre vos autres vertus : la fortune m'a été contraire; j'ai trompé sa haine; je me suis dérobé à sa rigueur, en me tuant.

BRUTUS.

Vous avez pris ce parti-là bien jeune, mon ami. Ne vous restait-il plus de ressources dans le monde?

LE JEUNE HOMME.

J'ai cru qu'il ne m'en restait d'autre que le hasard, et je n'ai pas daigné l'attendre.

BRUTUS.

A quel titre demandiez-vous de la fortune? Étiez-vous né d'un sang illustre?

LE JEUNE HOMME.

J'étais né dans l'obscurité; je voulais m'ennoblir par la vertu et par la gloire.

<sup>1</sup> Ce Dialogue, joint aux deux premiers *Caractères* (CLAZOMÈNE et PHÉRÉCIDE), ci-dessus, p. 141 et 143, donne le résumé de la vie de Vauvenargues. — G.

BRUTUS.

Quels moyens aviez-vous choisis pour vous élever ? car, sans doute, vous n'aviez pas un désir vague de faire fortune, sans vous attacher à un objet particulier ?

LE JEUNE HOMME.

Je croyais pouvoir espérer de m'avancer par mon esprit et par mon courage ; je me sentais l'ame élevée.

BRUTUS.

Vous cultiviez avec cela quelque talent ? car vous n'ignoriez pas qu'on ne s'avance point par la magnanimité, lorsqu'on n'est pas à portée de la développer dans les grandes affaires ?

LE JEUNE HOMME.

Je connaissais un peu le cœur humain ; j'aimais l'intrigue<sup>1</sup> ; j'espérais de me rendre maître de l'esprit des autres : par là on peut aller à tout.

BRUTUS.

Oui, lorsqu'on est avancé dans la carrière et

<sup>1</sup> Il faut noter, dans l'intérêt même de l'auteur, que ce mot a changé d'acception, et que de son temps aucun sens défavorable ne s'y attachait. — Vauvenargues entend par ce mot ce qu'il entend par *l'esprit de manège*. (Voir ci-dessus le XXXIII<sup>e</sup> Caractère, p. 207.) — G.

connu des grands. Mais qu'aviez-vous fait pour vous mettre en passe et vous faire connaître? Vous distinguiez-vous à la guerre?

LE JE NE HOMME.

Je me présentais froidement à tous les dangers, et je remplissais mes devoirs; mais j'avais peu de goût pour les détails de mon métier. Je croyais que j'aurais bien fait dans les grands emplois; mais je négligeais de me faire une réputation dans les petits.

BRUTUS.

Et vous flattiez-vous qu'on devinerait ce talent que vous aviez pour les grandes choses, si vous ne l'annonciez dans les petites?

LE JEUNE HOMME.

Je ne m'en flattais que trop, ombre illustre; car je n'avais nulle expérience de la vie, et on ne m'avait point instruit du monde. Je n'avais pas été élevé pour la fortune.

BRUTUS.

Aviez-vous du moins cultivé votre esprit pour l'éloquence?

LE JEUNE HOMME.

Je le cultivais autant que les occupations de la guerre le pouvaient permettre; j'aimais les lettres

et la poésie ; mais tout cela était inutile sous l'empire de Tibère , qui n'aimait que la politique , et qui méprisait les arts , dans sa vieillesse. L'éloquence ne menait plus à Rome aux dignités ; c'était un talent inutile pour la fortune , et qu'on n'avait pas même occasion de mettre en pratique.

BRUTUS.

Vous deviez donc vous attacher aux choses qui pouvaient vous rendre agréable à votre maître , et utile à votre patrie , dans l'état où elle se trouvait alors.

LE JEUNE HOMME.

J'ai reconnu la vérité de ce que vous dites ; mais je l'ai connue trop tard , et je me suis tué moi-même , pour me punir de mes fautes.

BRUTUS.

Vos fautes ne sont pas inexcusables , mon ami. Vous n'aviez pas pris les vrais chemins de la fortune ; mais vous pouviez réussir par d'autres moyens , puisque mille gens se sont avancés sans mérite et sans industrie estimable. Vous vous condamnez trop sévèrement : vous êtes comme la plupart des hommes , qui ne jugent guère de leur conduite que par le succès.

LE JEUNE HOMME.

Il m'est très-doux , grande ombre , que vous



m'excusiez. Je n'ai jamais osé ouvrir mon cœur à personne tant que j'ai vécu : vous êtes le premier à qui j'ai avoué mon ambition<sup>1</sup>, et qui m'avez pardonné ma mauvaise fortune.

## BRUTUS.

Hélas ! si je vous avais connu dans le monde, j'aurais tâché de vous consoler dans vos disgrâces. Je vois que vous ne manquiez ni de vertu, ni d'esprit, ni de courage : vous auriez fait votre fortune dans un meilleur temps, car vous avez l'ame romaine.

## LE JEUNE HOMME.

Si cela est ainsi, mon cher Brutus, je ne dois point regretter mon malheur. La fortune est partielle et injuste ; ce n'est pas un grand mal de la manquer lorsqu'on peut se répondre qu'on l'a méritée ; mais quand on la possède indignement et à titre injuste, c'est peu de chose : elle ne sert qu'à faire de plus grandes fautes et à augmenter tous les vices.

<sup>1</sup> Rapprochez du *XLI<sup>e</sup> Caractère* (CLÉON, ou *la Folle ambition*), ci-dessus, p. 227. — G.

---

## DIALOGUE XVI.

CATILINA, SÉNÉCION.

SÉNÉCION<sup>1</sup>.

Avouez, Catilina, que vous vous ennuyez ici étrangement. Vous n'avez plus personne ni à persuader, ni à tromper, ni à corrompre. L'art que vous possédiez de gagner les hommes, de vous proportionner à eux, de les flatter par l'espérance, de les tenir dans vos intérêts, ou par les plaisirs, ou par l'ambition, ou par la crainte, cet art vous est, ici, tout à fait inutile.

CATILINA.

Il est vrai que je mène ici une vie à peu près aussi oisive et aussi languissante que celle que vous avez menée vous-même dans le monde, et à la cour de Néron.

SÉNÉCION.

Moi! je n'ai pas mené une vie languissante, j'étais favori de mon maître; j'étais de tous ses amusements et de ses plaisirs; tous les ministres avaient de grands égards pour moi, et les courtisans me portaient envie.

<sup>1</sup> Favori de Néron. — B.

CATILINA.

Saviez-vous faire usage de votre faveur? protégez-vous les hommes de mérite? vous en serviez-vous?

SÉNÉCION.

Des gens de mérite, je n'en connaissais point. Il y avait quelques hommes obscurs, à Rome, qui se piquaient de vertu; mais c'étaient des imbéciles, que l'on ne voyait point en bonne compagnie, et qui n'étaient bons à rien.

CATILINA.

Mais il y avait aussi des gens d'esprit; et sans doute vous.....

SÉNÉCION.

Oui, il y avait à la cour quelques jeunes gens qui avaient de l'imagination, qui étaient plaisants, singuliers, et de très-bonne compagnie. Je passais ma vie avec eux.

CATILINA.

Quoi! il n'y avait de gens d'esprit que dans ce petit cercle d'hommes qui composaient la cour de l'empereur?

SÉNÉCION.

Je connaissais aussi quelques pédants, des poètes, des philosophes, des gens à talent, en tout genre

mais je tenais ces espèces dans la subordination : je m'en amusais quelquefois, et les congédiais ensuite, sans me familiariser avec eux.

CATILINA.

On m'avait dit que vous-même faisiez des vers ; que vous déclamiez ; que vous vous piquiez d'être philosophe.

SÉNÉCION.

Je m'amusais de tous ces talents qui étaient en moi ; mais je m'appliquais à des choses plus utiles et plus raisonnables.

CATILINA.

Et quelles étaient donc ces choses plus raisonnables ?

SÉNÉCION.

Oh ! vous en voulez trop savoir. Voudriez-vous que j'eusse passé ma vie sur des livres et dans mon cabinet, comme ces misérables qui n'avaient d'autre ressource que leur talent ? Je vous avoue que ces gens-là avaient bien peu d'esprit. Je les recevais chez moi pour leur apprendre que j'avais plus d'esprit qu'eux ; je leur faisais sentir, à tout moment, qu'ils n'étaient que des sots ; je les accablais quelquefois d'amitiés et d'honnêtetés ; je voyais qu'ils comptaient sur moi ; mais le lendemain je ne leur parlais plus ; je ne faisais pas sem-

blant de les voir ; ils s'en allaient désespérés contre moi ; mais je me moquais de leur colère, et je savais qu'ils seraient trop heureux que je leur accordasse encore ma protection <sup>1</sup>.

## CATILINA.

Ainsi, vous vous réserviez de vous attacher d'autres hommes plus propres à servir vos desseins ; car, apparemment, vous ne comptiez pas sur le cœur de ceux que vous traitiez si mal ?

## SÉNÉCION.

Moi ! j'avais la faveur de mon maître, je n'avais besoin de personne. Je n'aurais pas manqué de créatures, si j'avais voulu ; les hommes se jetaient en foule au-devant de moi ; mais je me contentais de ménager les grands et ceux qui approchaient de l'empereur ; j'étais inexorable pour les autres, qui me recherchaient parce que je pouvais leur être utile, et qui, eux-mêmes, n'étaient bons à rien.

## CATILINA.

Et que seriez-vous devenu, si Néron eût cessé de vous aimer ? Ces grands, qui étaient tous jaloux de votre fortune, vous auraient-ils soutenu dans vos disgrâces ? Qui vous aurait regretté ? qui vous eût plaint ? qui aurait pris votre parti contre le peuple,

<sup>1</sup> Rapprochez de la XXVI<sup>e</sup> *Réflexion* (*Sur les gens de lettres*), tome I<sup>er</sup>, p. 131. — B.

animé contre vous par votre orgueil et votre mollesse ?

SÉNÉCION.

Mon ami, quand on perd la faveur du prince, on perd toujours tout avec elle.

CATILINA.

On ne perd point le génie et le courage, lorsqu'on en a véritablement ; on ne perd point l'amour des misérables, qui sont toujours en très-grand nombre ; on conserve l'estime des gens de mérite. Le malheur même augmente quelquefois la réputation des grands hommes ; leur chute entraîne nécessairement celle d'une infinité de gens de mérite qui leur étaient attachés : ceux-ci ont intérêt de les relever, de les défendre dans le public, et se sacrifient quelquefois de très-bon cœur pour les servir.

SÉNÉCION.

Ce que vous dites est peut-être vrai dans une république ; mais, sous un roi, je vous dis qu'on dépend uniquement de sa volonté.

CATILINA.

Vous aviez servi sous un mauvais prince, qui n'était environné que de flatteurs, et d'esprits bas et mercenaires. Si vous aviez vécu sous un meilleur règne, vous auriez vu qu'on dépendait, à la vérité, de la volonté du prince, mais que la volonté d'un

prince éclairé revenait aisément vers ceux qui se mettaient en état de le bien servir, qui avaient pour eux la voix publique, et des créatures pour rappeler à l'esprit du maître leurs talents, dans les circonstances favorables.

## SÉNÉCION.

Je n'ai point éprouvé ce que vous dites, et j'ai mené une vie assez heureuse, sans suivre vos maximes.

## CATILINA.

Vous appelez une vie heureuse celle que vous avez passée tout entière avec un prince qui avait une folie barbare, qui consumait les jours et les nuits dans de longs et fastidieux repas; une vie qui n'a été occupée qu'à assister au lever et au dîner de votre maître, à posséder quelques femmes que vous méprisiez, à vous parer, à vous faire voir, à recevoir les respects d'une cour qui vous haïssait, où vous n'aviez aucun vrai ami, aucune créature, aucun homme attaché à vous!

## SÉNÉCION.

Ne dirait-on pas, à vous entendre, que votre vie a été plus agréable et plus glorieuse?

## CATILINA.

Ce n'est pas à moi à vous dire qu'elle a été glorieuse; mais je puis, au moins, vous répondre

qu'elle a été plus agréable que la vôtre : j'ai joui des mêmes plaisirs que vous, mais je ne m'y suis pas borné ; je les ai fait servir à des desseins sérieux et à une fin plus flatteuse. J'ai aimé et estimé les hommes de bonne foi, parce que j'étais capable de discerner le mérite, et que j'avais un cœur sensible. Je me suis attaché tous les misérables, sans cesser de vivre avec les grands. Je tenais à tous les états par mon génie vaste et conciliant ; le peuple m'aimait ; je savais me familiariser avec les hommes, sans m'avilir ; je me relâchais sur les avantages de ma naissance, content de primer par mon génie et par mon courage. Les grands ne négligent souvent les hommes de mérite que parce qu'ils sentent bien qu'ils ne peuvent les dominer par leur esprit<sup>1</sup>. Pour moi, je me livrais tout entier aux plus courageux et aux plus habiles, parce que je n'en craignais aucun ; je me proportionnais aux autres ; je gagnais le cœur de ceux qui, par leurs principes, n'estimaient point mes sentiments ; mon parti m'adorait ; j'aurais assujetti la république, si j'avais pu éviter certaines fautes. Pour vous, sans la scélératesse et la folie de votre maître, vous n'auriez jamais été qu'un homme obscur et accablé de ses propres vices. Adieu<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Rapprochez de la 358<sup>e</sup> *Maxime posthume*. — B.

<sup>2</sup> Tacite parle de ce Sénécion, dont le prénom était Tul-



lius. C'était un chevalier romain dont Néron avait fait le confident des secrets qu'il voulait cacher à sa mère Agrippine. Tullius Sénécion devint un des favoris du tyran, le complice de ses crimes et le compagnon de ses débauches. Il fut enveloppé dans la fameuse conspiration où périrent Épicharis, Sénèque et Lucain : on dit qu'il mourut avec plus de courage qu'on n'avait lieu de l'attendre d'un homme livré aux plaisirs.

Je trouve que l'auteur de ces dialogues excuse avec trop de complaisance les crimes de l'ambition\*. Le portrait que Salluste fait de Catilina ne s'accorde point avec l'idée qu'on en donne dans ce dialogue. Il avait, dit l'historien romain, l'ame forte, le corps robuste, mais l'esprit méchant et l'ame dépravée. Jeune encore, il aimait les troubles, les séditions et les guerres civiles. Il se plaisait au meurtre et au pillage, et ses premières années furent un apprentissage de scélératresse. Il supportait avec une fermeté incroyable la faim, le froid et les veilles. Audacieux, habile dans l'art de séduire et de feindre, avide du bien d'autrui, prodigue du sien, violent dans ses passions, assez éloquent, mais dénué de raison, il n'eut que de vastes desseins et ne se porta qu'à des choses extrêmes, presque impossibles, au-dessus de l'ambition et de la fortune d'un simple citoyen. SALLUST., *Bell. Catil.*, cap. v. — S.

\* M. Gilbert dit avec raison que par là se découvre le faible de Vauvenargues pour l'ambition, même séditeuse, lorsqu'elle est mêlée de quelque force et de quelque grandeur; son âme passionnée en dedans, son esprit, parfois nourri de chimères, aimait, au moins en imagination, les grandes passions et les grandes péripéties, fussent-elles un peu violentes. — Voir ci-dessus, p. 151, le V<sup>e</sup> *Caractère* (LENTULUS, ou le *Factieux*).

---

## DIALOGUE XVII.

RENAUD ET JAFFIER, CONJURÉS<sup>1</sup>.

JAFFIER.

Eh bien ! mon cher Renaud, es-tu désabusé de l'ambition et de la fortune ?

RENAUD.

Mon ami, j'ai péri en homme de courage, dans une entreprise qui éternisera mon nom et l'injustice de mes destinées : je ne regrette point ce que j'ai fait.

JAFFIER.

Mais tu avais pris un mauvais chemin pour faire fortune : mille gens sont parvenus, sans péril et sans peine, plus haut que toi. J'ai connu un homme sans nom, qui avait amassé des richesses immenses par le débit d'un nouvel opiat pour les dents<sup>2</sup>.

RENAUD.

J'ai connu, comme toi, des hommes que le hasard ou une frivole industrie ont avancés ; mais je n'étais

<sup>1</sup> Voir SAINT-RÉAL, *Histoire de la Conjuration de Venise*. — B.

<sup>2</sup> Voir, tome I<sup>er</sup>, p. 136 et suiv., la XXIX<sup>e</sup> *Réflexion* (*Sur les hasards de la fortune*). — B.

pas né pour m'élever par ces moyens ; je n'ai jamais porté envie à ces misérables.

JAFFIER.

Et pourquoi avais-tu de l'ambition, si tu méprisais l'injustice de la fortune ?

RENAUD.

Parce que j'avais l'âme haute, et que j'aimais à lutter contre mon mauvais destin : le combat me plaisait sans la victoire <sup>1</sup>.

JAFFIER.

Il est vrai que la fortune t'avait fait naître hors de ta place.

RENAUD.

Et la nature, mon cher Jaffier, m'y appelait, et se révoltait.

JAFFIER.

Ne pouvais-tu vivre tranquillement, sans autorité et sans gloire ?

RENAUD.

J'aimais mieux la mort qu'une vie oisive ; je savais bien vivre sans gloire, mais non sans activité et sans intrigue.

<sup>1</sup> « Rien ne nous plaît que le combat, mais non pas la « victoire », a dit Pascal, *Pensées*, Article VIII, § XIX, tome Ier, p. 220, édition du Prince Impérial. — B.

JAFFIER.

Avoue, cependant, que tu te conduisais avec imprudence ; tu portais trop haut tes projets. Ignorais-tu qu'un gentilhomme français comme toi, qui avait peu de bien, qui n'était recommandable ni par son nom, ni par ses alliances, ni par sa fortune, devait renoncer à ces grands desseins ?

RENAUD.

Ami, ce fut cette pensée qui me fit quitter ma patrie, après avoir tenté tout ce qui dépendait de moi pour m'y élever. J'errai en divers pays ; je vins à Venise, et tu sais le reste.

JAFFIER.

Oui, je sais que tu fus sur le point d'élever ta fortune sur les débris de cette puissante république ; mais quand tu aurais réussi, tu n'aurais jamais eu ni la principale gloire, ni le fruit de cette entreprise, qui était conduite par des hommes plus puissants que toi.

RENAUD.

C'est le sort des hommes de génie, qui n'ont que du génie et du courage ; ils ne sont que les instruments des grands qui les emploient ; ils ne recueillent jamais ni la gloire, ni le fruit principal des entreprises qu'ils ont conduites, et que l'on doit à leur prudence ; mais le témoignage de leur

conscience est bien doux. Ils sont considérés, du moins, des grands qu'ils servent; ils les maîtrisent quelquefois dans leur conduite; et, enfin, quelques-uns parviennent, s'élèvent au-dessus de leurs protecteurs, et emportent au tombeau l'estime des peuples.

JAFFIER.

Ce sont ces sentiments qui t'ont conduit sur l'échafaud.

RENAUD.

Crois-tu que j'aie regretté la vie? Un homme qui craint la mort, n'est pas même digne de vivre <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Ce dialogue est une simple esquisse. Rien n'y est approfondi; et cependant l'auteur aurait pu y faire entrer de beaux développements. L'histoire de la conjuration de Venise, par l'abbé de Saint-Réal, lui aurait fourni les matériaux nécessaires. Il y avait quelque chose de sombre et de mystérieux dans le gouvernement de Venise qui attache l'imagination et qui a répandu du charme et de l'intérêt sur les ouvrages où il en a été question. Au reste, il est à peu près évident que tous les détails de cette fameuse conspiration sont sortis de l'imagination de l'abbé de Saint-Réal, qui écrivait l'histoire comme Varillas son modèle, sans se mettre en peine de la vérité des faits et de l'exactitude des détails.

J'ai cru m'apercevoir, en lisant avec attention ces dialogues de Vauvenargues, qu'il y avait dans son ame des semences d'ambition\*. On sait qu'il fit quelques démarches

\* Il faut avouer que la pénétration de Suard, sur ce point, a été

infructueuses pour entrer dans la carrière diplomatique ; mais il fallait pour réussir de son temps un esprit d'intrigue et de servilité incompatible avec son caractère naturellement noble et porté aux grandes choses et aux grandes pensées. Il est malheureux pour des ames de cette trempe de naître dans un siècle d'égoïsme et de petitesse ; elles s'y trouvent contraintes, resserrées, et leur essor, sans cesse comprimé, les jette dans la mélancolie et quelquefois même dans l'abattement. Je ne lis point le dialogue entre Brutus et un jeune Romain sans soupçonner que l'auteur, en faisant parler ce dernier personnage, a voulu peindre les dispositions de son esprit et quelques-uns des événements de sa vie. Je ne suis pas de ceux qui condamnent l'ambition d'une manière absolue ; j'en juge par les effets qu'elle produit. Si elle est utile aux hommes, si elle est accompagnée de la vertu, je la considère comme un des plus nobles mouvements de l'ame ; si elle ne recherche le crédit et l'autorité que pour satisfaire d'autres passions viles, telles que l'avarice, la haine, la cruauté, je la déteste et la méprise au sein même de son opulence et de son pouvoir. — S.

bien lente, et que sa remarque est singulièrement naïve. S'il n'a pas vu l'ambition de Vauvenargues, non-seulement dans ses *Dialogues*, mais dans ses *Maximes*, dans ses *Réflexions sur divers sujets*, dans ses *Conseils à un jeune homme*, dans ses *Caractères*, dans ses *Discours sur la Gloire*, en un mot, dans tous ses ouvrages, qu'y a-t-il donc vu ? Suard ne nous semble pas mieux inspiré quand il reproche à ce dialogue de n'être pas *approfondi*. Vauvenargues s'est gardé heureusement des *beaux développements* que Suard eût aimés, et dont, quelques lignes après, il donne, sans doute, le modèle, dans sa tirade contre l'ambition. Vauvenargues s'est gardé, surtout, des *beaux tableaux* que Suard regrette ; ce sont de simples *figures au trait* qu'il a voulu donner, et, selon nous, celle de RENAUD est, précisément, du dessin le plus sobre, le plus correct et le plus pur. (*Note de M. Gilbert.*)

---

## DIALOGUE XVIII.

## PLATON ET DENYS LE TYRAN.

DENYS.

Oui, je le maintiens, mon cher philosophe, la pitié, l'amitié, la générosité, ne font que glisser sur le cœur de l'homme ; pour l'équité, il n'y en a aucun principe dans sa nature.

PLATON.

Quand il serait vrai que les sentiments d'humanité ne seraient point durables dans le cœur de l'homme.....

DENYS.

Cela ne peut être plus vrai ; il n'y a de durable dans le cœur de l'homme que l'amour-propre.

PLATON.

Eh bien, que concluez-vous de cette supposition ?

DENYS.

Je conclus que j'ai eu raison de me défier de tous les hommes, de rapporter tout à moi, de n'aimer que moi.

PLATON.

Vous niez donc que les hommes soient obligés à être justes ?

DENYS.

Pourquoi y seraient-ils obligés, puisque la nature ne les a pas faits tels ?

PLATON.

Parce que la nature les a faits raisonnables, et que, si elle ne leur a pas accordé l'équité, elle leur a donné la raison pour la leur faire connaître et pratiquer; car vous ne niez pas, du moins, que la raison ne montre la nécessité de la justice?

DENYS.

La raison veut que les habiles et les forts gouvernent, et qu'ils fassent observer aux autres hommes l'équité : voilà ce que je vous accorde.

PLATON.

C'est-à-dire que vous, qui étiez plus fort et plus habile que vos sujets, vous n'étiez pas obligé envers eux à être juste? Mais vous avez trouvé des hommes encore plus heureux et plus habiles que vous; ils vous ont chassé de la place que vous aviez usurpée. Après avoir éprouvé si durement les inconvénients de la violence, devriez-vous persister dans votre erreur? Mais, puisque votre expérience n'a pu vous instruire, je le tenterais vainement. Adieu, je ne veux point infecter mon esprit du poison dangereux de vos maximes.

DENYS.

Et moi, je veux toujours haïr les vôtres : la vertu me condamne avec trop de rigueur, pour que je puisse jamais la souffrir.

FIN DU TOME DEUXIÈME.



---

# TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

---

## RÉPONSES AUX CONSÉQUENCES DE LA NÉCESSITÉ.

|                                        | Pages. |
|----------------------------------------|--------|
| Avertissement de l'éditeur. . . . .    | 3      |
| Première Réponse. . . . .              | 5      |
| Deuxième Réponse. . . . .              | 13     |
| — Sur la Justice. . . . .              | 17     |
| — Sur la Providence. . . . .           | 18     |
| — Sur l'Économie de l'univers. . . . . | 19     |

## IMITATION DE PASCAL.

|                                             |    |
|---------------------------------------------|----|
| Avertissement de l'éditeur. . . . .         | 23 |
| — Sur la Religion chrétienne. . . . .       | 25 |
| — Du stoïcisme et du christianisme. . . . . | 26 |
| — Illusions de l'impie. . . . .             | 27 |
| — Vanité des philosophes. . . . .           | 29 |

## MÉDITATION SUR LA FOI.

|                                   |    |
|-----------------------------------|----|
| Avis du libraire de 1747. . . . . | 33 |
| Méditation sur la Foi. . . . .    | 35 |

RÉFLEXIONS CRITIQUES  
SUR QUELQUES POETES.

|                                            |    |
|--------------------------------------------|----|
| I. La Fontaine. . . . .                    | 43 |
| II. Boileau. . . . .                       | 45 |
| III. Chaulieu. . . . .                     | 48 |
| IV. Molière. . . . .                       | 49 |
| V-VI. Corneille et Racine. . . . .         | 54 |
| VII. J. B. Rousseau. . . . .               | 76 |
| VIII. Sur quelques ouvrages de Voltaire. . | 88 |
| IX. Quinault. . . . .                      | 99 |

FRAGMENTS.

|                                                       |     |
|-------------------------------------------------------|-----|
| I. Les Orateurs. . . . .                              | 103 |
| II. Sur le duc de La Rochefoucauld. . .               | 106 |
| III. Sur La Bruyère. . . . .                          | 108 |
| IV. Sur Fénelon. . . : . . . . .                      | 110 |
| V. Sur Pascal et Bossuet. . . . .                     | 111 |
| VI. Sur les Prosateurs du XVII <sup>e</sup> siècle. . | 112 |
| VII. [Sur Descartes]. . . . .                         | 113 |
| VIII. Sur Montaigne et Pascal. . . . .                | 113 |
| IX. Sur Fontenelle. . . . .                           | 115 |
| X. [Sur les mauvais écrivains]. . . . .               | 117 |
| XI. Sur un défaut des poètes. . . . .                 | 120 |
| XII. Sur l'Ode. . . . .                               | 121 |
| XIII. Sur la Poésie et l'Éloquence. . . . .           | 123 |
| XIV. Sur la Vérité et l'Éloquence. . . . .            | 128 |
| XV. Sur l'Expression dans le style. . . . .           | 129 |

|                                                           |     |
|-----------------------------------------------------------|-----|
| XVI. Sur la difficulté de peindre les caractères. . . . . | 129 |
|-----------------------------------------------------------|-----|

### ESSAI SUR QUELQUES CARACTÈRES.

|                                                 |     |
|-------------------------------------------------|-----|
| Préface. . . . .                                | 133 |
| I. Clazomène, ou la Vertu malheureuse. . . . .  | 141 |
| II. [Phérecide, ou l'Ambition trompée]. . . . . | 143 |
| III. Thersite . . . . .                         | 146 |
| IV. Pison, ou l'Impertinent. . . . .            | 150 |
| V. Lentulus, ou le Factieux. . . . .            | 151 |
| VI. Oronte, ou le Vieux Fou. . . . .            | 155 |
| VII. Othon, ou le Débauché. . . . .             | 157 |
| VIII. Les Jeunes Gens. . . . .                  | 159 |
| IX. Aceste, ou l'Amour ingénu. . . . .          | 161 |
| X. Phalante, ou le Scélérat. . . . .            | 164 |
| XI. [Termosiris]. . . . .                       | 166 |
| XII. Lipse, ou l'Homme sans principes. . . . .  | 168 |
| XIII. [Masis]. . . . .                          | 169 |
| XIV. Thyeste, ou la Simplicité. . . . .         | 171 |
| XV. Érasme, ou l'Esprit présomptueux . . . . .  | 173 |
| XVI. Callisthène. . . . .                       | 175 |
| XVII. L'Étourdi. . . . .                        | 176 |
| XVIII. Alcippe. . . . .                         | 177 |
| XIX. L'Homme du monde. . . . .                  | 179 |
| XX. Thrasille, ou les Gens à la mode. . . . .   | 181 |

|                                            | Pages. |
|--------------------------------------------|--------|
| XXI. Phocas, ou la Fausse Singularité.     | 182    |
| XXII. [Le Rieur]. . . . .                  | 184    |
| XXIII. Horace, ou l'Enthousiaste. . . .    | 186    |
| XXIV. [Hégésippe]. . . . .                 | 189    |
| XXV. Titus, ou l'Activité. . . . .         | 191    |
| XXVI. L'Homme pesant. . . . .              | 193    |
| XXVII. [Erox, ou le Fat]. . . . .          | 196    |
| XXVIII. [Varus, ou la Libéralité]. . . .   | 197    |
| XXIX. [Polidore, ou l'Homme faible] .      | 200    |
| XXX. [L'Homme inconséquent]. . . .         | 203    |
| XXXI. [Lycas, ou l'Homme ferme]. . .       | 204    |
| XXXII. [Tryphon]. . . . .                  | 205    |
| XXXIII. [L'Esprit de manége]. . . . .      | 207    |
| XXXIV. Ergaste, ou l'Officieux par vanité. | 210    |
| XXXV. Cyrus, ou l'Esprit agité. . . . .    | 211    |
| XXXVI. [Ménalque, ou l'Esprit moyen]. .    | 213    |
| XXXVII. Théophile, ou l'Esprit profond. .  | 215    |
| XXXVIII. [Eurymaque, ou le Fourbe]. . .    | 217    |
| XXXIX. Turnus, ou le Chef de parti. . . .  | 219    |
| XL. [Hermas, ou la Sotte Ambition].        | 226    |
| XLI. Cléon, ou la Folle Ambition. . . .    | 227    |
| XLII. Clodius, ou le Séditieux. . . . .    | 231    |
| XLIII. [Les Grands]. . . . .               | 238    |
| XLIV. [La Bourgeoisie]. . . . .            | 240    |
| XLV. [Les Bas-Fonds]. . . . .              | 242    |
| XLVI. [Inconstance des hommes]. . . .      | 243    |
| XLVII. [Anselme]. . . . .                  | 245    |

Pages.

|                                                        |     |
|--------------------------------------------------------|-----|
| XLVIII. Midas, ou le Sot qui est glorieux.             | 245 |
| XLIX. Lacon, ou le Petit Homme. . . .                  | 247 |
| L. Le Flatteur insipide. . . . .                       | 250 |
| LI. Caritès, ou le Grammairien. . . .                  | 252 |
| LII. Isocrate, ou le Bel Esprit moderne.               | 253 |
| LIII. Lysias, ou la Fausse Éloquence.                  | 257 |
| LIV. Le Lecteur-Auteur.— Le Critique<br>borné. . . . . | 261 |
| LV. [Eumolpe, ou le Mauvais Poète].                    | 264 |
| LVI. [Théobalde, ou le Grimaud]. . .                   | 266 |
| LVII. Bathylle, ou l'Auteur frivole. . .               | 268 |
| LVIII. Cotin, ou la Fausse Grandeur. .                 | 270 |
| LIX. Égée, ou le Bon Esprit. . . . .                   | 274 |
| LX. Sénèque, ou l'Orateur de la vertu.                 | 276 |
| LXI. [L'Important] . . . . .                           | 280 |

## DIALOGUES.

|                                          |     |
|------------------------------------------|-----|
| I. Alexandre et Despréaux. . . . .       | 285 |
| II. Fénelon et Bossuet. . . . .          | 290 |
| III. Démosthènes et Isocrate. . . . .    | 296 |
| IV. Les mêmes. . . . .                   | 301 |
| V. Pascal et Fénelon. . . . .            | 311 |
| VI. Montagne et Charron. . . . .         | 317 |
| VII. Un Américain et un Portugais. . . . | 323 |
| VIII. Philippe II et Comines. . . . .    | 327 |
| IX. César et Brutus. . . . .             | 333 |
| X. Molière, et un Jeune Homme. . . .     | 337 |

|                                                                 | Pages. |
|-----------------------------------------------------------------|--------|
| XI. Racine et Bossuet. . . . .                                  | 342    |
| XII. Le Cardinal de Richelieu et le grand<br>Corneille. . . . . | 349    |
| XIII. Richelieu et Mazarin. . . . .                             | 354    |
| XIV. Fénelon et Richelieu. . . . .                              | 357    |
| XV. Brutus et un Jeune Romain. . . . .                          | 361    |
| XVI. Catilina et Sénécion. . . . .                              | 366    |
| XVII. Renaud et Jafier, conjurés. . . . .                       | 374    |
| XVIII. Platon et Denys le Tyran. . . . .                        | 379    |

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.



COLLECTION  
DES CLASSIQUES FRANÇAIS

COLLATIONNÉS SUR LES MEILLEURS TEXTES.

|                                                                                            |         |
|--------------------------------------------------------------------------------------------|---------|
| OEUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE, 8 volumes, papier vélin. Prix. . . . .                       | 32 fr.  |
| LE MÊME, papier de Hollande, 200 exemplaires numérotés. Prix <i>actuellement</i> . . . . . | 120 fr. |
| FABLES DE LA FONTAINE, 2 volumes, papier vélin. Prix. . . . .                              | 8 fr.   |
| LE MÊME, papier de Hollande, 200 exemplaires numérotés. Prix <i>actuellement</i> . . . . . | 30 fr.  |
| OEUVRES POÉTIQUES DE RACINE, 4 volumes, papier vélin. Prix. . . . .                        | 16 fr.  |
| LE MÊME, papier de Hollande, 200 exemplaires numérotés. Prix <i>actuellement</i> . . . . . | 32 fr.  |
| OEUVRES DIVERSES DE RACINE, 4 volumes, papier vélin. Prix. . . . .                         | 16 fr.  |
| LE MÊME (Hollande), 200 exemplaires numérotés.                                             | 24 fr.  |
| OEUVRES COMPLÈTES DE P. CORNEILLE, 12 volumes, papier vélin. Prix. . . . .                 | 48 fr.  |
| LE MÊME (Hollande), 200 exemplaires numérotés.                                             | 72 fr.  |
| OEUVRES COMPLÈTES DE BOILEAU, 5 volumes, papier vélin. Prix. . . . .                       | 20 fr.  |
| LE MÊME (Hollande), 200 exemplaires numérotés.                                             | 30 fr.  |
| GRAND CARÈME, PETIT CARÈME ET L'AVENT DE MASSILLON, 4 volumes, papier vélin. Prix.         | 16 fr.  |
| LE MÊME (Hollande), 200 exemplaires numérotés.                                             | 24 fr.  |
| OEUVRES DE LA ROCHEFOUCAULD. 1 volume, papier vélin. Prix. . . . .                         | 4 fr.   |
| LE MÊME (Hollande), 200 exemplaires numérotés.                                             | 6 fr.   |
| OEUVRES COMPLÈTES DE LA BRUYÈRE, 3 volumes, papier vélin. Prix. . . . .                    | 12 fr.  |
| LE MÊME (Hollande), 200 exemplaires numérotés.                                             | 18 fr.  |
| PENSÉES, OPUSCULES ET LETTRES DE BLAISE PASCAL, 2 volumes, papier vélin. . .               | 8 fr.   |
| LE MÊME (Hollande), 200 exemplaires numérotés.                                             | 12 fr.  |







CE BJ 0704

.V3 1823 V002

C00 VAUVENARGUES OEUVRES COMP

ACC# 1022345

**Réseau de bibliothèques  
Université d'Ottawa  
Échéance**

**Library Network  
University of Ottawa  
Date Due**



a39003 000764216b



B J 7 0 4 . V 3 1 8 7 4 V 2  
V A U V E N A R G U E S T L U C D E C  
O E U V R E S M O R A L E S .

U D' / OF OTTAWA



| COLL | ROW | MODULE | SHELF | BOX | POS | C |
|------|-----|--------|-------|-----|-----|---|
| 333  | 06  | 14     | 11    | 22  | 24  | 4 |